ADIGMAR asbl

OXFAM-RUI

LES BATWA FORESTIERS DU RWANDA "IMPUNYU"

Leur culture et leur mode de vie :

L'histoire d'un défi social

par

Antoine NYAGAHENE

Etude réalisée pour le compte de l'Association pour le Développement Intégré des Groupes Marginaux au Rwanda "ADIGMAR"

B.P. 670 KIGALI, RWANDA.

1991

LES BATWA FORESTIERS DU RWANDA "IMPUNYU"
Leur culture et leur mode de vie:

L'histoire d'un défi social

par
Antoine NYAGAHENE.

Etude réalisée pour le compte de l'Association pour le Développement Intégré des Groupes Marginaux au Rwanda "A D I G M A R"

B.P. 670 KIGALI,RWANDA.
1991.

Table des Matières

Avant propos

Parmi les actions entreprises par l'Association pour le Développement Intégré des Groupes Marginaux au Rwanda "ADIGMAR" en 1991 se trouvait la réalisation d'une étude sur la vie et la culture des Batwa Forestiers, grâce à un financement de l'OXFAM-RUI.

Nous tenons à exprimer nos sincères remerciements aux autorités de l'ADIGMAR, plus particulièrement à son Secrétaire Exécutif, Monsieur Sylvère HABIMANA, pour la confiance qu'ils nous ont manifestée en nous confiant la réalisation de cette étude et en mettant à notre disposition toutes les facilités requises.

Nos remerciements s'adressent également aux Batwa Forestiers des Communes Gaseke, Kanama, Karago, Kayove, Mutura et Rwerere pour l'amabilité avec laquelle ils nous ont reçu et la franchise avec laquelle ils nous ont livré les informations recherchées.

A tout le personnel d'ADIGMAR, à tout le personnel des communes visitées, à toutes les personnes qui, de prés ou de loin, nous ont facilité la réalisation de cette étude, nous adressons nos grands remerciements.

NYAGAHENE Antoine

INTRODUCTION

1. Problématique du mythe et de la marginalisation

Le fait d'aborder l'étude de la société des **Bàtwa** forestiers du Rwanda, communément appelés Impunyu, nous expose déjà - le chercheur comme le lecteur - au risque de tomber au moins dans deux fâcheux écueils : le premier écueil serait de partir des à-priori et de rester confiné dans les anciennes idées reçues et préjugés sociaux (raciaux) qui ont couru et courent encore à travers le reste de la population rwandaise ou au sein de la littérature ethnographique populaire. Peu s'en faut s'il ne s'agit pas de considérer ces Impunyu comme des êtres mystérieux, sinon légendaires ou mythiques qui, à un certain moment de l'histoire humaine, couraient des forêts anciennes ou sautaient de branche en branche comme les singes, probablement leurs lointains ou proches parents ! Ou peut-être des gnomes, des sylphes ? On ne sait pas trop bien. Il est vrai que pour la très grande majorité des rwandais, si on en a entendu parler, il est rare qu'on les ait jamais vus.

Pour d'autres plus avancés en cette matière, il s'agirait plutôt des "bouts d'hommes" vivant dans la forêt ou à sa lisière, étourdis, bouffons, attardés mentaux sinon hommes dégénérés comme le prouvent leur trop petite taille, l'aspect de leurs minuscules habitations en branchages, bref des primitifs qui ne raisonnent pas comme nous "hommes modernes".

Auraient-ils un langage articulé ? Probablement. Mais si même ils possèdent une langue - le Kinyarwanda ? - elle est sans doute difficilement intelligible. C'est alors l'image même à laquelle nous a familiarisé l'anthropologie très facile de ces dernières années issue des idées évolutionnistes du XIXe siècle.

Imbu de tels préjugés, on n'est donc pas loin du mythe du "bon sauvage" avec des idées rousseaunistes sous-jacentes : la vie fruste qui les caractérise , sans contrainte, spontanée, non organisée, non altérée par des civilisations extérieures, ou alors à l'opposé, comme l'écrira G.P. DE FOY, on soulignera l'absence de civilisation de ces sauvages

cruels. On s'en approchera en curieux ou on évitera la rencontre.

Pour les philanthropes qui acceptent bien de les aider - je ne parle pas des touristes qui leur jettent des miettes de pain - il s'agira de les tirer de leur sujétion vis-à-vis de la nature. On s'adressera à eux et on leur tendra la main comme on va vers des êtres inférieurs avec pitié et condescendance.

L'autre écueil non moins dangereux est de s'adresser à eux comme à des êtres, si non inadaptés, mais du moins comme des marginaux, réfractaires à la culture que nous vivons. Le problème qui est alors ici posé est celui de l'inadaptation ou de la marginalité. Pourtant quand ce problème est abordé en considération des facteurs de temps et d'espace, on aboutit inévitablement à la relativité de cette notion de marginalité que l'on a souvent collée aux Impunyu aussi longtemps bien sûr qu'on soit capable de dépasser ses propres subjectivismes.

Pour notre part, dès que nous eûmes l'occasion d'aborder ce groupe de rwandais, nous n'avons rien constaté qui puisse être considéré, du moins dans l'absolu, comme une quelconque forme de marginalité, si ce n'est leur extrême pauvreté, leurs habitations trop misérables et trop minuscules, leur habillement médiocre, pour le reste ils appartiennent et participent pleinement à toutes les normes sociales qui peuvent être considérées comme consacrées par la culture rwandaise.

Un hors-la-loi, un bandit de grand chemin, une prostituée ou un clochard sous d'autres cieux peuvent être regardés comme des marginaux. D'ailleurs souvent les personnes marginales sont celles qui ont été à la pointe du progrès et de la civilisation et qui en ont été grippées jusqu'à tomber dans la révolte et à rejeter les valeurs traditionnelles et les normes sociales en vigueur dans une société donnée. Serait-ce le cas pour nos Batwa forestiers ? Nous n'y croyons vraiment pas. En un certain sens, il est vrai nous pourrions dire qu'ils vivent en marge (ou en retrait) de la société. Quoiqu'il en soit, rien ne peut nous autoriser à affirmer que tous ceux qui vivent en marge de la société sont tous des marginaux.

Les Batwa forestiers - Impunyu - ont pratiqué pendant longtemps un mode de vie de chasse et de cueillette dans la forêt d'altitude de Gishwati et des volcans. La science anthropologique actuelle a bien démontré aujourd'hui que ce mode de vie n'est pas en soi le moins adapté à la nature, ni le moins productif eu égard aux facteurs d'espace, d'énergie dépensée et de rentabilité, ni le plus prédateur. Sur ce plan l'agriculture, l'élevage ou l'industrie sont plus destructeurs.

Seulement il s'est fait qu'à la suite de la pression démographique globale du pays, cette forêt a été un moment donné menacée d'extinction par des vagues de défricheurs, agriculteurs et éleveurs, d'où les instances gouvernementales ont pris des mesures officielles visant à protéger les quelques lambeaux forestiers qui restaient et qui désormais furent rehaussés au statut de patrimoine national et érigés en réserves protégées.
Malheureusement par la même occasion, l'environnement naturel des Batwa leur était fermé. Sortant de la forêt, ils étaient alors forcés à se reconvertir (ou à périr ?) et à abandonner le mode de vie ancestral qu'ils avaient pratiqué pendant des siècles ou peut-être des millénaires.

C'est alors à partir de ce moment même qu'ils ont commencé à être des inadaptés ou plus franchement des marginaux; sinon avant, ils étaient bel et bien intégrés à l'économie globale du pays et vivaient tel que nous allons le voir à travers toute cette étude en une symbiose dynamique et bien structurée avec le reste de la population rwandaise.

Ceci pour dire donc que cette situation de marginalité - si marginalité il y a - doit être prise en toute relativité et bien placée dans le temps. Du reste, il reste évident que ces Batwa forestiers ne sont pas des marginaux parce qu'ils ont pratiqué ou pratiquent encore un mode de vie différent du nôtre. Le constat actuel est qu'ils sont pauvres si non misérables, arriérés, non alphabétisés comme la majorité d'autres rwandais, en marge de la société civile actuelle (malgré quelques essais d'intégration superficielle) et plus ou moins éloignée des grands centres de décision. De toutes les façons, on pourra toujours continuer à se demander s'il est suffisant et pertinent que nous les appelions

des marginaux parce que c'est nous qui les abordons ou les étudions. Ils sont marginaux par rapport à qui ? par rapport à quoi ? Pouvons-nous souffrir que ce soit un des leurs qui s'adresse à nous en nous appelant des marginaux parce que notre mode de vie est différent du sien ? Pourrions-nous au moins accepter que les gens plus riches que nous nous appellent des marginaux ? (1)

Nous jugeons bien que cette précaution méthodologique et cette mise en garde ne sont pas superflues. Aussi longtemps qu'elles ne seraient pas sérieusement prises en compte, elles pourraient devenir préjudiciables aussi bien au chercheur qu'au philanthrope ou à n'importe quel Responsable civil qui se proposent de se porter à l'aide de ces Impunyu; sans cela, on risquerait même de nous reprocher ce qu'on a toujours reproché à tous les fournisseurs d'aide humanitaire, le comportement de "développeurs" ou de "civilisateurs" qui de haut ne font que faire tomber la manne sans se soucier de ce qu'en pensent les bénéficiaires, ni du résultat que nos actions pourront produire.

Le chercheur lui-même dans sa condescendance ne pourrait en aucun cas atteindre l'âme de ces Etres qu'il considère comme inférieurs à lui. Incapable de se mettre à leur place pour comprendre leurs véritables aspirations, même s'il feint de le faire, il ne pourra jamais les étudier de l'intérieur.

Cela dit, le problème qui reste est qu'on a fait sortir ces Impunyu de la forêt sans pratiquement rien leur offrir en échange; l'espace en milieu ouvert étant déjà occupé en plein par les agriculteurs (il est vrai que quelques aides ont été octroyées, quelques champs distribués, mais c'était une goutte dans l'océan).

---

(1) Loin de nous l'idée de douter de l'action humanitaire et des bienfaits de l'ADIGMAR qui, selon son appelation est "L'Association pour le Développepent Intégré des Groupes Marginaux du Rwanda". Si nous en avions douté, nous n'aurions pas accepté de travailler dans son cadre et de collaborer avec elle. Ses nobles idéaux sont d'ailleurs bien éclaircis dans le texte de ses statuts qui stipule (art.4,al.2) :"Par groupes marginaux, au sens des présents statuts, on entend les personnes les plus démunies et les moins intégrées dans la société rwandaise,comprenant Impunyu, Abanyambo et d'autres personnes abandonnées sans soutien

Ceci est un fait capital qu'on ne peut pas ignorer car il constitue un défi imposé non seulement à la société des Impunyu eux-mêmes qui vivent actuellement une situation tragique mais aussi à toute la collectivité nationale.

Ce phénomène appelle bien sûr une autre conséquence concernant la conduite et la compréhension de la présente étude: Faudra-t-il décrire la société et la culture des Impunyu du temps où ils vivaient un mode de vie forestier de "chasse et de cueillette" leur permettant des échanges structurels et institutionnalisés avec leurs voisins paysans et éleveurs,c.à.d. au moment de leurs organisations et institutions originelles avec leurs chefs, leurs droits sur la forêt, leur dynamisme social interne, etc, ou devrons-nous les appréhender dans leur situation critique actuelle de crise et de frustrations, laquelle crise se manifeste sur le plan aussi bien économique, démographique, psychologique que culturel.

De toutes les façons, on ne peut pas éluder l'un ou l'autre aspect de la question sans tronquer la réalité. Ceci va alors nous amener à traiter le sujet sous deux angles : diachronique et synchronique. En d'autres mots accomplir un travail en même temps sociologique et anthropologico-historique. Travail ardu, prétentieux sans doute d'autant plus que d'un côté il faudra, pour ressusciter un passé évanoui, sauter par dessus des ruptures dans un champ spacial qui manque vraiment de continuités et de l'autre échaffauder le spectre d'une société non encore construite si non en pleine désagrégation (si on n'y prend pas garde bien sûr) et qui de ce fait a du mal à formuler ses aspirations si ce n'est par des cris de révolte rentrée ou par une résignation platonique et silencieuse qui se refuse à livrer la moindre information.

Malgré des enquêtes de terrain menées avec toute

---

quelconque dans leur environnement". Ici l'équivoque et la péjoration sont plus ou moins levées et on comprend bien de quelles personnes il s'agit quoique le terme "marginal" soit utilisé dans son sens inhabituel et trop spécialisé.

(Kigali, Journal Officiel n°13 du 1er juillet, 1989)

l'application voulue et une extrême circonspection, il a fallu la plupart du temps se contenter de souvenirs évanescents. Les Révérends Pères P. SCHUMACHER et P.SCHEBESTA qui ont eu à étudier ces sociétés dans les débuts de notre siècle, quoique moins bien placés culturellement que nous, avaient plus de chances. Il n'est plus possible aujourd'hui d'assister à une partie de chasse au buffle ou à l'éléphant. Les vieux Impunyu qui l'ont pratiqué ne peuvent que nous en donner un récit qui, sans manquer d'être nostalgique, a sans doute perdu une grande partie de sa substance.

2. Cadre de recherche et objectif du travail

La présente étude a été menée sous les auspices de l'Association pour le Développement Intégré des Groupes Marginaux du Rwanda (ADIGMAR), au sein d'un programme de coopération avec l'OXFAM RUI en vue du développement harmonieux des Groupes Marginaux du Rwanda en l'occurence les Impunyu. A la suite d'une réunion commune de concertation tenace le 5 avril 1991, les organismes aboutirent à un certain nombre de constats concernant les actions qu'ils avaient déjà entreprises en faveur des Batwa forestiers dont notamment :

- Le fait de s'interroger si ces actions menées jusqu'à ce jour avaient tenu en considération l'élément culturel dans des programmes d'intervention en vue d'une intégration harmonieuse des bénéficiaires à savoir ces Impunyu.
- La mise sur pied d'un programme d'évaluation des actions déjà menées, laquelle évaluation devrait permettre l'appréciation des méthodes d'approches jusque là utilisées.
- Définir désormais une stratégie d'intervention en faveur du développement des Impunyu qui respecte la culture et la dignité des Impunyu.

Il s'agissait donc d'un réexamen sinon d'une remise en question des méthodes du passé et de la définition d'une nouvelle stratégie d'intervention dont le principe de base devait se fonder sur le respect de la culture des Impunyu en vue d'amener ces derniers à participer eux-mêmes activement à l'identification de leurs besoins ainsi qu'à la formation et

à l'exécution conjointe des programmes du développement en leur faveur qui respectent leur dignité.

Aussi fallait-il se demander si on connaissait au moins cette culture qu'il fallait respecter ou préserver. Le constat était loin de le prouver.

Depuis 1989 déjà, les 2 organismes ont partiellement ou entièrement financé deux études sur la société des Impunyu (1). Mais comme il est noté dans un rapport à ce sujet, il ressort que "l'intérêt commun de ces deux études est qu'elles renseignent sur les données quantitatives et statistiques. Leur défaut commun est qu'elles font rarement allusion aux facteurs quantitatifs".
Les auteurs de l'étude financée par l'ADIGMAR intitulée "Les Groupes Marginaux au Rwanda" avaient d'ailleurs bien défini leur objectif : leur étude, tout en gardant la rigueur scientifique, ne se voulait pas théorique. Elle devait être essentiellement opérationnelle (2). En effet, comme tout travail pionnier, il allait se consacrer à la localisation exhaustive de la population concernée - celle des Impunyu -, à la description des besoins et à la formulation des actions qui pouvaient être menées d'urgence.
Son intérêt est donc indéniable et il reste un outil indispensable qui nous a aidé nous-même dans nos enquêtes de terrain pour une première approche de la société des Impunyu.

Instruits par ce constat, les deux organismes se sont alors convenus de passer dorénavant dans une deuxième phase au co-financement des études plus approfondies pouvant les renseigner sur les véritables mécanismes de fonctionnement et sur les aspirations profondes de la société des Impunyu en vue d'intervenir dorénavant en bonne connaissance de cause,

---

(1)- F. NAHIMANA et alii, les Groupes Marginaux au Rwanda. Leurs besoins et des actions urgentes en leur faveur. Le cas des Abatwa forestiers et des Abanyambo, ADIGMAR, Kigali, Ruhengeri, 1989.
- J.MUSILIKARE, Contribution à l'étude des facteurs fondamentaux de l'éducation chez les Impunyu de la Préfecture de Gisenyi. Mémoire UNR, RUHENGERI, 1989

(2) F.NAHIMANA et alii, op.cit, p.9

en évitant ainsi tout dérapage de tout malentendu regrettable à l'avenir.

C'est alors dans ce cadre que "l'Association pour le Développement Intégré des Groupes Marginaux au Rwanda (ADIGMAR) a eu l'amabilité de faire appel à l'auteur de ces lignes - nous lui en remercions vivement - pour fournir cette fois-ci une étude approfondie et exhaustive sur les facteurs fondamentaux à la base de la personnalité profonde des Impunyu pouvant expliquer leur comportement dans le temps et l'espace. En d'autres termes, faire ressortir les caractéristiques particulières de la culture et du mode de vie de ces Impunyu.

De cet objectif global devait découler des objectifs sectoriels et stratégiques suivants :

- A partir d'exemples concrets, dégager l'incidence et l'impact des apports extérieurs sur le comportement groupal des Batwa forestiers.
- Dégager des relations de cause à effet entre un comportement donné et la présence ou l'absence d'une action donnée.
- Formuler des hypothèses à travers une étude approfondie sur les aspects culturels particuliers favorables ou défavorables au développement harmonieux des Batwa forestiers en vue de définir une stratégie d'intervention qui respecte leur culture et leur dignité.

Ce travail assez ardu, accepté cependant spontanément et avec beaucoup d'intérêt, appelait pour nous une dialectique et une logique implacables.
Ces Batwa forestiers -Impunyu- possèdent-ils une culture particulière, propre à eux seuls et différente de celle des autres rwandais ? Ont-ils une personnalité bien spécifique capable de caractériser une différence raciale ou sociologique vis-à-vis de leurs voisins bahutu ou batutsi ?
N'y a-t-il pas de risque de tomber nous-même dans les mêmes travers et les mêmes écueils que ces anciens ethnologues dont nous avons parlé qui, emportés par l'importance des diversités et particularités morphologiques observées chez les pygmées ont trop vite conclu à la découverte d'une nouvelle race de gens? Si ces particularités culturelles et cette personnalité spécifique existent, serons-nous capables de les pénétrer vu le mutisme légendaire et le caractère rébarbatif qu'on prête toujours à ces Impunyu.

Disons pourtant d'emblée, sans que nous soyons obligé d'anticiper sur ce que nous écrivons plus loin, au risque peut-être de décevoir ceux qui sont friands de nouvelles découvertes sensationnelles, qu'à la lumière des enquêtes et des investigations que nous avons menées, nous n'avons rien trouvé qui puisse nous autoriser à affirmer que ces Batwa forestiers bénéficient d'une culture particulière différente des autres rwandais en général. Ce sont des rwandais à tous points de vue, que ce soit au niveau linguistique, social, psychologique, etc. Ils vivent pleinement et fondamentalement la culture rwandaise. Les seules particularités au niveau du mode de vie résultent du fait qu'ils expérimentent cette culture au sein d'un environnement bien particulier à savoir l'environnement forestier d'altitude. G.P.DE FOY aura bien raison d'écrire à ce propos que tous ces éléments de différentiation, ou à priori ressentis comme tels perdent de leur pertinence au fur et mesure que les travaux de recherche progressent dans ce domaine. Les pygmées apparaissent ainsi intimement mêlés et associés à tous les grands Noirs forestiers tant au niveau linguistique et culturel qu'économique" (1).

Malgré tout cela, le travail ici mené reste d'un intérêt considérable. Non pas seulement pour divers protagonistes dont la mission serait d'intervenir en faveur du développement et de l'intégration harmonieuse des Batwa forestiers comme l'ADIGMAR par exemple mais aussi pour toute la communauté nationale rwandaise. Il est vrai en effet que le mode de vie forestier des Impunyu ne sera plus qu'un souvenir. Au moins nous aurons eu la chance d'en conserver l'essentiel dans de pareils écrits en tant que partie non négligeable de notre patrimoine culturel.

Mais il y a plus : l'étude de l'ancienne organisation de la société des Batwa forestiers jette une lumière nouvelle à tout ce que nous connaissions d'habitude sur l'histoire et les institutions de la société rwandaise en général. Elle nous permet même de réfuter bon nombre de clichés et de mythes qui ont été souvent rapportés au sujet de cette dernière. Non pas que nous considérons ces Batwa comme des primitifs à travers lesquels nous pourrions nous mirer pour restituer notre image d'antan mais plutôt parce que dans leur relatif isolement, ils ont gardé une bonne partie des faits sociaux et organisationnels qui, ailleurs dans le reste de la population, se sont effrités avec des transformations ultérieures ou ont presque disparu. Nous pouvons citer en guise d'exemple l'organisation clanique qui est encore vivace ches les Batwa forestiers alors que chez les Bahutu et les Batutsi, elle s'est tout à fait distendue.

---

(1) Guy Phillipart, DE FOY, Les pygmées d'Afrique Centrale, Parentèses, Col. Architectures, Roquevaire, France, 1981, p.22;

1. Historique et Progrès dans la Connaissance des Pygmées.

Tel que beaucoup d'auteurs l'ont rapporté, les pygmées sont connus dans l'histoire mondiale depuis l'Antiquité. Le nom vient du grec "pygmaios" et fut utilisé pour la première fois par Homère. Toutefois ce furent les Egyptiens qui connurent les pygmées avant les Grecs. Il y a 4.500 ans, HERKOUF découvrait des nains nègres au cours d'une expédition ordonnée par le Pharaon PEPI II, laquelle expédition devait gagner l'Afrique centrale en remontant le Nil.

P. SCHEBESTA rapporte le passage d'une lettre enthousiaste de ce Pharaon à HERKOUF qui sur le chemin de retour avait ramené un pygmée :

"L'annonce de l'arrivée du pygmée, écrit-il, emplit le Pharaon d'une telle émotion qu'il fit mander par courrier à HERKOUF d'avoir à prendre toutes les mesures nécessaires pour qu'il n'arrivât aucun mal au pygmée pendant le voyage, car "sa majesté est fort désireuse de voir ce nain" (1).

G.P. DE FOY, rapporte quant à lui que c'est NEFERKARA, successeur de PEPI II qui écrit à HERKOUF les recommandations suivantes:

"Tu annonces dans ta lettre que tu as rapporté du Pays des Arbres et du Pays des Esprits un nain, un Danseur de Dieu (...). Prends donc la route du Nord et viens de suite, en hâte à la résidence royale puisque tu as ramené ce nain(...) Quand il t'accompagnera à bord, poste des hommes sûrs qui le garderont de tomber à l'eau. La nuit, pendant son sommeil des hommes sûrs devront veiller sur lui dans sa cabine. Il tarde à sa mejesté de voir ce nain que tu lui ramènes de Pount(...) Sa majesté te récompensera richement" (2).

A Beni-Hassan, sur une tombe de la VIe dynastie on peut voir l'image d'un nain négroïde. A côté de lui, on lit le mot "AKKA" nom qui désigne encore aujourd'hui l'un des plus importants groupes pygméens d'Afrique centrale. On en trouve sur la proue des navires phéniciens, sur les vases grecs, sur les mosaïques de Pompéi etc... Ils sont mentionnés par Homère, Hérodote et même par Aristote, Pline et Strabon dans leurs écrits.

Le mythe pygmée était donc né depuis l'Antiquité: les "nains du Pays des Arbres et du Pays des Esprits", les les "Danseurs de Dieu", etc. Les Occidentaux en feront des "monstres" infrahumains jusqu'à ce qu'ils soient redécouverts

(1) Paul SCHEBESTA, Les pygmées du Congo belge, Bruxelles, 1952, p.11.

(2) G.P. DE FOY, Op.cit, p.17

par les explorateurs du XIXe siècle. On est à cette époque-là en pleine période des théories évolutionnistes. Les théories darwiniennes seront appliquées non seulement dans le domaine de la biologie mais aussi dans celui des races humaines ainsi que dans celui des modes de vie, dans celui de la classification des langues, etc (1).

On professait alors l'existence de races primitives, celles des pygmées ou des Boshimans par exemple comparativement aux races nègres qui se trouvent à l'échelon intermédiaire de l'évolution, puis des hamites plus évolués que ces derniers et enfin les races blanches, spécialement les Indo-européens situés au sommet de l'évolution humaine. Dans le domaine des modes de vie une échelle de valeurs sera également établie : au bas échelon il y avait le mode de vie de chasse et de cueillette, le plus archaïque, puis à l'échelon suivant vient l'agriculture, puis l'élevage et enfin la technologie industrielle.

L'intérêt porté alors aux pygmées tenait à ce que l'on croyait trouver en eux dans l'histoire de l'évolution humaine la strate originelle. Les chercheurs penseront trouver chez eux le degré le plus ancien accessible à nos connaissances dans l'échelle de l'évolution de l'homme.
En référence à une primitivité supposée, ils représenteront un repère essentiel des comportements économiques et assureront des démonstrations sur les équilibres écologiques et les rapports entre les groupes humains et leur écosystème. Tel que le rapporte G.P. DE FOY, leur mode de vie sera pris comme un point de référence technologique, stade "pré-artisanal" de Leroy-Gourhan où chacun fabrique des objets correspondants à ses besoins fondamentaux", cette polyvalence étant liée elle-même à une forme de prédation(2). D'autres preuves de primitivité et de pureté raciale originelle seront données dans le domaine religieux : monothéisme primitif. plus ou moins généralisée, morale rigide malgré la promiscuité,etc. A côté des idées évolutionnistes professées surtout au sein de l'Ecole de Hambourg d'abord avec des spécialistes comme J. Frazer, E. Tylor, F. Stuhlmann en Anthropologie, ou Bleek et Meinhoff en linguistique, ce fut l'Ecole de Vienne qui allait prendre la relève avec les théories diffusionnistes prônées notamment par Frobenius et surtout par W. Schimidt au sein de la Revue Anthropos.

(1)Concernant les détails sur l'impact néfaste de ces idées évolutionnistes vis-à-vis de l'histoire africaine notamment celle du Rwanda, lire entre autres notre article : "Mythes et idéologies. Le cas de l'histoire du peuplement du Rwanda ancien"in les relations interethniques au Rwanda (Ouvrage collectif), Campus de Ruhengeri, 1991.

(2)G.P. DE FOY, Op.cit, p.19.

Ce fut W.Schmidt qui, grâce aux subventions du Pape Pie XI, allait être à la base des expéditions menées depuis 1929 pour l'étude des pygmées d'Afrique centrale. C'est par ses conseils que deux missionnaires, Paul Schebesta et Pierre Schumacher seront envoyés sur le terrain, le premier au Congo belge, le second au Rwanda-Urundi. C'est avec les théories diffusionnistes également qu'allait naître les notions d'"aire culturelle"ou de "cercle de civilisation". On parlera ainsi de "civilisation de l'arc" ou "civilisation de la forêt" pour caractériser les éléments culturels partagés par tous les hommes habitant les forêts à travers le monde et vivant un mode de vie forestier.
Aussi P. Schebesta étendra -t-il (sans doute à tort) le terme de "pygmée" aux races naines de Ceylan, des îles Andaman, de la presqu'île de Malacca, des Philippines, de Nouvelle Guinnée et de Chine. Ceux-là , il les appelera des pygmides asiatiques ou Pygmées-Négritos par opposition aux pygmides de l'Afrique centrale ou pygmides-Bambuti.
Après plusieurs expéditions qu'il conduisait en Afrique centrale principalement chez les pygmées Bambuti de l'Ituri, au Nord-Est du Zaïre actuel (en 1929-1930, 1934-1935,1949-1950,1954-1955), il allait devenir rapidement le grand spécialiste des pygmées de renomée mondiale. C'est de ces recherches qu'allait sortir son principal ouvrage Die Bambuti-Pygmaen von Ituri, 4 vol.,Bruxelles, 1938-1950. Les éléments de cet ouvrage seront repris en abrégé et publiés dans un autre livre traduit de l'Allemand par H.Plard en 1952 à Bruxelles et ayant pour titre Les Pygmées du Congo Belge.

Au moment où P. Schebesta menait ses études sur les pygmées-bambuti de l'Ituri, le Père Pierre Schumacher conduisait de son côté des recherches sur les Batwa forestiers du Rwanda notamment ceux du Nord-Ouest dans la région du Bugoyi (actuelle préfecture de Gisenyi) à partir de la mission catholique de Nyundo. A part quelques ouvrages, les résultats de recherches de ce dernier seront publiés à travers de nombreux articles dans des revues missionnaires comme Anthropos, Congo, Zaïre, Grands Lacs, Aequatoria, etc. (cfr bibliographie).

Une vive discussion allait cependant surgir entre les deux chercheurs à propos de la pureté raciale des pygmées de l'Afrique centrale - question d'ailleurs fort discutée alors au sein de l'Ecole de Vienne - et du nom générique qui devait être accolé à ces derniers.

Pour Schebesta, les vrais pygmées de race pure sont ceux de la forêt de l'Ituri, les Bambuti, car ils répondent à toutes les

caractéristiques typiques correspondant à cette race notamment la petite taille(moins de 1,5m). Quant aux Babinga du Congo français et de l'Ubangui,aux Batswa, Bacwa, Baswa, Bakoa, etc. de l'intérieur de l'arc du fleuve Congo ainsi que les Batwa du Rwanda, il donne le nom de"pygmoides"c'est-à-dire de "faux pygmées" du fait qu'ils aient relativement perdu les caractéristiques originelles surtout au niveau de l'augmentation de la taille. Cette transformation aurait été causée par des milieux physiques différents et surtout par leur métissage avec les grands Noirs qui les entourent. Pour lui, les Batwa du Rwanda semblent les plus éloignés du type des races pures pygmées.

Paul Schebesta maintient cependant l'idée de leur parenté et de leur unité raciale. "Les trois contingents, écrit-il, appartiennent à la même souche pygmide, qui ne s'est nulle part mieux ni plus purement conservée, à tous égards, que chez les pygmées de l'Ituri (...). Nous maintenons donc, continue-t-il, que les pygmées africains constituent une unité de race et de culture qui a subi au cours de ses déplacements à travers des milieux étrangers, et au contact des populations hétérogènes, telle ou telle différenciation de ses aspects raciaux ou culturels"(1).

C'est pour cela qu'il propose alors de donner à tous les pygmées d'Afrique centrale la dénomination de "Bambuti" et rejette ainsi le terme de "Twides" qui avait été avancé par le Père Pierre Schumacher.

Quoique ne niant pas l'unité raciale de tous les pygmées prônée par Schebesta, P. Schmacher oppose pourtant d'autres hyppothèses : "On s'est appliqué,écrit ce dernier, à la recherche de la "forma typica" des pygmées et, comme telle, on a présenté un type en chair et en os celui de la forêt de l'Ituri. De ce fait, toutes les caractéristiques physiques de ces pygmées devraient être considérées comme essentielles au type de la race (...). Quelles preuves apporte -t-on pour étayer cette affirmation d'un métissage chez les Batwa ? Aucune, si ce n'est un cercle vicieux. Ils sont métissés parce qu'ils montrent un type différent de celui des Pygmées de l'Ituri, ils sont d'un type différent, parce que métissés, les nains de l'Ituri ne sont-ils pas la forma typica ? (...) Pour accréditer ce métissage, on se voit forcé d'alléguer des unions qui auraient eu lieu dans la nuit du temps. On s'offusque surtout du teint noir des Batwa (..) Il m'incombe maintenant de démontrer, qu'à part de rares

(1) P. SCHEBESTA, Op. cit., pp. 20-21.

exceptions confirmant la règle, de mémoire d'homme, il n'y a pas eu de métissage (...)

Il y a eu, en effet, quelques cas fortuits de ce genre. Dans un groupe de Batwa, j'ai vu un métis hamite, fruit sans doute de quelque rencontre discrète en forêt, à l'occasion de la transhumance des troupeaux, en cas de famines, des femmes pauvres se rendent chez les Batwa. Il faut mentionner encore le privilège de l'ennoblissement proclamé par le roi et le Mutwa reçoit le droit d'avoir une femme hamite. Après cinq générations d'un métissage conséquent, le type pygmée a complètement disparu. S'il y avait eu métissage massif, voilà longtemps que les cinq mille Pygmées chasseurs et les Batwa potiers de l'intérieur eussent été absorbés par le gros de la population (...). Nous pouvons conclure à bon droit, que les Batwa sont des pygmées, variété de même race, résultant des conditions biologiques d'ambiance sans qu'il y ait eu métissage (1).

Schumacher rejette également le terme de Bambuti utilisé par Schebesta car il est inconnu des Batwa du Rwanda. Il pense que c'est une "généralisation artificielle d'un simple nom de tribu" (sic). Il a, ici en effet, posé la question aux Impunyu du Rwanda pour savoir si ces derniers connaissaient les Bambuti. A sa surprise, ses interlocuteurs, au lieu d'entendre le mot "Bambuti" ont transformé celui-ci en "Bamputu", vocable qu'ils rapprochaient à "Bahutu". Leur réponse fut donc la suivante : "Les Bamputu, oui, nous les connaissons bien. Mais ce sont précisément les grands Bahutu désignés sous le nom de Bamputu par nos héros-médium dans le culte des Mandwa!" ( ).

Nous avons posé nous-même la même question au cours de nos enquêtes. Dans la plupart des cas, les Impunyu du Rwanda ne connaissent pas les Bambuti. Il n'y a que 2 groupes de Batwa forestiers qui ont reconnu avoir eu des relations avec ces derniers. Il s'agit du groupe de Kitanirwa (secteur Gabiro de la Commune Rwerere) et de Hehu (secteur Mutovu de la Commune Mutura), tous deux situés sur la frontière rwando-zaïroise actuelle. Leur réponse consistait en ceci : "Bambuti est un terme local swahili pour désigner Batwa au Zaïre". En effet, comme Schumacher, nous avons été nous-même amené à penser qu'au départ, malgré l'opinion de Schebesta, le terme "Bambuti" ne veut rien dire d'autre que ce qu'il désigne (avec transformations phonétiques) : "Batu ba muti" càd "gens des arbres" ou "gens de la forêt". Leurs relations avec

(1) P.SCHUMACHER,"Les Batwa sont-ils des pygmées authentiques ?" in Aequatoria, X, 4,1947, pp. 130-133.

(2) idem , "Les pygmées Bagesera et Bazigaba aux cascades de

les Batwa du Rwanda ne sont cependant que récentes et superficielles.

Schumacher a défendu plutôt le terme de "Twides" comme étant la dénomination qu'on peut donner à toute la race pygmée en le faisant découler d'un radical commun au nom que se donnent toutes les populations pygmées. "J'ai nommé les Batwa des "Twides", écrit-il, d'après la dénomination africaine des pygmées connue de tous les indigènes : Batwa, Batua, Baswa, Basua, Bachwa, même le mot akka rentrerait dans cette série. Au Rwanda, on prononce Batkwa, d'où (B)akka" (1). Le radical est donc "tu-a". Il critique d'ailleurs Schebesta qui a voulu faire de "amb-uti" le radical de "Bambuti" alors que logiquement le radical de ce dernier devrait être "Ba-mbut-i".

A côté de ces deux spécialistes de grande renommée, on peut également citer d'autres noms de chercheurs-ethnologues qui se sont intéressés de près ou de loin à la société pygmée et à des Batwa forestiers du Rwanda tels que Dr M. Gusinde, Dr J. Jadin et des explorateurs comme R. Kandt et J. Czekanowski .

Après tous ces travaux, la chose a été oubliée, ce n'est que tout récemment que quelques autres travaux ont vu le jour. Citons entre autres les ouvrages de S. Bahuchet, G. F. De Foy, le mémoire de Licence de J. Musilikare et le travail des chercheurs de l'ADIGMAR dont nous avons parlé
(Pour tous ces travaux, voir bibliographie).

Concernant la localisation de tous ces pygmées de l'Afrique Centrale, elle est actuellement bien connue pour que nous puissions y traîner. On sait qu'ils sont dispersés à travers la forêt équateriale depuis le Cameroun jusqu'au Rwanda-Burundi en passant par le Congo, le Gabon et le Zaïre. C'est ce dernier qui en compte surtout le plus.

A l'Est du Zaïre, on trouve le long du fleuve Ituri et de ses affluents, les fameux Bambuti qui se divisent en 3 groupes: les Efé, Asua et Bambuti proprements dits. Ce groupe de l'Ituri peut être allongé un peu vers le sud jusqu'à la Semliki et au Ruwenzori ainsi que dans les régions forestières de l'ouest de l'Uganda.

Dans l'ouest du bassin congolais, l'entité Babinga recouvre

Karambo - Gikore", in Congo, IX, T. II,4,5,1928, p.548.
(1) P. SCHUMACHER ,op.cit, (Aequatoria), p. 138

plusieurs sous groupes: les Bagieli, les plus à l'ouest, les Baka à cheval sur le Gabon et le Cameroun.

Au centre et au sud du Gabon et en République Centre Africaine, les pygmées les plus septentrionaux, les Tikor, les Babenzele et les Ba Aka.

L'autre grand groupe est celui de la région de Grands Lacs. Ce contingent généralement appelé Batwa ou Bacwa se retrouve aux confins sud de l'Uganda, aux côtes du lac Kivu et du Tanganyika càd au Burundi et au Rwanda ainsi qu'au Bushi, au Bukhavu, dans le Butembo et le Buhunde dans l'Est du Zaïre.

A cet ~~ensemble on peut~~ attacher d'autres petits groupes isolés à l'ouest du lac Tanganyika, sur le Lualaba et la Lomami (voir carte).

On ne connaît pas très bien le nombre exact des pygmées vivant dans la forêt équatoriale et dans toute l'Afrique centrale. Les estimations oscillent entre 150.000 et 200.000. Au Zaïre, on proposait le chiffre approximatif de 150.000 en 1971. Rappelons pour mémoire qu'au Rwanda, les dernières statistiques présentent environ 2.000 Batwa forestiers dont environ 1.400 se trouvent dans la seule préfecture de Gisenyi.
La morphologie corporelle du pygmée a été souvent décrite sous sa forme type. C'est elle qui a attiré le plus d'attention des chercheurs étrangers ~~et on en~~ a fait un critère de différentiation primordial.

" La silhouette générale de ces hommes, écrit G.P. DE FOY, étonne par la petitesse relative des membres inférieurs, par la largeur des épaules, dont l'ossature est recouverte d'une musculature impressionnante et par l'allongement des bras. Ces proportions corporelles font des pygmées des hommes très adaptés au milieu forestier et sans doute beaucoup moins à des régions découvertes" (1).

Et P. Schebesta de continuer à propos de ces Mbuti pure race : "Le tronc long et massif, de longs bras et des mains fines. Chez les femmes, on remarque en outre la lordose qui est fort sensible. De dos, les Pygmées et métis pygmées se trahissent toujours par ce manque d'harmonie dans les proportions du corps. De face, ce qui surprend chez les Pygmées, ce sont certains traits de la tête et du visage, et surtout leur tête d'une grosseur exagérée par rapport au corps, leur visage laid, avec leur bouche d'une largeur démesurée, leur mâchoire inférieure en ogive et

---

(1) G.P. DE FOY, Op.cit. p.23.

leur menton fuyant (...). Le nez est toujours informe, profondément enfoncé, les yeux grands et écartés, le front saillant. Le système pileux du visage et du corps est abondant, en règle génénarale, et souvent même très développé; le lanugo se discerne facilelement chez les deux sexes. La tête porte des cheveux laineux et crépus dont les touffes ont tendance à s'entortiller en grains de poivre(...) Cette individualité a pour corollaire un caractère, un comportement étrangers aux Nègres, une âme pygméenne" (1).

Ces chercheurs n'ont quand même pas manqué de relater la diversité morphologique à travers tous les groupes pygmées. les vrais pygmées étant ceux qui ne dépassent pas une moyenne de 1,5 m et les pygmoïdes se trouvant au dessus.

"Dans le Haut Kasaï (Zaïre), écrit De Foy, on a mesuré une cinquantaine d'hommes de 132 cm en moyenne et huit femmes de 103 cm de stature moyenne. En revanche, chez les Mbuti ituriens, d'après P. Schebesta, les hommes mesuraient en moyenne 143 cm et les femmes 136 cm. Quant aux pygmées (Mbinga et Twa du Kivu),la taille des hommes atteindrait 154 à 155 cm et celle des femmes environ (...). Aux trois grands ensembles pygmées (Mbuti, Twa, Mbega), correspondraient donc trois groupes génétiquement différents" (2).

Mesurations de la Taille (moyenne en cm) selon P.Schebesta

Bambuti		Batwa de l'Ouest		Batwa de l'Est		Batswa	
H.	F.	H.	F.	H.	F.	H.	F.
143,5	136,0	149,3	139,6	154,7	143,8	158, 1	148,8

Au vu de ces données et face à des résultats des recherches anthropologiques et sociologiques actuelles, peut-on toujours continuer à croire à l'unicité et à l'originalité de la culture pygméenne et à l'autonomie culturelle et raciale du pygmée ? Serait-ce donc une race à part tel que les anciens ethnographes évolutionnistes ou diffusionnistes ont voulu le faire croire ?
Dans le cas précis de Batwa forestiers du Rwanda, vu leurs particularités, peut-on encore les rattacher à tous ces pygmées du Congo, du Gabon ou du Zaïre ?

Toutes ces questions ne sont pas superflues et gardent toute leur importance - car la réponse qu'on peut leur accorder est riche de conséquences et peut influer sur la façon dont on a-

(1) P.SCHEBESTA, Op.cit., p. 59
(2) G.P. DE FOY, Op. cit., p. 22

borde la société pygmée pour l'étudier et la comprendre.

Soit on considère qu'ils constituent une société à part avec une identité raciale, soit alors on les intègre dans l'entité raciale globale des Noirs qui les entourent càd des Noirs bantuphones et on les décrit dans leurs particularités et leurs caractéristiques variationnelles dues au mode de vie et à l'environnement face au fond culturel commun à toutes les populations du terroir.

Dans le premier cas càd celui d'une entité raciale ou culturelle, on se mettra, comme dans le temps, à rechercher leur culture originelle, leur langue ancestrale qu'ils auraient perdue, bref on les isolera du monde dans lequel ils vivent pour distinguer ce qu'ils ont gardé en propre et ce qu'ils auraient emprunté aux Grands Noirs. Quoi qu'il en soit on peut dire que ces démarches sont tout à fait dépassées et n'ont rien produit de fructueux si ce n'est des relents d'un racisme à peine déguisé qui se manifeste à travers des mythes et idéologies favorables aux pouvoirs en place avec l'exploitation des uns ou des autres et justifiés par des théories pseudo-scientifiques. Le cas n'est d'ailleurs pas unique dans nos sociétés. On s'est ainsi amené, dans la société rwandaise par exemple, à faire correspondre les diversités culturelles et de mode de vie avec des diversités raciales. Le mode vie agricole correspondant à l'entité négro-bantuphone, le mode de vie pastoral à la race hamito-éthiopide, la chasse et la cueillete à la race pygmée.
Il est vrai que les diversités dans l'environnement, dans les modes de vie, dans les habitudes alimentaires soutenus par des systèmes matrimoniaux sélectifs et isolationnistes ont provoqué des diversités morphologiques étonnamment contrastées.

Du reste, dans cette orientation de raisonement on s'est efforcé de démonter l'ancienneté, l'antériorité ou la postériorité de tel ou tel groupe social dans la région, en l'occurence pour le cas qui nous concerne, le problème de l'antériorité des Batwa dans le pays ou dans la forêt a été posé. Souvent, faute d'éléments scientifiques tangibles si ce n'est des traditions orales remaniées et interprétées idéologiquement à l'époque coloniale, on est tombé dans des impasses (1).
L'archéologue F. Van Noten signe nos indigences en la matière : "On connaît très peu de choses sur l'apparence physique des habitants de l'Afrique centrale pendant la préhistoire. Surtout la partie couverte par la forêt dense équatoriale n'a pas livré de

---

(1) Lire tous les travaux sur le mythe hamite (cfr notre article cité).

restes paléontologiques. En revanche, à Ishango (Zaïre), en bordure de la forêt, sur le lac Edouard, quelques restes humains ont été mis à jour. Il est impossible de coller l'une ou l'autre étiquette physique sur ces restes, sauf qu'ils sont primitifs. Il est donc certain que les prédécesseurs immédiats des populations actuelles restent inconnus (...). Il se pourrait que les pygmées soient finalement une race très jeune grâce à une adaptation à un milieu très particulier" (1).

P. Schebesta va jusqu'à présenter l'hypothèse comme quoi pour le Rwanda et le Kivu, les Batwa auraient pénétré dans cette région montagneuse, les uns avec les pâtres Batutsi, les autres avec les agriculteurs Bahutu (2). Quoi qu'il en soit, nos Batwa forestiers Impunyu (comme d'ailleurs tous les autres habitants de la forêt équatoriale dont nous avons parlé) ne sont pas des nains dont le nanisme aurait été causé par une quelconque insuffisance biologique. Ils ne constituent aucunement une race à part. Ils appartiennent pleinement au monde noir bantuphone avec les mêmes valeurs culturelles sauf que cette culture s'est développée et a été expérimentée dans un mode de vie bien particulier, celui de la forêt à laquelle elle s'est vraiment adaptée, assimilée.

Ils ne sont pas non plus des Noirs dégénérés ni des populations refuges. Ce qu'écrit P. Schebesta sur ses Mbuti ituriens peut aussi s'appliquer à proximativment à nos Batwa forestiers Impunyu.

"L'ethnographie aime à se servir de notions comme celle d"aires de repli" ou de"peuples refoulés", et c'est de cette manière que l'on a coutume de déterminer l'âge des peuples ou des tribus. Parmi ces aires de repli, l'on compte par excellence le domaine tropical de la forêt vierge, parce qu'à cause de ses dimensions et du foisonnement énorme de ses arbres, elle semble s'opposer à toute évolution de l'existence. Donc, les peuples qui végètent à l'intérieur de la forêt vierge sont considérés de prime abord, et sans plus d'examen, comme des peuples refoulés. Mais ce qui va de soi pour les peuples d'agriculteurs ne semble pas s'appliquer au peuple de ramasseurs, tels que les Pygmées d'Afrique et d'Asie (...). Les Bambuti sont bien plutôt, dès l'origine, des habitants de la forêt vierge. Concevoir la forêt tropicale comme une aire de repli, c'est partir de l'idée fausse qu'elle n'offre pas suffisamment de possibilités d'existence. Il n'en est rien(...) surtout le ramasseur nomade, vivant en petites bandes, peu batailleur de sa nature, est reconnaissant à la forêt de l'asile qu'elle

(1) F. VAN NOTEN cité par DE FOY, op.cit. p. 20.
(2) P. SCHEBESTA, Op.cit., p.37.

lui offre contre des intrus, inconnus et agressifs. Ce qui protège le ramasseur, ce ne sont pas ses armes, mais bien les fourrés de la forêt (...). Ainsi la forêt géante influe aussi bien sur les caractères raciaux que sur la nature psychologique de ses habitants. Elle forme des êtres craintifs, soupçonneux, rusés; elle est responsable de l'étroitesse de leur horizon intellectuel (...). A mesure que recule la forêt vierge, le ramasseur qui l'habite se retire avec elle. C'est seulement lorsqu'une longue acculturation symbiotique, au contact de peuples sédentaires, a touché leur mode de vie naturel que commence l'établissement sédentaire en espace découvert" (1).

Le Mutwa donc se sent chez lui en forêt, ce n'est qu'à partir du moment où il commence à en sortir qu'il se retrouve plutôt dans l'insécurité. Comme on l'a souvent trop dit, nos Batwa sont des "enfants de la forêt" ou en d'autres mots, pour utiliser le langage psychanalytique, la forêt pour eux est la mère génératrice, pourvoyeuse de nourriture et sécurisante. Aussi par exemple, comme nous le verrons plus loin en parlant de leur habitat, leur maison n'est pas les misérables baraques en branchages que nos observons quand nous les visitons, mais c'est plutôt la grande forêt qui constitue leur maison véritable.

La vie en forêt a été donc un choix et non une solution de fuite. Il est d'ailleurs temps que nous abandonnions pour de bon l'explication militariste et conflictuelle qui a entâché la littérature historiographique sur le Rwanda concernant le mode d'établissement et le processus de peuplement de l'espace rwandais. On a parlé du refoulement des Batwa chasseurs vers les zones forestières, de la conquête des Bahutu agriculteurs par les Batutsi pasteurs, etc. La réalité sociologique réside plutôt dans le fait que l'économie rwandaise (et partant la société rwandaise dans toutes ses composantes culturelles) est devenue ce qu'elle est parce qu'elle a toujours reposé sur une trilogie symbiotique, favorisée d'ailleurs par un environnement physique favorable, à savoir l'agriculture et l'élevage ainsi que la chasse et la cueillette. Notons en passant que l'agriculture et l'élevage supposent la poterie et la métallurgie.

Chaque groupe social s'est donc spécialisé dans tel ou tel domaine pour le bien - et presque sous la commande - de la communauté entière. D'où symbiose et complémentarité mutuelles.

Les diversités morphologiques qui en ont résulté à la longue et dues à cette spécialisation prolongée sont interprétées maintenant comme des critères de différenciations raciales, les dérives

(1) P. SCHEBESTA, Op. cit., pp. 42-43.

génétiques devenues prédominantes comme des signes d'origines diversifiées dans le temps comme dans l'espace (1). Ces spécialisations ont influé bien sûr sur des mentalités pour donner à la fin des types caractériologiques plus ou moins reconnaissables. Ainsi on aura dans le fond une mentalité de chasseur forestier, d'agriculteur, de pasteur au delà de toutes les transformations possibles.

Et les sentiments ethnistes de "caste" qu'on observe dans les couches sociales rwandaises, pourriez-vous rétorquer, comment s'expliqueraient-ils ? Ici nous voulons parler de ces comportements répulsifs ou attractifs de l'un vis-à-vis de l'autre suivant qu'on appartient à telle ou telle catégorie sociale. C'est le phénomène du "kunena"càd le fait d'accepter ou de refuser de manger ou de dormir avec quelqu'un d'une façon plus ou moins institutionnalisée ou bien même refuser de lui offrir une épouse parce qu'il appartient à tel ou à tel groupe social.

Ainsi pendant longtemps - peut-être jusqu'aujourd'hui dans certains cas - les Bahutu ou les Batutsi ont refusé de partager la boisson et la nourriture avec les Batwa ou de se marier avec eux. Certains ont voulu expliquer ce phénomène par la saleté et la pauvreté observables chez ces derniers. Nous pensons que la raison est plus profonde. Le vieux sage GATABAZI, un mutwa de Kayove (Secteur Kigeyo) nous tint ce langage presqu'à la manière de Claude Lévi-Strauss quand nous lui posions la question suivante : "Quelle est vraiment la distinction fondamentale entre un muhutu et un mutwa ?" Il me répondit : "Ni uko iyo barya badasangira kandi ntibahane abageni" - c'est que d'habitude, ils ne peuvent pas partager la même assiette et ne se donnent pas des épouses", voilà. Nous savons en effet, de par les anthropologues, que dans certaines sociétés anciennes encore au stade clanique et totémique les habitudes , et les prohibitions alimentaires allaient de pair avec les règles d'endogamie ou d'exogamie. Les rapports entre l'alimentation et la sexualité ont été bien démontrés. Dans l'inconscient collectif humain, on s'imagine que ce qui passe par la bouche sort par la queue (ou le pénis). Ainsi se coucher avec une personne aux tabous alimentaires différents peut donner des représentations semblables à celles d'être salies, de déchoir, de "guhumana"(contracter un mal intérieur) pour utiliser une expression rwandaise.

Quand le phénomène de "guhumana" s'abat sur quelqu'un, celui-ci est mis au ban de la société entière ou d'un groupe social donné, la famille ou le clan (="baramunena"). Personne ne peut plus s'approcher de lui, partager sa nourriture ou se coucher avec lui. Or, dans la culture rwandaise, il n'y a que trois circonstances dans

(1) Lire les travaux sur le mythe hamite.

lesquelles on peut contracter (volontairement ou involontairement) le phénomène du "guhumana" :

- manger des choses taboues càd les choses que les autres ne mangent pas (dans certains cas ou pour certains clans, le mouton ou le serpent par exemple)
- se coucher avec des personnes interdites, taboues (=kurenga imiziro") : la mère, la fille, la soeur, la nièce ou toute personne qui a contracté ce mal intérieur (=wahumanye)
- tuer un animal totem du clan (la bergeronnette par exemple pour le clan Bagesera).

Ainsi si quelqu'un de tel groupe social considère un autre du groupe différent comme quelqu'un qu'il ne peut pas approcher intimement (="kunena"), c'est qu'il le considère déjà comme ayant attrapé naturellement, de par son origine familiale ou clanique, ses habitudes alimentaires, son totem, etc, le phénomène même du "guhumana".

On abserve, en effet, que depuis son jeune âge, on inculque à un enfant rwandais ces connaissances en lui enjoignant des recommandations suivantes :

- si tu manges ceci, tu attraperas le mal de "guhumana" (uzahumana)
- si tu te couches avec telle personne tu attrapperas le mal de"guhumana"
- si tu tues tel animal, tu attraperas le mal de "guhumana".

Nous ne pouvons pas entrer dans les détails de ce phénomène dans ce cadre, nous laissons le soin aux autres psychologues et psychanalistes de pouvoir le développer plus en profondeur. Quoiqu'il en soit nous considérons que c'est un facteur très important pour la compréhension des relations entre les groupes sociaux rwandais du moins dans les temps anciens

Restons-en là pour ne pas être taxé de digression et retournons précisément aux problèmes qui nous concernent, ceux de nos Batwa forestiers, surtout les problèmes tragiques qu'ils vivent actuellement.

CHAPITRE II : LE PROBLEME DES BATWA FORESTIERS DU RWANDA

1. De l'adaptation ancienne en milieu forestier à la marginalisation progressive hors de la forêt.

Si les Batwa forestiers du Rwanda-Impunyu vivent actuellement en dehors de la forêt ou à sa lisière pour des raisons que nous évoquerons plus loin, il faut dire que c'est une situation très récente, Pendant longtemps au cours des siècles si non des millénaires, ils ont vécu à l'intérieur de la forêt et grâce à ses ressources.

Nous avons déjà vu que pour eux le mode de vie forestier -chasse et cueillette principalement- n'a pas résulté d'une solution de fuite ou de refoulement mais un choix consciemment ou inconsciemment consenti qui leur a pourtant permis de vivre en harmonie symbiotique avec le reste de la population rwandaise dans une économie intégrée et bien structurée.

Comme on l'a toujours dit, ce sont donc des "enfants de la forêt" : "Twari dutunzwe no guhiga" (=nous vivions de la chasse), ce sont les maîtres mots qu'ils n'ont pas cessé de nous répéter au cours de nos enquêtes. Comme le pygmée des autres régions de l'Afrique centrale, le Mutwa forestier vivait principalement des activités cynégétiques.

Ce qu'écrit G.P. DE FOY à propos du pygmée en général peut se dire aussi pour nos Impunyu : "Le pygmée est primordialement un chasseur. Il a ainsi accumulé une somme de connaissances éthologiques sur chaque espèce animale chassée et cette connaissance du comportement des animaux s'inscrit dans une perception écologique plus globale du milieu forestier. C'est cette science de la forêt qui est à l'origine des dons exceptionnels d'odorat et d'orientation que l'on prête aux pygmées et qui ont même été poussés parfois jusqu'à la notion de facultés supra-sensorielles" (1).

L'environnement physique des Batwa forestiers du Rwanda était quand même différent des autres régions forestières de l'Afrique centrale et présentait plus d'avantages surtout au niveau du gibier. La plus part des pygmées de l'Afrique centrale équatoriale vivent dans des régions basses, inondées, marécageuses avec une altitude moyenne de ±400m. La forêt rwandaise, elle, est une forêt d'altitude, qui de tous les temps a été circonscrite sur les crêtes Zaïre-Nil à une altitude se situant au delà de 2 000m. Cette zone s'inscrit dans le surélèvement volcanique de l'Afrique orientale qui a donné naissance aux fameux "rifts valleys". Nous sommes ici dans

(1) G.P. DE FOY, Op. cit., p.31.

la branche occidentale de ces rifts avec un chapelet de volcans tels que Muhabura, Gahinga, Sabyinyo, Nyamuragira, Nyiragongo, etc. sur la frontière Rwanda, Zaïre, Uganda. C'est donc dans ce milieu de forêt, de montagnes volcaniques, de froid (la température peut descendre jusqu'au dessous de +10°C et il neige sur les sommets de certains volcans) et de brouillards qu'ont vécu les Impunyu.

Le gibier y était portant abondant. Citons quelques exemples parmi les animaux qui nous ont été rapportés : l'éléphant, le buffle, diverses sortes d'antiloppes (impongo, inkanda, ifumberi), le phacochère (isenge), le potamochère (ingurube), le singe doré (inkima), le chimpanzé (impundu), le gorille (ingagi), le lion, le léopard, le serval (imondo), l'hyène (impyisi), le chacal (ingunzu), l'écureil (agatintyi), le porc-épic (ikinyogote), le chat sauvage, le lièvre, etc.

Selon les informateurs, il n'y a pas beaucoup de reptiles, le seul serpent dont ils pouvaient avoir peur est l'ikimata (petit serpent court de quelques 20cm) aux terribles crochets. Le gibier à plumes était rarement chassé si ce n'est par les enfants. Parmi ces animaux, il y en avait bien sûr qui n'étaient pas consommés (nous y reviendrons).

Comparativement à la plupart d'autres pygmées de l'Afrique centrale comme ceux de l'Ituri par exemple, les Batwa forestiers du Rwanda quand même présentent beaucoup d'originalités. Outre la taille qui est plus rehaussée (moyenne de 1,50m), le mode de vie lui-même est sensiblement différent. S'il est vrai que partant le pygmée n'a jamais vécu en autarcie vis-à-vis des populations agricoles voisines, les Impunyu du Rwanda ont vu leur alimentation s'orienter vers les plantes cultivées sans qu'ils pratiquent eux-mêmes l'agriculture. Ainsi par exemple si les Mbuti échangent les produits de la forêt contre la banane, les Batwa forestiers du Rwanda se procurent chez les agriculteurs une panoplie très étendue de produits agricoles : la banane, le haricot, les patates, le petit pois, les courges, l'éleusine, le maïs, les pommes de terre, etc.

S. Bahuchet, parlant des Mbinga, dit que 20% de leurs activités sont tournés vers la lisière et 80% vers la forêt. Nous pensons que la situation de nos Batwa est plutôt inverse ou du moins que les deux aspects ont acquis une égale importance.

Le ramassage, activité généralement confiée aux femmes, a été réduite à sa plus simple expression. Les vers, les chenilles, les termites, les escargots, les larves de coléoptères, les serpents, les lézards, les rats, pourtant très estimés ailleurs ne sont pas ici du tout consommés. La cueillette de miel (faite par des hommes)

et de diverses sortes de légumes dont le nombre n'est d'ailleurs pas très étendu, peut être considéré comme la seule activité de ramassage. Ceci pour dire qu'au moment où les hommes batwa s'occupaient principalement de la chasse, les femmes, elles, pour se procurer des produits végétaux, allaient travailler dans les champs de leurs voisines bahutu des alentours.

Le régime carne lui-même auquel on pense surtout quand on parle du mode de vie des Batwa n'a pas vraiment l'importance qu'on pourrait lui accorder. Son rôle résidait dans l'apport des protéines tout juste suffisant pour un équilibre complet du corps.

Les ressources de la forêt dont les Batwa étaient fiers et auxquels ils tenaient tant ne jouaient finalement qu'une moindre importance dans leur alimentation.

L'important surtout est que la forêt leur appartenait, c'était leur domaine. On pouvait dès lors penser que le rôle de protection leur accordé par la forêt primait sur son rôle alimentaire.

La propriété exclusive de la forêt ne leur est d'ailleurs contestée par personne. Les traditions orales rwandaises leur reconnaissent le droit de premier occupant et les Batwa ont toujours défendu ce droit. "Contre l'agression des "mangeurs d'arbres" (càd les agriculteurs), écrit le P. Schumacher, les Batwa accouraient d'une distance de plusieurs journées de marche pour mettre à feu et à sang quelque colonie de nouveaux venus" (1).

Les rapports entre forestiers et agriculteurs manifestent malgré tout un échange inégal et placent ces derniers dans une situation de supériorité. Les pygmées souffrent d'une infériorité technologique.Ils ne travaillent ni l'argile ni le feu. Ils restent demandeurs des productions de la poterie et de la métallurgie : pot, hache, lance, sans oublier le sel et les boissons fermentées. Comme l'écrit en outre DE FOY, les pygmées vivent en isolants, en situation d'enclavement au fond de la forêt. Ce sont les Bantous qui contrôlent les zones péri-forestières, les cours d'eau, lieux de pénétration et d'échange par excellence. Cette ouverture leur permet de se targuer du titre d'éléments civilisateurs et leur situation d'écran les place en poisition de monopole" (2).

Partout les Noirs se considèrent comme supérieurs et maîtres des pygmées qui parlent leur langue, écrit encore J. Maquet.Pourtant cette domination n'a pas eu pour effet de changer le mode de vie des pygmées. C.U.Turnbull citant l'exemple des Mbuti rapporte que la soumission des derniers aux Noirs est superficielle,

(1) P. SCHUMACHER,Op.Cit. p.131.
(2) G.P.DE FOY,Op.Cit. p.34.

et est freinée par la différence profonde de conception de la vie qui sépare les deux populations. D'ailleurs le Père Schumacher a bien remarqué que les Batwa forestiers du Rwanda considéraient leurs voisins dotés pourtant d'une technologie supérieure comme des "imbéciles" (1).

Depuis jadis, nos Impunyu ont troqué les ressources de la forêt contre les produits agricoles mais ils n'ont jamais troqué leur indépendance, ce qu'ils reprochent d'ailleurs aux Batwa potiers.

Il ne nous semble plus nécessaire de montrer outre mesure la façon dont les Batwa forestiers avaient fini par acquérir une adaptation parfaite à l'environnement forestier. Ce qui importe maintenant est de voir comment cet environnement et le mode de vie qu'ils y avaient acclimaté ont fini par influer sur leur personnalité. Il est question donc ici de relater les faits marquants et particuliers de leur mentalité qui peuvent expliquer le comportement bien spécifique aujourd'hui observable chez ces Impunyu et qui a toujours étonné les étrangers. Leurs voisins agriculteurs et éleveurs prennent d'ailleurs ces facteurs comportementaux comme des marques d'une certaine stupidité.

De par nos observations directes et approfondies, nous avons remarqué tout d'abord que les Batwa forestiers-Impunyu-ont acquis un sens aigu d'indépendance et de liberté de telle façon qu'ils préfèraient vivre dans la pauvreté et le dénuement plutôt que d'être asservis à qui que ce soit.

Ensuite, dans leur état de relatif isolement, ils ont développé un esprit de solidarité de groupe dû probablement à leur vie exposée à de multiples dangers tant internes qu'externes à la forêt. Nous examinerons plus loin la cohésion de leur organisation clanique. A cela, il faut alors ajouter tous les complexes de la minorité. Le secret entre eux est quelque chose de sacré. Comme ils n'aiment pas aller dans la société des autres, ils haïssent jusqu'au dernier point les gens qui viennent s'immiscer dans leurs affaires. Ils peuvent se chamailler (ce qui arrive d'ailleurs souvent), avoir des conflits entre eux, ils n'aimeraient en aucun cas que ces faiblesses soient connues à l'extérieur. La plus grande trahison qu'un mutwa peut commettre à l'égard de sa communauté est de dévoiler aux Hutu ou Tutsi les problèmes internes à la société des Batwa. Il peut risquer la mort de par ses congénères comme risque aussi la mort, le muhutu ou mututsi qui viendrait fouiner dans leurs affaires. Dans les chapitres suivants, nous verrons plusieurs exemples concrets qui illustrent cet excluvisme. Ce secret est effectif au cours de

(1) P. SCHUMACHER, art.cit, p. 37.

toutes les phases de leur vie et de tous les événements qui l'entourent depuis la naissance jusqu'à la mort.

Il est ambigu et absurde de constater qu'au sein de l'opinion publique rwandaise hautement affichée, la grande caractéristique qu'on aime coller aux Batwa est qu'ils sont considérés comme des gens incapables de garder le secret. Cela est vrai en effet, à condition que ce soit un secret qui ne les concerne pas. Pour les affaires des autres, ils prennent même beaucoup plaisir à le divulguer. Sur les faiblesses des Bahutu et des Batutsi, ils ne manqueront jamais l'occasion de les étaler au grand jour. Ce que d'ailleurs les Bahutu et les Batutsi leur rendent bien en inventant sur leur dos des racontards et des anecdotes illustrant leur stupidité et leur indiscrétion et qu'ils appellent communément "ubwenge bw'abatwa" (=l'intelligence des Batwa : la stupidité). Pourtant, ces racontards, inventés de toutes pièces, n'atteignent jamais la vie intime des Batwa car celle-ci reste toujours comouflée à l'égard des étrangers.

Parmi beaucoup d'histoires racontées à ce sujet, rapportons au moins une qui est très connue parmi les rwandais. "Un bon jour à la fin d'une bataille où l'armée rwandaise avait subi une terrible défaite, trois Batwa rescapés du massacre eurent la malignité de se frotter du sang tout le corps et de se coucher parmi les morts et les blessés pour ne pas être détectés par les ennemis. Ceux-ci dans leur inspection des cadavres arrivèrent près des Batwa en question faisant le mort. L'un des ennemis, remarquant les tatouages des Batwa fit le commantaire suivant : -oh! que ce mutwa avait vraiment de beaux tatouages ! Et le mutwa de répliquer illico : -"Vous les auriez mieux appréciés si vous les aviez vus avant d'être barbouillés de sang". Et les ennemis de dire :"Ah ! il est vivant, tuez-le" et on le tua. Le deuxième mutwa à côté de raisonner à haute voix : "Oh! Ubwenge bw'abatwa ye ! = l'intelligence (càd la stupidité) des Batwa!" Lui aussi on le tua. Le troisième, le dernier, de s'écrier : "Jyewe murumve nkome = moi je ne dirais aucun mot". Lui aussi fut tué. Les ennemis s'en allèrent alors tout en étant convaincus que les Batwa sont vraiment bêtes et stupides".

Finalement donc le mépris des uns à l'égard des autres est réciproque. Les Batwa considèrent les Bahutu et les Batutsi comme des inbéciles et ceux-ci de même à l'égard des Batwa.

Le secret que les Batwa gardent sur leurs affaires internes a pour corollaire le <u>mutisme</u> qu'ils affichent souvent quand on les approche et qu'on veut s'enquérir de l'une ou l'autre information à leur sujet. Forcés souvent à parler à cause de telle ou telle circonstance, ils ont toujours le moyen de détourner la question et de dissiper l'attention de l'interlocuteur. La ruse et l'esquive

dans les mots comme dans les faits (en chasse par exemple), c'est vraiment leur fort. C'est surtout ce facteur-ci qui a dérouté nombre de chercheurs qui n'ont pas pu arriver à gagner leur confiance ou qui ont voulu gagner leur confiance par des moyens superficiels (les petits cadeaux par exemple).

Pour les Batwa, cet esprit de secret et de mutisme, tient de la haute prudence. Dans leur for intérieur, ils savent ou pensent bien que leurs voisins agriculteurs et éleveurs malgré des rapports intéressés qu'ils tissent avec eux, les haïssent dans le fond; que s'ils avaient des moyens et des occasions, ils pourraient les exterminer et livrer leur forêt au défrichement et à l'élevage. D'où le fait de se tenir sur leur garde d'une façon permanente. Une visite chez eux est toujours considérée comme de l'espionnage.

L'esprit de solidarité et d'indépendance entraîne au niveau des pouvoirs un sens assez poussé de la démocratie. C'est toujours dans l'esprit démocratique que les décisions importantes sont prises au sein du groupe, que les conflits sont résolus. Les peines contre les délits sont décidées par la collectivité et bien peu inspiré celui qui se détacherait du groupe. Dans toutes décisions, le principe de base est le consensus. Il est vrai que dans la plupart des cas, le pouvoir est détenu par les vieux mais la vieillesse n'est pas le critère d'autorité. Le chef est quelqu'un qui a été coopté par tous les membres du groupe et répondant aux qualités requises : l'abnégation, le courage, l'art de la parole et surtout le fait d'éviter la contrainte et les abus.

C'est dans le même sens qu'il faut comprendre l'esprit d'hospitalité vraiment illimité et le caractère d'entraide qu'on trouve chez la plupart des pygmées ainsi que chez nos Impunyu. Le Mutwa parmi les membres de son clan, il est partout chez lui et il est toujours le bienvenu. C'est ce facteur qui accentue leur capacité de mobilité permanente qu'on a qualifié à tort de nomadisme. Et comment en serait-il autrement. Quand un Mutwa visite un autre groupe étranger à sa famille, il n'amène rien sur lui, ne trouve rien dans le greniers de ses hôtes et ne demande aucune autre infrastucture spéciale d'accueil. Comme dans leur mode de vie, la quête de la nourriture est une activité quotidienne, au jour le jour, sans aucun souci de faire des réserves (il semble même qu'ils n'en ont pas envie ou plutôt que dans leur mentalité inconsciente, ils haïssent faire des réserves parce que c'est abâtardissant), dès son arrivée, il s'intègre dans le groupe pour rechercher lui-même sa subsistance (souvent d'ailleurs il peut être avec sa femme et ses enfants). Pour le groupe visité, c'est donc d'autres bras en plus. S'il est question de chasser, il y ira comme les autres. S'il faut

aller chercher la nourriture chez les agriculteurs, il ira louer ses bras comme font ses hôtes. Il peut donc rester sans aucun inconvénient dans le groupe pendant des jours, des semaines ou même y élire domicile. D'ailleurs pour combien de temps, puisque le camp lui-même où il est hébergé peut toujours se déplacer dès que les ressources en cet endroit deviennent rares.

A tous ces éléments de la mentalité des Impunyu , il faut également ajouter l'esprit combatif et d'auto-défense toujours en éveil. Il ne doit jamais être surpris par un ennemi, au contraire il fera tout pour surprendre ce dernier. Leurs voisins le savent quand ils disent que quand un Mutwa vous dit qu'il peut vous tuer, c'est qu' il a déjà enfoncé sa lance dans votre corps, joignant l'action à la parole. Cet esprit combatif frise même souvent le caractère bagarreur à souhait. Dans la chasse comme toute sa vie courante, il a ce côté chevaleresque de faire jouer ses armes. Si vous êtes en sa compagnie et qu'il est armé, éviter donc de trop l'énerver. Sachez bien d'ailleurs que dans ses combats, il n'aime pas des batailles rangées et à découvert. Comme dans la chasse, il préfère des affûts. Et si par hasard vous l'avez terrassé aujourd'hui et qu'il n'a pas eu les moyens ou l'occasion de se venger, il attendra longtemps le moment propice pour que à partir d'un endroit caché et bien choisi il vous attaque à votre insû avec sa lance ou son arc et disparaître à jamais dans les fourrés après vous avoir touché. C'est de là que vient le caractère craintif qu'on aime leur prêter.

Il ne faut d'ailleurs pas se leurrer; quand un Mutwa est attaqué, pour eux c'est tout le groupe qui est attaqué. C'est l'esprit même de la vendetta. Du reste, quand il s'agit de se venger à l'égard d'un étranger, un Hutu ou un Tutsi par exemple, ils n'hésiteront pas à verser leur vengeance sur n'importe quel passant Hutu ou Tutsi, même s'il n'était pour rien dans leur conflit ou s'il n'en avait aucun vent. Pour eux tous les Hutu ou tous les Tutsi sont les mêmes.

Faisons remarquer bien sûr que cet esprit bagarreur et d'intervention collective se retourne souvent contre eux dans le cas de leurs conflits internes. Quand il y a bagarre entre deux individus, leurs familles respectives sont automatiquement impliquées (nous parlons ici des familles élargies, les parentèles ou les clans). Tout le monde doit se ranger et c'est pour cela que leurs batailles entre eux sont monstrueuses et extrêmement destructrices. Tout un camp peut y passer. Ces crises étaient bien sûr rares dans le temps car elles ne survenaient que quand l'autorité du chef était bafouée ou qu'une partie des opposants la contestait. Elles deviennent de plus en plus fréquentes car d'autres valeurs pénètrent de plus en

plus leur société comme l'enrichissement monétaire par exemple qui produit des insoumis ou bien suite des interventions extérieures comme celles des pouvoirs publics qui, à leur insu, superposent plusieurs sortes de chefs (chef traditionnel, représentant légal, délgué à diverses instances) en provoquant ainsi des conflits de pouvoirs.

On ne peut pas manquer de parler par ailleurs de leur esprit de courage, d'endurance et de résitance à toutes les pires privations de la vie. Qualités qu'ils cultivent depuis la tendre enfance. Lors des occasions favorables ou d'une chasse fructueuse - s'ils ont tué un éléphant par exemple - ils peuvent passer des semaines et des semaines en festins ininterrompus, alors qu'à d'autres moments, lors des vaches maigres, ils peuvent facilement passer un ou deux jours sans manger. C'est d'ailleurs pour cela, disent-ils, qu'ils n'aimeraient pas épouser des femmes bahutu. Ces dernières aiment manger [illegible] le temps et ne peuvent pas supporter le jeûne qui est quelquefois imposé aux Batwa.

Enfin sur le plan philosophique, disons que leur <u>logique est une est une logique pratique</u>. Ils ont toujours été habitués (selon leur mode de vie de chasse et de cueillette) à ce que leur action produise des résultats immédiats, visibles et dépenser peu d'énergie pour plus de productivité.

C'est dans cette même logique qu'ils seront peu attirés par l'agriculture : "attendre des mois et des mois pour arriver aux récoltes ! Affaire des Bahutu. Nous devons vivre, nous, disent-ils".
Même en chasse, ils méprisent les méthodes de piégeage. "Nous n'avons pas le temps d'attendre des jours et des jours qu'une bête veuille bien se faire prendre au piège, disaient-ils toujours à P. Schumacher. Les trappes, fosses et assommoirs ne se trouvent que chez les Bahutu".

J. Maquet aura bien raison d'écrire à propos des Mbuti (comme on peut le dire aussi pour nos Batwa forestiers) : "Le dénuement matériel des Mbuti, effayant pour un étranger n'est pas ressenti par eux comme une privation. Ne trouvaient-ils pas au jour le jour et sans trop de peine, ce dont ils ont besoin ? Nourriture, eau claire, abri, tout est à la portée de la main. Aussi chérissent-ils cette relative absence de souci matériel qui explique leur répugnance à s'attacher à la terre par l'agriculture et leur refus de tout rituel formaliste. N'étant pas obligés de forcer la nature, ils n'ont recours qu'à un minimum de pratiques magiques (in Encyclopédia Universalis).

Voilà donc le substrat culturel brièvement décrit que nous pouvons observer chez nos Batwa forestiers. C'est saons doute le résultat de leur longue histoire au sein de la forêt. Ce sont sans doute des qualités, mais des qualités qui, poussées trop loin ou mal inter-

prétées par des observateurs, deviennent justement leurs défauts. Ainsi par exemple cet esprit d'indépendance peut paraître comme une attitude de révolte ou de refus vis-à-vis des actions entreprises en leur faveur sans leur consentement. Ils n'aiment pas du tout la contrainte. Pourtant il suffirait d'un consensus pour que tout marche bien.

Le côté pratique de leur logique a été interprété comme la paresse Il faut comprendre plutôt qu'à partir du moment où leur environnement naturel leur a été fermé, ils sont tombés dans une sorte d'apathie et d'inactivité qui les ont conduits dans d'autres travers : vols, prédations, chanvre, etc.

Devant les railleries et l'incompréhension de l'entourage, leur logique leur a fourni deux armes à opposer : la bouffonnerie et la mendicité. Il ne faut pas s'imaginer que ce soit des défauts congénitaux. En fait, pour eux, c'est une façon de railler et d'exploiter la naïveté d'autres couches de la population, des touristes ou d'autres gêneurs et imposteurs qui viennent les visiter.

La question qu'on peut se poser maintenant est celle de savoir dans quelles circonstances ces Batwa forestiers, dotés de ce bagage mental qui était devenu en quelque sorte leur nature, se sont vus refoulés, chassés -c'est bien le mot- de leur environnement physique ancestral pour se retrouver maintenant en bordure de la forêt de Gishwati et du parc des Volcans sans pouvoir en bénéficier en aucune manière ?

Dans le cas de la forêt des Volcans (Virunga), le problème vient de la création du parc depuis les années 1927 et de la culture du pyrèthre. A l'époque coloniale, le parc des Volcans, originairement parc national Albert se prolongeait jusqu'au Congo (actuel Zaïre) et le contrôle était relativement lâche pour permettre encore le parcours et l'exploitation de quelques ressources de la forêt. La chasse était bien sûr limitée.

Quant au pyrèthre, sa culture fut introduite au Rwanda depuis les années 1936-37 par quelques colons blancs installés à Rwankeri, Mutura et Kinigi.

Les descendants de l'ancien chef Mutwa RUHABURA se rappellent du colon du nom de MEYI (nous n'avons pas pu connaître l'orthographe exacte de ce nom) qui a fait défricher une bonne partie de la forêt de leur domaine et les a ainsi obligé à déménager plusieurs fois en Commune Mutura (secteur Mugogo).

L'introduction des plantations de pyrèthre chez les Rwandais commença en 1959. Plusieurs hectares de lambeaux de forêts vont alors être défrichés. En Préfecture de Ruhengeri, à Kinigi, cette culture s'effectua dans le cadre d'un paysannat qui devait se muer en coopérative paysanne (ASPY), remplacée plus tard par un Office public (OPYRWA).

Dès lors plusieurs milliers d'hectares allaient être plantés de pyrèthre dans les communes entourant le parc des Birunga de la Préfecture de Ruhengeri et de Gisenyi notamment dans les communes Kinigi, Mukingo, Nkuri, Mutura et Rwerere.

Depuis les années 1960, devant la pression démographique galoppante, le parc des Birunga (fameuse réserve de protection des gorilles de montagne) allait subir des assauts menaçants des défricheurs et ceux des éleveurs pour le paccage de leurs troupeaux de bovins. Cela allait amener le gouvernement rwandais à prendre de mesures fermes de protection de ce parc surtout avec la création de l'Office rwandais des parcs nationaux(ORTPN). La forêt et le parc étaient dès lors hermétiquement fermés et un contrôle sévère s'introduira en vue d'endiguer toute forme de braconnage et de défrichement du parc, de sa faune et de sa flore.

C'est ainsi que les Impunyu se retrouvèrent dans l'espace découvert au milieu des plantations de pyrèthre ou disséminés ici et là à côté des propriétés des défricheurs, sans espace, sans champs, sans possibilités d'exercer leurs anciennes activités cynégétiques.

Il est vrai que, au moment où les Bahutu défrichaient des morceaux de forêt ou s'associaient en coopératives de plantations, nos Impunyu dans leur dédain séculaire de la pratique agricole, ne se sont jamais souciés de labourer la moindre portion des anciens espaces qu'ils contrôlaient. Les agriculteurs en ont alors profité pour défricher jusque dans les piqués de leurs misérables paillottes. C'est donc la situation que l'on retrouve maintenant dans les communes de Kidaho, Nkumba, Kinigi et Mukingo en Préfecture de Ruhengeri, ainsi que dans les communes Mutura et Rwerere en Préfecture de Gisenyi.

Concernant la forêt de Gishwati, la situation fut similaire. Pendant longtemps, il n'y avait pas eu de mesures officielles précises concernant la protection de cette forêt de la Crête Zaïre-Nil entre la Préfecture de Gisenyi et celle de Kibuye. Depuis 1960, toujours suite à la pression démographique, cette forêt était également l'objet de fronts pionniers de paysans défricheurs et surtout un élevage pléthorique allait la détruire à jamais. Pierre Godding parle de 16.000 vaches sur les 28.000 ha de forêt. Le gouvernement rwandais ayant pris conscience du danger prit une série de mesures pour, d'une part, utiliser les espaces récupérés de la manière la plus rentable, et d'autre part, protéger le reste de la forêt de toute action destructrice venant de l'agriculture, de l'élevage ou du scillage.

Par la même occasion, les Impunyu étaient refoulés à l'extérieur avec l'interdiction expresse de ne plus y mettre les pieds, sinon ils risquaient leur vie devant les canons carabinières des gardes

forestiers très vigilants de l'Office Rwandais des Parcs Nationaux (ORTPN).

Sur les espaces récupérés, le gouvernement décide de créer un paysannat de plantation de thé où chaque paysan recevait un lopin de terre d'un hectare et demi ou de deux. Nos Impunyu n'eurent toujours pas la présence d'esprit de s'intégrer au sein de ce paysannat(comme toujours, l'agriculture ne les attire guère) et personne ne pensa à eux.

Plus tard, on allait prendre également 10.000 hectares sur la forêt qu'on transforma en pâturages amélorés dans le cadre du projet G.B.K. Ce projet pastoral de grande envergure, destiné initialement à la rentabilisation du cheptel des paysans éleveurs au sein de coopératives d'élevage fut pourtant très vite monopolisé par des grands riches du pays et surtout par de hauts fonctionnaires de Kigali qui, pour certains, ont été octroyés des concessions personnelles de plus de 30 ha.
Il y aura également une autre partie réservée au domaine militaire.

Comme toujours, nos Impunyu n'auront aucune voix au chapitre. Ballotés, déplacés plusieurs fois par les éleveurs de Gishwati, ils s'enfermèrent dans leur mutisme habituel. Le vieux MUNYARUKIKO, un Mutwa de Muhumyo en commune Gaseke, interrogé à ce sujet ne put nous donner que cette seule réponse : "Ntawe uburana n'umuhamba = on ne discute pas avec son fossoyeur".

On imagine pourtant mal comment on peut penser à concéder un espace de plus de 10.000 hectares pour un élevage de bétail qui fonctionne d'ailleurs mal et de refuser une centaine d'autres aux Impunyu qui pourtant ont eu de tous temps des droits sur cette forêt.

Très vite cependant des hommes de coeur ont pris conscience du problème et ont entrepris à titre bénévole et privé quelques actions pour aider quelques Impunyu à survivre en les initiant à cultiver quelques lopins de terre dont ils disposaient ou à améliorer leur habitat misérable. Parmi ceux-là, nous pouvons citer l'Abbé Sylvestre NDEKEZI. Mais également les pouvoirs publics n'allaient pas tarder à constater le caractère tragique qui avait résulté de cette situation et surtout le Chef de l'Etat, le Général Major Juvénal HABYARIMANA, allait le déplorer en ces termes : "Birababaje kubona tumaze imyaka 25 y'ubwigenge tukaba turwana ku buzima bw'ingagi zo mu birunga, ariko ntitwite ku mpunyu zibaho kimwe nazo mu ishyamba rya Gishwati na Nyungwe.-Traduction: Il est douloureux de voir que nous venons de passer 25 ans d'indépendance, ne cessant de nous occuper de la vie des gorilles des volcans mais sans nous soucier des Impunyu qui vivent comme eux dans les forêts de Gishwati et de Nyungwe" (1).

(1) Extrait du discours du Président de la République Rwandaise, lors de sa visite aux Abanyambo, le 2 avril 1987.(Cité également F.NAHIMANA)

Les autorités administratives et politiques (Présidence du MRND, Ministère de l'Intérieur, Préfets et Bourgmestres) furent appelés à s'occuper plus sérieusement du relèvement du niveau des Impunyu. La préfecture de Gisenyi créa une commission chargée de recenser les Batwa et d'inventorier leurs besoins. Les autorités communales essayèrent de trouver quelques parcelles de terre résiduelles qu'on pourrait leur distribuer. A certains Batwa, on donna des tôles pour améliorer leur habitat, des postes de radios portatifs, quelques houes pour le défrichement, etc.

Pourtant toutes ces mesures restent encore insuffisantes. Aussi la grande majorité des Impunyu n'ont pas encore de terres à cultiver; ceux qui en ont d'ailleurs reçu ne les exploitent pas avec la satisfaction voulue ou ont vite fait de les troquer à des Bahutu contre quelques bouteilles de bière ou à des prix dérisoires.
Il faut dire que devant toutes ces actions déjà accomplies, tous les protagonistes sont plus ou moins déçus. Les Batwa sont déçus mais les bienfaiteurs ne le sont pas moins à cause du manque de bonne volonté et de peu de coopération qu'ils trouvent chez ceux-là même qu'ils veulent aider.

Il aurait fallu peut-être leur raconter l'histoire d'un ancien administrateur colonial qui rencontra la même mésaventure dans les années 1946, tel que nous le rapporte le Père Schumacher :
"Avec les meilleures intentions, un brave administrateur avait imaginé d'amener un groupe de Batwa au travail de la terre. Libéralement, il leur assigna des champs et leur distribua des pioches. Les Batwa acquiéscèrent tout et, heureux de son succès, il regagna sa résidence. Quelques temps après, il voulut constater les progrès d'un travail accepté de si bon gré. Il retrouva bien ses champs mais plus de Batwa ni pioches, converties sans doute en bière par une autre voie que celle du labour "(1).

Que faut-il donc faire, bon Dieu pour ces Impunyu ? Quel sera finalement leur sort ? Constituent-ils une race vouée à l'extinction si on ne prend pas toutes les précautions pour les protéger? Il est vrai que leur nombre diminue inlassablement. Toutes les statistiques le prouvent. Pourront-ils se reconvertir dans l'agriculture vers laquelle on les dirige ? En sont-ils au moins capables ? Etait-il d'ailleurs nécessaire de les faire abandonner leur mode de vie ancestral pour les amener à la "civilisation" ou plutôt les forcer à pratiquer le nôtre comme s'il était considéré comme le meilleur ? Pourtant nous devrions nous rendre compte que le mode de vie agricole que nous préconisons lui-même plus ou moins condamné, du moins en crise dans la situation actuelle que vit notre pays.

Nous devons au moins compren re que nous les avons refoulés de la forêt contre leur gré. Ils se sont d'ailleurs vu infligés d'une punition qui ne devait pas leur être réservée. Ce ne sont pas eux qui menaçaient la forêt, mais plutôt les défricheurs et les éleveurs. Nous avons vu qu'ils avaient mis sur pied toute une science de vie permettant la production et la reproduction de la forêt. C'était d'ailleurs une condition de leur vie.

Faut-il alors les faire retourner dans la forêt ? Il n'est plus possible de faire marche arrière car les ressources de la forêt ont tari (la forêt ne peut plus les nourrir) et ils ont déjà contracté de nouvelles habitudes et acquis de nouveaux besoins.

Voilà donc la problématique et le défi. Nous essaieront de répondre à toutes ces questions à la fin de ce travail. Toutefois chacun peut en avoir sa propre idée et y apporter ses propres solutions à commencer par les Batwa eux-mêmes.

Dès 1989, une Association bénévole, sans but lucratif, non officielle et non étatique, est née ayant pour objectif : le développement intégré des groupes marginaux dont les IMPUNYU. Je vais parler de l'ADIGMAR dans le cadre duquel ce travail est d'ailleurs effectué. Son souci actuel, comme nous l'avons déjà dit, est maintenant de trouver une nouvelle stratégie d'intervention qui puisse relever le niveau de vie économique, social psychologique de ces Impunyu tout en sauvegardant leur culture et leur dignité. Parmi ses membres fondateurs, Hommes de coeur, nous trouvons notamment le Président de la République lui-même, Mr Juvénal HABYARIMANA ainsi que la plupart des évêques catholiques du Rwanda. Catte Association aura-t-elle assez de moyens et surtout assez de subsides pour atteindre ses nobles idéaux? Au moins, elle aura eu le mérite d'avoir suscité l'intérêt de comprendre la culture et la mentalité de ceux qu'elle doit assister dans la mesure de ses moyens et de l'obligation de les écouter. Ce qui est déjà une condition primordiale pour qu'ils se relèvent par eux-mêmes.

2. De quelques traits culturels observés sur le vif dans les groupements visités.

Nous avons jugé bon d'insérer ici ce sous-chapitre pour permettre au lecteur de nous suivre pas à pas, dans l'observation directe que nous avons nous-même menée sur le terrain. Il pourra ainsi avoir une première saisie du phénomène et surtout il sera capable de bien comprendre les faits culturels et les institutions des Impunyu que nous traitons globalement dans le chapitre suivant.

Nous avons déjà annoncé que tous les groupements des Impunyu se

trouvent actuellement accrochés sur la bordure de la forêt de Gishwati et du Parc des volcans-mais en dehors d'elle-au-delà d'une clôture bien visualisée par une ceinture d'eucalyptus quadragénaires. C'est là que, muni de notre cassetophone et d'un appareil photo (soigneusement camouflés bien sûr), nous devions les trouver(1); c'est à une altitude de 2.800-3.000 m; il fallait donc grimper les montagnes. S'il y avait une route longeant le pourtour de la forêt, on pourrait les visiter tous d'un trait; mais celle-ci était absente, on est toujours obligé de partir du centre de Gisenyi. Essayons de les décrire brièvement, commune par commune et groupement par groupement -(fr. carte)

2.1. Commune Rwerere :

Cette commune possède un seul groupement important de Batwa forestiers. Ils ont leur domicile à Kitanihirwa, secteur de Gabiro.

- Près de la frontière avec le Zaïre, à côté d'un marais forestier où jadis les femmes allaient cueillir des lianes "imise" qui étaient échangés contre les produits agricoles et étaient recherchés pour le tressage des nattes.
- Des huttes minuscules en branchages (8 environ). Certaines sont du type traditionnel intermédiaire, forme ronde, toit cônique. Diamètre moyen : ± 3 m.
- A peu-près 8 ménages. La majorité de femmes; 4 vieilles veuves et 4 jeunes femmes.
- C'est le groupe des femmes présidées par la vieille N.MAKUTA qui a la spontanéité de nous entretenir. N.MAKUTA est du clan Abagesera. Son mari mort est du clan des Ababanda. Il a été élevé dans le camp. parce qu'apporté par sa mère, séparé de son mari, pour vivre sur l"l'umurundi"=la jambe" de son frère càd sur sa propriété. Elle et son mari sont donc en principe d'ailleurs parce que la propriété était de Murego, son fameux frère qui est mort et qui est du clan des Bazigaba.

Nous avons donc trois souches familiales dans le camp : la souche de Murego, donc propriétaire héréditaire de l'espace, la souche de Nyiramakuta et de Rukereza, de descendance utérine parce qu'elle provient des enfants venus d'ailleurs (les Babanda) et enfin une souche des Bagesera, à laquelle appartient un certain Bashyitsi, représentant légal qui a participé aux séminaires de l'ADIGMAR. Cette dernière souche est également de descendance utérine parce que les Bashyitsi eux aussi ont été apportés d'ailleurs par leur mère originaire du

---

(1) Il faut dire que l'auteur de ces lignes n'était pas seul.
Il était en compagnie de deux membres de l'ADIGMAR qui avaient une grande expérience des chemins et des emplacements de toutes les habitations des Impunyu

camp, chassés de leur propriété par les Bahutu.

- A partir de ces observations, nous avons saisi deux phénomènes importants : Tout d'abord, il y a trois leaders, personnes d'influence dans le camp. N.MAKUTA dont la hutte est à l'entrée principale du camp est la plus influente par son charisme et son art de la parole. C'est elle qui dirige toutes les activités; BASHYITSI, représentant légal auprès des autorités administratives, coopté par tous les membres du camp est pourtant d'origine utérine (les souches utérines ont donc ici beaucoup de poids) et enfin il y a NZABARUSHA, fils de MUREGO, de descendance masculine, propriétaire du camp, reste malgré tout le chef rituel, quoique jeune et absent dans le camp à ce moment. Il était parti garder le maïs des Bahutu pendant toute cette saison.

En effet, les huttes de la souche MUREGO se trouvent un peu en contre-bas, à l'entrée secondaire du camp, et c'est là que se trouve également la hutte dédiée aux ancêtres. C'est une hutte de même grandeur que les autres. Elle n'est pas habitée et en l'absence de NZABARUSHA, personne ne peut y entrer. A notre demande, ils ont refusé. A la rigueur, me dirent mes interlocutrices, il n'y a que les petits enfants ou jeunes vierges (qui n'ont pas encore fait de relations sexuelles) qui peuvent y entrer en dehors de l'intercesseur rituel officiel qu'est NZABARUSHA.

Le deuxième phénomène important consiste en ce que le plan du camp suit une organisation rigoureuse se rapportant justement à ces facteurs d'influence et de pouvoir. Comme nous allions le remarquer dans d'autres groupements, l'habitation du chef traditionnel, le principal leader d'influence qui, la plupart du temps est aussi chef rituel, est à l'entrée principale du camp.

- Autre observation : A côté du camp, présence de gros arbres, deux ficus et un eurythria (umuko ou umurinzi). Mes informatrices me communiquèrent qu'ils pratiquent les cérémonies rituelles de RYANGOMBE (le "Kubandwa"), mais que souvent, ils les pratiquent en compagnie de leurs voisins Bahutu. Il est vrai que ce camp, quoique vivant trop à l'étroit, mène de bonnes relations d'entente avec leurs voisins. C'est là qu'ils sont allés emprunter les chaises pliantes offertes à leurs "hôtes de marque" que nous étions.

- Parmi les jeunes femmes, il y a la petite fille de MUREGO qui avait été mariée au Zaïre. Elle a quitté son mari et revenue chez elle parce que ce dernier, polygame, la délaissait et maltraitait ses enfants. Elle nous a bien certifié qu'elle ne retournera plus jamais chez lui, mais qu'elle peut accepter que son mori vienne vivre avec elle chez ses parents dans le camp. Ce qu'elle espérait bien d'ailleurs. Encore un phénomène que nous allions rencontrer dans beacoup de groupements.

2.2. Commune Mutura :

- C'est la commune Mutura qui compte le plus de Batwa forestiers en Préfecture de Gisenyi. Ils sont au nombre de 376 environ répartis en 108 ménages domiciliés en 5 secteurs administratifs avec une quinzaine de groupements. Nous parlerons de quelques-uns qui nous ont révélé des phénomènes beaucoup plus significatifs et qui présentent assez de particularités.

2.2.1. Le groupe de HEHU en secteur de Mugogo :

- Ce groupement se trouve également à côté de la frontière avec le Zaïre, près de la forêt qui prolonge le Parc des Birunga. Ils ont donc depuis longtemps tissé des relations de tous genres avec les Batwa forestiers du Zaïre. Malgré la frontière, de deux côtés les va-et vient sont incessants. Au Zaïre comme au Rwanda, la chasse est interdite dans le Parc.
- Ici l'espace est assez abondant et, contrairement à ce que l'ont trouve dans beaucoup d'autres groupements, l'habitat y est dispersé, càd qu'au lieu d'avoir une aire commune, chaque ménage construit son habitation au milieu de sa propriété. Tout l'espace est donc morcellé et la propriété est individuelle. Nous n'avons pas malheureusement pu connaître l'étendue des pouvoirs du chef de ce groupement au niveau du parcellement et sur la parcelle de chacun.
- Un fait nouveau : un Hutu s'est intégré dans le groupement, y a pris femme "Mutwakazi" et possède une parcelle à lui. Sa résidence se situe à l'entrée principale du camp. Sa maison relativement améliorée est plus grande que les autres : forme ronde, toit cônique en pailles, le dessous est en pisé.
- Très vite, dès le début de l'interview, j'ai senti la rivalité des pouvoirs au niveau des chefs. Il y a tout d'abord ce Muhutu, du nom de SENKOKO, qui se considère comme le représentant légal, accepté par les pouvoirs administratifs et il y a ensuite le chef traditionnel Mutwa du nom de RUZINDANA. La résidence de ce dernier se situe au côté opposé du camp, un peu plus haut, à l'entrée secondaire. (Peut-être qu'au début, cette entrée-ci était la principale, mais que les choses évoluant, on a pris l'habitude d'entrer par le bas de la colline à partir de la parcelle du Muhutu, et dès lors l'entrée principale s'est située de ce côté, donnant ainsi plus d'influence à ce dernier). Tous les deux se disent "nyumba kumi" càd autorités administratives en dessous du "chef de sellule" (N.B. Cet échelon administratif n'est pas reconnu officiellement mais il opère quand même à travers tout le pays).
  Le Muhutu me dit "C'est moi qui suis chef ici et qui donne des rapports chez le chef de cellule et le conseiller du Secteur" le Mutwa RUZINDANA, appuyé par les dires de l'assemblée : "C'est quand même

moi que le groupement envoie quand il s'agit d'exposer nos problèmes chez le Bourgmestre et le Préfet de Préfecture"

- L'autorité du Muhutu n'est donc pas acceptée par les Batwa. Il reste comme un outil dont les autorités administratives se servent pour connaître ce qui se passe dans le camp, à ses risques et périls bien sûr.

  J'ai dit que sa maison se trouve à l'entrée principale, mais je pense que ce n'est pas tout-à-fait vrai. Elle est à l'entrée, mais plus ou moins en retrait. La parcelle qui suit la sienne est quand même aussi importante. Elle appartient à une vieille veuve qui sans doute a beaucoup de pouvoir dans le camp. C'est elle qui a organisé toute l'interview et qui, de temps en temps, donnait des ordres sur ce qu'on doit dire et sur ce qu'on ne doit pas dire. C'est son mari qui avait sans doute joué plus d'influence dans le camp auparavant.

- Ce groupement possède de grands champs de maïs, très bien entretenus, vraiment florissants. Les Batwa m'affirment que ce maïs leur appartient mais je sus dans les coulisses qu'une bonne partie appartient aux Bahutu. De toutes façons, les Batwa eux-mêmes en avaient une bonne part qu'ils avaient plantée grâce aux semences que la Commune leur avait distribuées. Il est vrai qu'ils sont plus ou moins bien encadrés par la Formatrice communale affectée à l'animation socio-économique de ce secteur.

- <u>Dans le même secteur de Mutovu il y a également le groupe de Humure.</u>

  Trois petites observations à faire :

  - Ils occupent un espace très réduit à côté de grandes parcelles de Bahutu qui les ont trouvés là et qui ont défriché jusque sur les pieds de leurs cases minuscules.
  - En tout cas, relations très tendues avec ces Bahutu. Un de ces derniers s'est même introduit une fois dans le camp à la tombée de la nuit et a blessé gravement le fils d'un des Batwa - SEMICANGA - d'un coup de machette sur le crâne. L'affaire fut portée chez le Conseiller de Secteur. Le Muhutu fut incriminé et on lui demanda de verser une amende de 8.000 F. Mais ayant demandé pardon et alléguant qu'il a agi sous le coup de l'alcool, il parvint à verser seulement la somme de 2.000 F. Les relations ne sont pas quand même améliorées.
  - Le camp est commun et à côté des paillottes habitées, on observe encore une hutte des ancêtres. Les enfants étant tombés malades ces derniers temps, le camp avait procédé aux rites et cérémonies assez intenses pour donner des offrandes aux parents morts aussi bien du côté paternel que du côté maternel, ce qui avait occasionné la construction de quatre autres huttes rituelles miniatures semblables à celles que l'on retrouve chez les Bahutu. L'informateur KANYAMUCANGA, mis en confiance, n'a pas refusé de me les montrer et de m'expliquer leur rôle.

2.2.2. Le groupement de Bunyove, Secteur Mugongo.

. Observations

- Assez d'espace, champs bien cultivés, habitat dispersé, la propriété individuelle.
- C'est la famille de RUVUZACYUMA, fils du fameux RUHABURA, ancien grand chef redouté qui a dirigé tout le clan des Bazigaba au début de ce siècle. Il s'est entrevu avec le Père P. Schumacher en 1927 et ce dernier nous décrit sa suite nombreuse. RUHABURA était alors à un âge très avancé mais il était encore redouté.
  Nous allons décrire sa puissance et ses pouvoirs dans le chapitre suivant tel que son fils RUVUZACYUMA nous l'a raconté.
- RUHABURA est mort dans ce secteur avec quelques unes de ses 5 femmes
- Le groupement a été déplacé plusieurs fois, d'abord par le colon planteur du pyrèthre "MEYI", puis par l'OPYRWA.
- Présence encore de la hutte dédiée aux ancêtres. Elle est construite non pas chez RUVUZACYUMA, mais chez la vieille veuve, ancienne femme de RUHABURA, qui habite en contre-bas de la colline, à l'entrée secondaire du camp. RUVUZACYUMA, lui, habite plus en haut à l'entrée principale. C'est lui le chef incontesté du groupement, en même temps chef traditionnel et représentant légal auprès des autorités. Il est même membre du comité de cellule.

2.2.3. Le groupement de Rubara, Secteur Nyamirango.

- Une dizaine de ménages appartenant à la famille de NKUTO.
- Le groupement est très démuni et habite un très petit espace offert par un Hutu voisin que les Batwa considèrent comme leur suzerain ("shebuja" l'appellent-ils). Pour NKUTO, il leur a fait du bien parce que depuis longtemps sa famille était alliée à la sienne et avaient entre elles des échanges suivis.
- Nous avons retrouvé ce phénomène d'asservissement des Batwa par les Bahutu dans plusieurs groupements de cette région qui proche de la grand'route macadamisée Ruhengeri-Gisenyi. C'est comme si cette route, en apportant le progrès, a aussi pompé les Batwa qui se trouvaient près de la forêt. Mais ces derniers, en s'introduisant parmi la population, ne pouvaient que vivre sur les petites propriétés offertes par les Batwa et les Batutsi-Bagogwe tout en devenant leurs serfs (abaja). Nous allions [illegible] également constater ces faits dans les groupements de Ngamba et de Nyagafumberi en secteur Cyambara.
- Ces familles de Batwa sont donc obligées de passer leur temps à travailler dans les champs de leurs maîtres pour avoir leur pitance ou dans les champs des voisins. Toutefois les jeunes ménages ne peuvent pas trouver où s'installer. Ils vivent alors dans le vent

et ces derniers temps, ils s'en vont femmes et enfants assurer nuit et jour la garde des boutiques et des petits magasins situés sur la grand'

route à côté desquels ils construisent leurs petites huttes en branchages facilement reconnaissables dans ce paysage. Ils louent également leurs bras pour divers services, transports des bagages ou des jerricans de bière., garde des champs la nuit, etc.

2.2.4. Les deux groupements du Secteur Cyambara : Ngamba et Ngangare

- Laissons la parole à F. NAHIMANA qui les a visités avant nous : "Dans Ngamba, on trouve 25 ménages qui, repoussés de la forêt de Gishwati par les délimitations de l'ORTPN, du projet de GBK et de la réserve militaire de Bigogwe, sont entassés à la limite de cette dernière. Les agriculteurs-éleveurs de la même localité, qui ont été déplacés pour les mêmes raisons ont reçu des parcelles de compensation tandis que les forestiers Abatwa ont été laissés pour compte et sont hébergés dans des conditions misérables par les agriculteurs n'ayant pas été touchés par cette délimitation. Cette situation, si elle devait perdurer, porte en elle-même des germes de conflits sociaux; elle appelle par conséquent une solution adéquate et urgente...

(En effet, quand nous sommes arrivés nous-mêmes dans ce groupement nous avons été reçus par des gémissements d'une vieille femme qui, à notre vue, a éclaté en sanglots et a déroulé devant nous toute une tirade de paroles révoltées en exposant l'injustice qui a été faite à leur égard. Nous l'avons enregistrée).

Le groupe de la cellule Ngangare, qui compte 12 ménages, constitue l'un des groupes qui ont reçu l'aide et le début d'encadrement de la part notamment des autorités préfectorales, de feu Abbé NDEKEZI Sylvestre et de feu Lieutenant-Colonel BARIYANGA Alphonse du camp militaire Bigogwe. L'action de ces précités se concrétise dans la construction de huit maisons,pourtant non encore achevées" (1).

Ces maisons ont été parachevées grâce au concours de l'ADIGMAR. Reste à savoir si elles ont vraiment contribué au relèvement du niveau de vie de ces Batwa ou si elles n'ont fait que compliquer encore leurs problèmes. Un coup d'oeil à l'intérieur ne révèle que la misère. Elles restent vides; leur entretien n'est sans doute pas à la portée de ses habitants. Quoi qu'il en soit un niveau de vie meilleur ne se mesure pas au seul aspect extérieur d'une habiatation mais surtout à ce que celle-ci contient ou à l'équilibre moral et psychologique de celui qui l'occupe. Or, ces Batwa ne bénéficient encore d'aucune source de revenus. Ils n'ont même pas de champs à cultiver-tant qu'ils aimeraient bien cultiver comme ils le disent à tout venant-. Se sentent-ils même à l'aise dans ces maisons qui leur ont été construites gratuitement par des"enfants des Bahutu" ? Quand vous y passez, vous les entendez bénir leurs bienfaiteurs à l'agard desquels ils ne tarissent pas d'éloges. Sont-ils

(1) F. NAHIMANA et Cie, Op. cit. P.40 .

réellement sincères ? De toutes façons, au cours de nos enquêtes, nous avons remarqué que partout où l'on a construit de telles maisons, c'est là où on sent plus d'animosité, plus d'hostilité et encore de plus en plus d'exigences pour des choses offertes gratuitement.

- Dernière observation : la plupart des membres du groupement sont du clan Abagesera. La vieille veuve du nom de KARISIMBI me confirma encore que son beau-père NTOZI avait été l'un des grands chefs du clan Abagesera comme RUHABURA l'avait été pour le clan des Abazigaba.

2.3. Commune Karago

2.3.1. Le groupement de Kiraza, Secteur Rambura.

Nous sommes arrivés dans ce groupement le 24/8/1991. Nous fûmes dans l'impossibilité totale de conduire normalement l'enquête, le camp étant vraiment en ébullition. Des conflits éclatèrent sous nos yeux ébahis. Les deux groupes appartenant au clan des Bagesera, s'affrontaient en duel collectif et étaient près d'en venir aux mains.
Raisons de ces conflits ? Assez complexes, mais les invectives qui fusaient des deux côtés nous permirent d'en saisir la teneur. Nous n'avons pas bien sûr manqué de les enregistrer: cas intéressant comme diraient les "autres" devant un diagnostic très particulier.

Les détails de cette affaire seront développés dans le chapitre suivant quand nous parlerons des diverses causes de conflits internes qui peuvent surgir dans les campements de Batwa forestiers. Disons tout simplement ici que cette situation avait découlé des faits suivants :

- Un jeun Hutu s'est introduit dans une des familles du campement et a gagné les faveurs d'une jeune fille de ladite famille qui lui a promis même de la lui donner comme épouse.
- Ce groupement est habité par deux souches familiales : la souche de COKOLI et celle de SHYIRAHAMWE. Toutes les deux sont du clan des Bagesera et pourtant, contrairement à toute attente (contrairement même à la coutume), elles ont pris l'habitude d'échanger les épouses, habitude qui est devenue presque comme une obligation. Or, voilà qu'un Hutu risque d'en prendre une.
- Il y avait également un conflit d'autorité entre COKOLI, descendant d'une lignée maternelle et SHYIRAHAMWE, descendant direct de la lignée paternelle, donc de droit maître de la place. Or, le groupe de COKOLI prenait de plus en plus de l'importance. Preuve : un des descendants de ce dernier, BIJWARA, a été choisi par ses pairs pour représenter tout le groupement aux deux séminaires organisés par l'ADIGMAR à Kigeyo (Commune Kayove).
- Le camp a un plan linéaire, ce qui occasionne souvent une source de conflits d'influence entre des chefs.

- Du reste, dans le camp il y a beaucoup d'irréguliers et d'étrangers qui compliquent la situation.

Tous ces facteurs et beaucoup d'autres allaient donc semer la discorde entre les deux groupes familiaux. Discorde qui, au désepoir de certains, était même exposée aux étrangers au campement.

2.4. Commune Gaseke

2.4.1. Le groupement de Muhumyo, Secteur Rwiri

- Bousculé par le projet GBK, le groupement a quand même reçu une autre colline - celle qu'il occupe maintenant - qui satisfait amplement à ses besoins spaciaux si elle était bien cultivée. L'habitat y est dispersé, la propriété est individuelle et quelques Batwa ont commencé à améliorer leur forme d'habitat par leurs propres moyens: huttes adaptées à leur niveau, forme ronde, toits coniques en pailles, le reste en pisé. Mais les ménages nouvellement arrivés vivent encore dans des paillottes très primitives et ne se sont pas encore décidés à pratiquer l'agriculture alors que l'espace ne manque pas.
- Le vieux MUNYARUKIKO est le chef incontesté de ce groupement du clan des Bazigaba. Il est d'ailleurs très progressiste et même, chose étonnante, grand éleveur du gros bétail (une bonne partie de cheptel appartient bien sûr à ses amis Bahutu).
- Un jeune mutwa du groupement déclare avoir une femme hutu, chose très rare que nous n'avons rencontré nulle part ailleurs. Paraît-il qu'il l'a rammassée en chemin. Il ne connaît pas ses beaux-parents.
- Nous pensons qu'un développement rationnel animé par des techniciens compétents pourrait bien réussir dans ce groupement.

2.5. Commune Kayove

2.5.1. Le groupement de Gisunzu, Secteur Kigeyo

- Ce groupement est le premier à avoir bénéficié des aides matérielles assez substantielles et d'un encadrement relativement important. Son degré d'intégration est donc presque total. Ce fut feu Abbé Sylestre NDEKEZI qui commença l'expérience et attira l'attention des autorités préfectorales et communales. Celles-ci accordèrent à ces ménages de Batwa un espace assez suffisant retranché de la forêt de Gishwati qu'ils se partagèrent eux-mêmes en le défrichant.
- L'habitat est donc dispersé, chacun ayant une parcelle égale à la partie qu'il a défrichée.
- Grâce à l'action de l'Abbé S. NDEKEZI, poursuivie ensuite par les autorités préfectorales de Gisenyi et l'ADIGMAR, une dizaine de maisons en briques adobes ont été construites et une école primaire de quatre locaux a été déjà mise sur pied. La question est de savoir si tout cet encadrement a vraiment porté des fruits qu'on attendait. Il est vrai que la plupart des enfants en âge scolaire fréquentent

déjà l'école construite pour eux. Mais comme Jérémie MUSILIKARE l'a montré dans son Mémoire de Licence, la motivation vraiment manque aussi bien au niveau des enfants qu'à celui des parents : absentéisme fréquent chez les élèves, mauvais résultat des enfants Batwa comparativement à ceux des enfants hutu et manque d'attention, dûs sans doute aux mauvaises conditions que vivent ces enfants chez eux en famille. Du côté des parents, la conviction est loin d'être acquise comme le prouve bien cette opinion de NANGWAHAFI, pourtant l'un des Batwa les plus ouverts et l'un des plus progressistes apparemment quand il disait à J. MUSILIKARE :
"Ni hahandi, ntabwo twiga ngo tuzategeke = c'est la même chose, si même nous étudions nous n'allons pas gouverner" (1).

Du côté des maisons construites, pour la plupart, c'est le vide, la misère, le délabrement. La seule exception est le ménage du vieux GATABAZI. Celui-ci cultive bien ses champs et entretient convenablement sa maison pour laquelle il a d'ailleurs déjà réalisé une bonne extension.

- C'est dans ce groupement de Gisunzu que l'ADIGMAR vient d'organiser deux séminaires de formation et de sensibilisation d'une semaine chacun où tous groupements de Batwa de Gisenyi avaient envoyé leurs représentants. Nous y avons participé nous-même. Les Batwa se sont exprimés, ont exposé franchement leurs problèmes et pris eux-mêmes sans contrainte des résolutions utiles. Ils ne veulent plus de ces maisons construites gratuitement. Ils veulent des champs à cultiver. -Etaient-ils réellement sincères, c'est à vérifier dès qu'ils les auront; quoi qu'il en soit à Gisunzu, c'est chose faite, tous les espaces sont maintenant labourés-, plus de mendicité, d'avantage de propriété, etc. Pourvu que ça dure. De toutes façons, avec un suivi et un encadrement judicieux, càd sans contrainte, la mentalité peut changer petit à petit.
- Au cours de ces séminaires, l'hospitalité des Impunyu à l'égard de leurs semblables a été encore bien vérifiée. Entre le groupe visité, celui de Gisunzu et celui des visiteurs venant d'ailleurs, l'harmonie était complète, dans le calme et la politesse. Encore une fois, pourvu qu'il n'y ait pas de contrainte venant de l'extérieur pour imposer telle ou telle conduite. Heureusement que les animateurs des séminaires s'en sont bien gardés.
- Ce fut également une occasion de constater que c'était encore les gens de Gisunzu qui, pourtant ont bénéficié pendant longtemps de plus

---

(1) J. MUSILIKARE, Contribution à l'étude des facteurs fondamentaux de l'éducation chez les Impunyu. Cas des Impunyu de la Préfecture de Gisenyi, Mémoire de Licence, UNR, Ruhengeri, 1989, P.118

de faveurs que tous les autres, ont montré plus d'exigences. Aussi quand Joseph TWAGIRUMUKIZA, Conseiller à l'ADIGMAR et animateur du séminaire s'est évertué à démontrer sur le terrain qu'une parcelle d'un demi hectare (50 x 100 m) suffirait aux besoins d'un ménage de Batwa et que même elle est actuellement supérieure à la moyenne nationale, tous les participants au séminaire étaient d'accord sauf ceux de Gisunzu. "Pourquoi, disaient-ils, on a distribué 2 Ha (eux parlaient même de 4 ha) à chaque ménage hutu du paysannat-thé il y a quelques années, et vous voulez qu'on donne un 1/2 ha à une famille batwa?" Ils ne comprenaient pas bien sûr que les choses avaient changé et que les orientations étaient différentes. Du reste, ils pensaient qu'on pourrait diminuer les propriétés quils avaient dajà défrichées, ce qui serait d'ailleurs injuste.

- Enfin terminons avec ce groupement de Gisunzu en rapportant une sorte d'anecdote qui reste malgré tout significative : Parmi les ménages pour lesquelles des maisons couvertes de tôles ont été construites, deux ont déserté leurs maisons et sont disparus. Nous avons pu toucher quand même un des chefs de ces ménages qui, avec mille détours et à demi-mots, nous a expliqué les raisons de ce comportement."Tout d'abord, disait-il, quand il pleut ces maisons font trop de bruit.-Nous avons appris en effet de par les autres que quand il pleuvait la nuit, lui, sa femme et ses enfants préféraient passer la nuit dehors. Que voulez-vous, c'est lors de ces occasions que les Bahutu pourraient venir les massacrer, pensaient-ils !- Ensuite, il a perdu successivement deux de ses enfants dans cette maison. Raison principale, cette maison portait malheur. - on nous apprit que les enfants étaient tout simplement morts de rougeole.- Est-ce que ces maisons offertes par les Bahutu ne seraient-elles pas par hasard porteuses de maladies ?"

2.6. Commune Kanama

Observations générales :

- Dans le groupement de Tsindiro, Secteur Nkuri,

Conflits de chefs entre SEMAJYAMBERE et GIKOROTI (nous y reviendrons dans le chapitre suivant).

- Un jeune hutu s'est intégré dans le groupement, les Batwa disent que c'est leur travailleur ("umukozi wacu").
- Dans le groupement de Gashasho, Secteur Kanombe,

Une jeune fille très âgée, N.MAJYAMBERE,a été élevée dans une famille hutu mais elle a réintégré maintenant sa famille d'origine où elle s'est construite une relative belle maison. Elle a des difficultés d'avoir un mari parce qu'elle ne veut plus de mutwa: les Batwa sont sales!

- Dans le groupement de Gisayo, toujours en Secteur Kanombe,

encore un hutu marié à une femme mutwa et intégré dans le groupement

- Dans le groupement de Rutovu, Secteur Nyabirasi,

l'Abbé NDEKEZI puis M. Jean Pierre GODDING ont construit des maisons en briques adobes couvertes de tuiles. Elles sont toujours sans portes. Elles sont du reste vides. Dans un des ménages que nous visitons, la femme nous dit qu'elle ne sait plus quoi faire avec la vermine remplie dans la maison alors que celle-ci est encore neuve et n'a même pas encore de portes : les poux et les puces. Peut-être que c'est à cause de la poussière qui s'élève de partout.

- On sent de l'animosité, de l'hostilité dans ce groupe. Celui-ci est d'ailleurs l'un des rares cas où les membres nous disent clairement du mal des bienfaiteurs qui leur ont construit des maisons : "Elles sont d'ailleurs trop petites, disent-ils! -Imaginez-vous ces gens qui viennent pourtant de quitter à peine leurs huttes en branchages.

CHAPITRE III: ORGANISATION ET INSTITUTIONS POLITIQUES, SOCIALES ET ECONOMIQUES BATWA FORESTIERS : HIER ET AUJOURD'HUI .

1. Organisations socio-politiques

1.1. Conscience historique :

Beaucoup de chercheurs qui ont étudié les Pygmées en général ou les Batwa forestiers du Rwanda en particulier sont souvent tombés dans l'erreur d'affirmer que les Batwa n'ont pas de tradition. Trompés p par la pauvreté matérielle qu'ils observaient chez eux, l'extrême dispersion et le nombre toujours limité des membres de campements, ils ont pensé qu'ils vivaient dans des sortes d'agrégats. La société des Batwa n'est pas du tout au niveau de la horde.

Non pas qu'ils se connaissent tous, mais du moins partout où ils se rencontrent, ils se reconnaissent entre eux. N'ayant pas besoin d'avoir une conscience de classe à caractère militant, pourrions-nous dire aujourd'hui, ils connaissent malgré tout leurs droits sur la forêt et sur le territoire ancestral qu'ils doivent défendre et contrôler. Ils intégreront facilement un forestier, venant même de loin, mais jamais un défricheur qui viendrait perturber le système de production de leur environnement.

Le Père SCHUMACHER nous a déjà rapporté comment les Batwa qui, pour défendre leur patrimoine, la forêt, contre l'agression des "mangeurs d'arbres" accouraient d'une distance de plusieurs journées de marche pour mettre à feu et à sang quelques colonies de nouveaux venus. " Aux tabous mortels devait se joindre, bien sûr, la vendetta atteignant tous les membres des deux parties, nourrissons compris(1)"

(1) P. SCHUMACHER, "Les Batwa sont-ils des Pygmées authentiques", Op.cit p.131.

Leur conscience historique et leurs droits d'occupation de leur territoire se sont surtout vérifiés quand nous leur demandions de réciter leurs généalogies familiales. Certains me citaient jusqu'à six, huit, dix générations. Ce qui prouve bien leur ancienneté sur l'espace contrôlé et le souci de conserver le lien avec le passé et l'héritage ancestral. C'est quand même une chose étonnante dans cette société pendant longtemps en mobilité permanente et aujourd'hui perturbée et qui parvient à garder, sans traditonnalistes attitrés et dans une tradition purement orale, les souvenirs de leurs ascendances.

Voici quelquess généalogies :

- Lignées de BIDOGO :

(ancien chef des Bagesera)

SEMUGESHI(Ego)
BIDOGO
MAKOMA
MUBAGWA
GATSINDIKIRA
NDIHAKANIYE

- Lignée de KANYAMUCANGA:

(Gesera)

KANYAMUCANGA (Ego)
MBIRIYI
KANYONGORO
SEKANYANA
MUGANGA
MAHOKO
NZOJYIBWAMI
RUBUNGO

- Lignée de RUHABURA :

(ancien chef des Bazigaba)

BUHINJA (EGO)
BYAHAJE
MABUMBA
RUHABURA
KIBURUBURU
BASHARI

- Lignée de COKOLI:

(Gesera)

COKOLI (Ego)
SEMANDWA
SEMAJERI
RUSIGARIYE

Que dire de leur ancienneté dans le pays et dans la forêt. Les traditions orales chez les Bahutu et les Batutsi racontent que les Batwa furent les premiers à arriver dans le pays. Selon ces traditions, les Batwa seraient arrivés en chasseurs, puis vinrent les défricheurs Bahutu qui, petit à petit refoulèrent ces derniers vers les forêts, après avoir bien sûr préalablement payé les taxes aux premiers occupants - c'est ce que KAGAME appelle "urwuguruzo" - et enfin plus tard ce sera le tour des Batutsi, hamites venant d'Ethiopie, importateurs d'institutions plus évoluées, tels que la royauté centralisée, le tambour, la vache, et même la métallurgie du fer.

Nous pensons que cette tradition est le résultat d'une explication étiologique remaniée idéologiquement après coup et consolidée aux époques plus récentes pour justifier la domination des uns sur les autres.

Elle sera plus popularisée encore dans le cadre du "mythe hamite" véhiculé par la littérature ethnographiqque coloniale et missionnaire.

Du reste, nous avons d'autres traditions qui parlent de l'origine des trois "ethnies" rwandaises : Bahutu, Batwa, Batutsi, mais toujours remaniées pour justifier la suprématie et la haute intelligence des Batutsi face à l'infériorité ou la stupidité des autres. Nous rapportons ci-après le mythe très populaire au Rwanda raconté par le vieux Mutwa KARYUGAHAWE à Jérémie MUSILIKARE à ce sujet :

"Jadis, le Roi du Rwanda mit au monde trois fils : Gatutsi, Gahutu et Gatwa. Un jour, il se dit : "Je veux les éprouver et voir". Il donna à chacun un "bol" plein de lait et de la pâte. Gatutsi fut le plus malin et conserva le sien. Gahutu lui aussi a conservé le sien mais il le bouscula la nuit et une petite partie fut déversée. Gatwa lui dit "dois-je mourir de faim alors que mon père m'a donné à manger". Si je les mangeais, me tuera-t-il ? Je lui dirais que j'ai tout fini". Il but le lait, mangea la pâte, puis se coucha. Le lendemain, le Roi vint et dit ;"Enfants, montrez-moi" Gatutsi dit "Père, le voici". L'autre de répliquer "Je vois". Gahutu dit "le voici, mais une partie s'est déversée". Gatwa dit "J'ai réfléchi et j'ai vu que je ne devais pas mourir de faim en présence de la nourriture. J'ai tout fini. Le Roi dit "va et sois" "umutwa", prends l'arc et tu chasseras. Toi Gahutu, je te donne la houe, tu vas cultiver tous les terrains. Et si ce cadet vient vers toi tu lui donneras à manger. Quant à toi Gatutsi, vas élever et aies des troupeaux. Et quand ton petit frère Gatwa t'arrivera en train de traire, ne lui refuse pas du lait"(Traduction:MUSILIKARE)

Cette légende est commune aux Bahutu, aux Batutsi et à tous les Batwa,ajoute J.MUSILIKARE. C'est fort probable que les "Impunyu l'ont empruntée aux voisins lors des contacts fréquents. Elle brosse le système relationnel qui a caractérisé les trois ethnies à l'arrivée du colonisateur et définit clairement la fonction propre à chaque ethnie. C'est ainsi que les ethnies rwandaises forment une "trilogie" interdépendante (1).

Au cours de nos enquêtes, nous avons pu nous rendre compte que les Batwa forestiers ont plutôt la pleine conscience de leur antériorité dans la forêt. Celle-ci est leur propre domaine pour lequel ils peuvent justifier tous les droits de premier occupant. Le reste, c'est le"pays", l'"igihugu", càd la partie découverte. C'est le domaine des autres, Bahutu et Batutsi. Les Batwa potiers eux-mêmes qui vivent avec les Bahutu et les Batutsi sont appelés "Abatwa bo mu gihugu", "les Batwa du pays". Quand les Impunyu quittent la forêt et vont en région découverte, ils disent qu'ils vont dans le"pays" dans l'"igihugu", leur domaine étant

---

(1) J. MUSILIKARE, Op.Cit. p.14.

plutôt la forêt, "ishyamba". Ils se nomment eux-mêmes "Abatwa b'ishyamba", les Batwa de la forêt" (1).

L'antériorité supposée des Batwa dans le pays est donc une pure conjecture mythologique et idéologique. L'archéologie elle-même, comme l'a souligné F. VAN NOTEN, ne peut rien affirmer à ce sujet.

Nous constatons seulement que ces Impunyu partagent avec les Bahutu et les Batutsi les mêmes clans, les mêmes totems : Abagesera, Abazigaba, Ababanda, Abega, etc., ce qui suppose que depuis les origines, ils ont vécu une symbiose intime avec eux.

Les Impunyu qui vivent dans la forêt de Gishwati et du Parc des Volcans appartiennent cependant principalement à deux clans : le clan Abagesera et le clan Abazigaba. Nous verrons d'ailleurs par la suite que le système clanique, contrairement à ce qui se rencontre maintenant chez les Bahutu et les Batutsi, est encore très rigide et très vivace : exogamie clanique assez rigide, respect des totems et des tabous, etc.

Quant à leurs origines anciennes, les Batwa forestiers ont des traditions à ce sujet. Les Batwa du clan Bagesera seraient partis du sud du Rwanda ou du nord du Burundi (probablement du royaume du Bugesera à ce moment là) et seraient arrivés vers le nord en passant par le Kinyaga, le Bwishaza et le Kanage. Toute la région de la Crête Zaïre-Nil était alors couverte de forêt. Il est vrai, en effet, qu'actuellement les Batwa Bagesera occupent la partie méridionale càd en grande partie la forêt de Gishwati alors que les Batwa Bazigaba se retrouvent beaucoup plus au nord, sur les pentes des volcans et dans les plaines qui les bordent. Ici, c'était le royaume de RUHABURA, au début du siècle.

Les Bazigaba, eux, seraient donc venus du nord, comme ils l'affirment, par la trouée des volcans et les plaines de Kamuronsi et du Bufumbira. Ils appartenaient donc aux différents royaumes des Bazigaba qui se trouvaient alors dans ces régions septentrionales du Rwanda et du sud de l'Uganda.

Les autres clans comme les Babanda, les Basindi, les Basinga, les Bega, qui comptent très peu d'effectifs maintenant et qui ont joué une moindre importance seraient venus de l'intérieur du pays, du Nduga, du Ndiza pour arriver dans les régions du Kingogo et de la forêt de Gishwati.

1.2. La famille, la parentèle et le clan; le camp et le territoire.

La famille nucléaire, restreinte, homme, femme et enfants existe bien chez les Batwa (ou chez les Pygmées en général). C'est la réalité

(1) N.B. Les Batwa forestiers ne se donnent pas le nom d'Impunyu. "C'est une appelation péjorative, disent-ils, que les gens nous donnent en guise de mépris". Nous l'avons gardée dans le travail parce que tout simplement elle est la plus connue, sans aucune péjoration.

sociale de base. Elle est en général monogamique. La polygamie est vraiment rare. Selon certains auteurs, la relative absence de polygamie serait due à un déficit de femmes assez fréquent dans les camps. Quoiqu'il en soit, déficit ou pas, nous avons constaté que les chefs n'abusaient jamais de leurs droits surtout dans le domaine de femmes. D'ailleurs, on est pointilleux sur ce point afin d'éviter que ce facteur ne soit une source de conflits ; (pour dire bien sûr que la plupart des conflits - assez rares, il est vrai, ont souvent pour cause une histoire de femmes). Schebesta pense que la pratique de la polygamie serait un emprunt contracté chez les agriculteurs.

Toutefois si la famille nucléaire existe, elle ne peut se concevoir qu'à l'intérieur d'une entité plus élargie, la parentèle.
Comme le note bien P. Schebesta, "la famille individuelle des Pygmées ne se comprend bien que comme cellule de la parentèle; hors de la parentèle elle ne pourrait se maintenir longtemps en vie. Ceci serait impossible, dans une économie de cueillette, parce que cette forme d'économie lie toujours l'individu à une communauté. Parmi les vicissitudes de l'existence , une famille isolée, chargée d'enfants en bas âge, dépérirait, livrée à elle-même, si par exemple l'un des parents tombait malade, ou s'il lui arrivait malheur. Mais dans le sein de la parentèle, la famille est à l'abri, quoiqu'il advienne (...).
Ceci confirme que la vie commune des Pygmées ne se déroule à l'origine que dans le cadre de petits groupes locaux, formant une communauté aux liens du sang et les activités économiques, et que j'appelle parentèle." (1)

Le groupement local, le camp, reconnaissable dans la forêt ou dans le paysage, est donc constitué d'un ou de plusieurs parentèles apparentées, généralement à descendance patrilinéaire. Le lien de parentèle est donc fort et plus durable que le lien familial.

C'est ce que VAN BULCK, lui, appelle "sippe". "La sippe est un ensemble de 5 à 10 familles consanguines, groupées ensemble en vue de se procurer chaque jour le nécessaire à la vie. A l'intérieur de cette sippe, la famille comme telle existe, monogamique et à fidélité conjugale, mais la famille n'existe qu'à l'intérieur de cette sippe et unie à d'autres familles. Cette sippe n'est pas un simple assemblage. Elle peut se scinder quand elle s'accroît trop, il y aura alors des sippes apparentées. Au-dessus des sippes, il existe des "clans" avec leur caractéristique de "totem"(2).

I. MAQUET l'appellera "famille étendue patrilinéaire". "La famille étendue patrilinéaire, écrit-il, chasse et nomadise ensemble. Plusieurs

(1) P.SCHEBESTA, Op.cit, p.209.
(2) VAN BULCK, recension de Paul SCHEBESTA, Die Bambuti-Pigmaën von Ituri, in Zaïre, Nov. 1949, p. 1041.

familles étendues forment un clan reconnaissable à son totem, animal intouchable (1).

La responsabilité de l'individu, de la famille et de la communauté dans le camp repose entre les mains de la parentèle, avec l'ancien qui la dirige. Nous avons appelé ce dernier, chef traditionnel. Ce principe n'efface pas pourtant l'autonomie de la famille et l'autorité des parents. Chaque famille, en effet, habite sa propre case dont elle a la propriété. Ou comme dira P.Schebesta, "toute femme mariée a sa case et son foyer; l'homme est,pour ainsi dire, son hôte".

Toutes les familles de la parentèle partagent la même aire d'occupation et d'exploitation. L'habitat est donc groupé, sous forme de hameau ou de petit village, ce qui contraste vraiment avec ce qu'on observe chez les Bahutu et les Batutsi du Rwanda qui vivent en habitat dispersé.

Le mode d'habitat dispersé qu'on constate aujourd'hui dans certains groupements de Batwa est une chose tout-à-fait récente et va de pair avec la propriété agricole individuelle, le processus de sédentarisation et d'intégration en pays découvert.

Jérémie MUSILIKARE dans son Mémoire a parlé de "lignage" et l'a confondu avec la "famille élargie" chez les Batwa (2). Nous pensons qu'il s'est trompé. Nos observations et nos enquêtes pourtant tout-à-fait exhaustives, ne nous ont révélé nulle part aucune trace de cette réalité telle qu'on la rencontre chez les Bahutu ou les Batutsi. Le "lignage" en tant que groupe formé par l'ensemble des descendants en ligne masculine d'un ancêtre commun, reconnu comme ancêtre de référence à titre éponyme n'existe pas chez les Impunyu.

Nous savons que chez les Bahutu ou les Batutsi, si l'ancêtre commun s'appelait par exemple RUGAMBA, les membres de son lignage s'appelleront "Abagamba", s'il s'appelait MUTERAHEJURU ,le lignage s'appellera "Abaterahejuru"; pour BIGIRIMANA, le lignage s'appellera "Abagirimana", etc.

Rien de tel chez les Batwa forestiers. Nous pourrions dire que la segmentation ou la scission familiale chez ces derniers est vraiment restée au niveau primaire, le plus bas càd au niveau de la parentèle. Cela se comprend d'ailleurs parce qu'il existe un seuil numérique, assez réduit dans ce cas-ci, qui ne peut pas être dépassé dans le camp sans le risque de voir les ressources se raréfier dans une zone donnée de la forêt. Après dix, douze ou quinze familles dans le camp, la parentèle se voit donc obligée de se scinder et un nouveau camp apparenté se forme ailleurs.

---

(1) J.MAQUET, Op. cit,

(2) J. MUSILIKARE, Op. cit. p.46;

L'organisation sociale retrouvable chez les Impunyu au dessus de la famille nucléaire et de la parentèle est sans conteste le clan, reconnaissable par son "totem". Ailleurs, chez les Bahutu et les Batutsi, la réalité classique est devenue une organisation sociale à cohésion assez lâche. Elle n'a pas de chef, ni d'ancêtre éponyme reconnu, ni base territoriale. Chez les Impunyu par contre, elle est encore très vivace. Si l'ancêtre éponyme n'est pas connu, mais chaque clan important a son chef et on connaît sa localisation territoriale qui correspond à une zone plus ou moins vaste de la forêt qui est contrôlé par lui et pour lequel il perçoit des taxes sur toutes les activités qui peuvent s'y dérouler : chasse, cueillette, piégeage, dépôt de ruches, etc., surtout si ces activités sont réalisées par un étranger au clan. Le clan perçoit même les droits de passage sur son territoire.

Si les clans rwandais restent "multi-ethniques" par le fait qu'on retrouve les mêmes clans chez les Bahutu, les Batutsi et les Batwa, il faut faire remarquer que la notion de clan chez les Batwa forestiers est différente de celle que l'on constate ailleurs. On pourrait penser que cela a résulté probablement d'une évolution qui s'est produite chez les Bahutu et les Batutsi du fait d'un accroissement démographique plus accrû qui a d'ailleurs introduit chez ces derniers l'échelon intermédiaire qu'est le "lignage" absent chez les Batwa.

Les dénominations en kinyarwanda pour désigner ces diverses entités sont d'ailleurs différentes. Chez les Impunyu, le clan sera traduit par le concept de "umuryango", alors que chez les Bahutu et les Batutsi, il s'agit plutôt de "ubwoko". Le mot "ubwoko" est devenu d'ailleurs bisémique chez les Bahutu et les Batutsi. Il désigne en même temps le clan et l'ethnie alors que chez les Batwa forestiers, il est strictement réservé à l'ethnie : "ubwoko bw'abahutu, bw'abatutsi, bw'abatwa = l'ethnie hutu, l'ethnie tutsi, l'ethnie des Batwa". Contrairement à ce que disent les Bahutu ou Batutsi, les Impunyu ne diront jamais (sauf peut-être aujourd'hui par contagion) :"ubwoko bw'abagesera, ubwoko bw'abazigaba, ubwoko bw'ababanda, etc. pour désigner ces clans. Ils diront plutôt :"umuryango w'abagesera, umuryango w'abazigaba, umuryango w'ababanda, etc."

Pour la désignation de "famillle nucléaire" que les Bahutu et les Batutsi appellent "umuryango", ou pour le lignage que ces derniers appellent "umuryango" également ou "igitsina", "igisekuru" ou "inzu", il nous a semblé que les Impunyu n'ont pas de termes spéciaux pour ça.

Pour plus de clarté, schématisons ce phénomène par le tableau suivant :

Termes Français	Termes Kinyarwanda	
	Chez les Bahutu et chez les Batutsi	Chez les Impunyu
Famille nucléaire	umuryango	Umuryango ?
Lignage	umuryango,inzu igisekuru,etc.	———
Clan	ubwoko	umuryango
Ethnie	ubwoko	ubwoko
Chef de lignage	umukuru w'umuryango	———
Chef de clan	———	umukuru w'umuryango

Par tous ces faits, on peut mesurer l'importance assez considérable de la réalité clanique et du chef de clan chez les Impunyu. Le clan englobe les diverses parentèles ou groupements apparentés à descendance patrilinéaire disséminés sur un territoire donné et contrôlé par un chef de clan reconnu. Ainsi par exemple au début de ce siècle, RUHABURA était chef du clan des Bazigaba et contrôlait une zone englobant les pentes du volcan Karisimbi et les plaines volcaniques adjacentes. BIDOGO, chef du clan des Bagesera, contrôlait une partie de Nyundo, NTOZI, du clan Bagesera également vers le nord-est de Gishwati, etc. Les informations récoltées au cours de nos enquêtes à ce sujet sont tout-à-fait corroborées par les constatations faites par le Père Schumacher vers les années 1927.

Bref, les organisations familiales des Impunyu reposent sur ces trois piliers : la famille nucléaire intégrée dans la parentèle dont la base spaciale est le camp ou le groupement et enfin le clan qui englobe les diverses parentèles éparpillées sur un territoire donné soumis à son contrôle.

Terminons en relatant un autre fait que nous avons constaté sur le terrain et qui nous a paru ambigu ou du moins étonnant : Les notions de "grand frère, petit frère, grande soeur, petite soeur" paraissent étrangères à la plupart des Impunyu, pourtant majeurs et normaux. Quand nous insistions pour qu'ils utilisent ces termes rendus en kinyarwanda, ils tapaient tout-à-fait à côté. Ainsi par exemple un homme de 40 ans en face de son petit frère de 35 ans, il pouvait bien appeler ce dernier, son "grand frère petit"(=mukuru wanjye muto"). Et quand vous posez la question au premier : Qui est donc le plus âgé d'entre vous ? - Il répondait :"c'est moi bien sûr!" - Et alors, il est votre petit frère ! - Oui, mon grand frère petit ou mon petit frère grand"pour parler de

son grand frère, etc. Nous rapportons ça parce que nous avons remarqué que ce n'était pas du tout des coups de hasard ou des choses accidentelles puisque nous avons eu de multiples occasions d'expérimenter la chose mais plutôt un phénomène trouvable dans la majorité des campements. Au lieu d'utiliser les notions de "petit frère, grand frère",etc., ils emplifient "fils de mon père, fille de ma mère" (= mwene data, mwene mama) sans plus.

Pourtant pour tous les autres termes de filiation et de descendance, ils utilisent les mêmes dénominations que les autres Banyarwanda.

1.3. La notion de pouvoir et le règlement des conflits.

La notion de pouvoir va de pair avec la notion de chef. Il est donc question de savoir celui qui détient le pouvoir et les mécanismes à travers lesquels ce pouvoir est exercé que ce soit dans la prise de décisions importantes ou dans le règlement des conflits.

Disons tout d'abord que les Batwa forestiers possèdent des chefs à tous les niveaux, cependant il ne faut jamais perdre de vue que la collectivité prime sur tout du fait même que le système clanique est le seul privilégié. Ceci a comme résultat un sens démocratique assez aigu, comme nous l'avons déjà dit, qui requiert non seulement l'avis de la majorité mais surtout le "consensus" de la part de tous les membres.Dans cette société où chaque membre est comme profondément pénétré du venin d'indépendance et de liberté, la contrainte n'est jamais de mise. Pourtant d'un autre côté, personne ne peut se détacher du groupe sans risquer de périr. Tout le monde, à commencer par le chef lui-même, a intérêt à ce que la cohésion soit toujours sauvegardée.

La fonction de chef requiert donc le consensus que ce soit au niveau de sa nomination, que se soit sur le plan de ses décisions. Il est vrai que les vieux de par essence et de par l'expérience restent à ce niveau les plus appelés à remplier ce rôle, mais ce n'est pas toujours dit parce qu'il faut qu'ils soient cooptés par la collectivité selon les critères acceptés par tous. C'est pourquoi le pouvoir n'est d'ailleurs pas héréditaire. Il peut passer d'une famille à une autre selon la personne choisie et un jeune courageux estimé de tous peut diriger le grou groupe.

Ceci a également pour conséquence qu'il existe au sein du campement plusieurs types de pouvoirs de chefs qui peuvent coincider au sein d'une même personne ou être partagés par plusieurs personnes différentes. Il y a tout d'abord le pouvoir rituel qui est toujours détenu par le plus vieux de la famille ou du campement, c'est le chef rituel; mais il y a aussi le pouvoir de direction du campement dans toutes les affaires profanes courantes que nous pourrions appeler, faute de mieux, le chef traditionnel reconnu et choisi par tous les membres.

Le chef rituel peut donc être en même temps chef traditionnel officiel aussi longtemps que ses qualités et son âge le permettent encore ou alors les deux pouvoirs peuvent être séparés, le vieux étant resté dans son seul rôle rituel, et ayant donné ses pouvoirs officiels à d'autres désormais plus capables. Ceci amène alors à faire intervenir une autre notion relative au pouvoir qui est celle que nous pourrions désigner par "leadership d'influence".

C'est ce qui déroute en général un observateur étranger ou n'importe qui qui aborde la société des Batwa forestiers ou des pygmées en général sans en connaître encore les ressorts de leur organisation. Il est vraiment difficile de reconnaître le véritable chef dès les premiers contacts.

Vous pouvez arriver dans un campement où l'on vous montre le chef, mais vite vous pouvez constater qu'il est plutôt effacé, sans pouvoir, ou bien alors vous remarquez qu'en certaines occasions le pouvoir qu'il détenait lui échappe au profit d'une autre personne qui prend les choses en main, ou bien même une troisième personne s'interpose et fait tomber tout à l'eau. Cela a amené plus d'un observateur à conclure qu'il n'existe pas de chefs réels et que la société en question vit dans l'anarchie Ce n'est pas vrai. C'est que tout simplement chacun joue son rôle au sein de ses prérogatives.

Aujourd'hui avec l'évolution, les choses se compliquent encore.Les pouvoirs publics, dans leur désir d'intégration, de contrôler ou d'apprivoisement, ont introduit un autre type de chef que nous pourrions appeler "chef administratif" ou "représentant légal" auprès des instances officielles locales ou nationales. La désignation de ce dernier peut suivre des procédés divers. Ou bien ces pouvoirs publics peuvent nommer purement et simplement un membre du groupe qu'ils trouvent comme plus ouvert au dialogue, plus progressiste ou plus malléable, ou bien alors si on est sage et judicieux, on demande aux membres du groupe de désigner eux-mêmes celui qu'ils peuvent ou veulent considérer comme leur représentant chargé de parler au nom de tous.

Dans ce dernier cas, il ne faut pas se réjouir aussi trop vite du résultat car on peut également être dupe! Ou bien on vous donne une personne mascotte sans pouvoir et sans influence réelle au sein du groupe soit parce qu'il est question de remplir une formalité, soit qu'on veut réellement vous cacher leurs véritables problèmes et on évite ainsi des ingérences intempestives, ou bien alors ils désignent un véritable représentant qui pourtant ne répond pas à leurs véritables critères mais aux critères qui satisfont plutôt le demandeur càd les pouvoirs publics sans qu'ils comportent nécessairement un degré d'influence au sein de leur société. Ainsi par exemple, ils peuvent choisir tel jeune parce qu'il a fréquenté l'école élémentaire ou connaît quelques rudiments d'une

langue étrangère ou telle autre personne parce que d'habitude ou dans son caractère, elle possède des accointances avec les étrangers.

Dans tous ces cas,on n'est en tout cas pas rassuré de jouer une quelconque influence dans la communauté en question, car l'interlocuteur qu'on a en face ne possède aucun pouvoir dans son groupe.

Surtout le cas du Représentant légal auprès des administrations constitue souvent une source de conflits au sein des groupes qui l'ont délégué. Fort de l'appui extérieur (Schebesta parle par exemple de ces dirigeants imposés aux Bambuti par leurs patrons agriculteurs), ce délégué revient avec l'intention d'exercer une autorité qu'il ne peut jamais avoir au sein de son groupe d'origine ou bien alors les agents de l'administration peuvent s'adresser publiquement à lui dans son campement alors que dans de pareils cas, il n'a aucun droit de parole devant les chefs véritables, d'où conflits.

L'idéal donc est qu'en choisissant un représentant on ait dépisté celui qui détient le pouvoir réellement et qu'au besoin, on arrive à changer de chefs légaux selon les circonstances ou les objectifs visés. Ce qui n'est pas bien sûr facile et requiert une observation prolongée du groupe et la compréhension assez poussée des mécanismes de pouvoir alors en vigueur en son sein.

Pour illustrer les divers types de conflits qui peuvent surgir dans la société des Impunyu, relatons les cas que nous avons rencontrés nous-même, au cours de nos enquêtes.

1.3.1. Le cas du groupement de la cellule Kiraza , Secteur Rambura, Commune Karago

Nous avons visité ce groupement en date du 24 août 1991. Les conflits internes que nous y avons trouvés ont rendu vraiment impossible la conduite normale de l'enquête. Deux factions s'étaient affrontées et étaient près d'en venir aux mains en notre présence. Les injures et les paroles violentes qu'elles se lançaient mutuellement nous permirent cependant de connaître le fin fond de l'affaire. De quoi s'agissait-il? Mais avant d'aborder les raisons de ce conflit, faisons d'abord une brève présentation de ce groupement. Comme la plupart d'autres groupes de Batwa de Gishwati, celui-ci a quand même une histoire assez mouvementée.

Déplacés de la forêt par l'ORTPN, les Batwa de ce groupe se fixèrent d'abord sur une autre colline de la région ou ils purent construirent leurs petites huttes. Dans la suite, ils seront encore délogés de là par le projet-Thé de Nyabihu. Ils seront néanmoins dédommagés car les autorités communales leur offrirent la colline Kiraza située non loin de là où ils se trouvent encore maintenant. Malheureusement, il s'est fait qu'entretemps, il y eut des gens déplacés par la construction des écoles secondaires de Rambura-Ntebe et de Kibihekane et

qui vont être réinstallés sur la colline Kiraza où se trouvaient déjà ces Batwa. Les autorités administratives partagèrent la colline à ces Bahutu et laissèrent aux Batwa la crête sommitale (akanunga) assez exigue pour tout le groupe et peu fertile.

"Ils se plaignent alors maintenant, comme l'écrit F.NANIMANA, d'avoir été repoussés des champs fertiles où ils commençaient à récolter maïs, haricots, petits pois, etc...et d'être revenus à l'état d'inaction et de mendicité" (Op.cit.,p.31).

Le groupe rassemble une vingtaine de ménages partagés en deux souches familiales, toutes deux du clan des Bagesera : la souche de COKOLI et la souche de SHYIRAHAMWE.

. Raisons de conflits

- Le conflit a éclaté au grand jour à cause d'un jeune hutu qui s'est intégré dans une des familles de la souche de chez COKOLI et qui a gagné les faveurs de la jeune fille de cette famille. Celle-ci lui a promis même de la lui donner en épouse.
- Le conflit était cependant latent depuis longtemps : un membre de la famille SHYIRAHAMWE aurait tué quelqu'un de chez COKOLI, lors des fêtes de la bonne année. C'était paraît-il un enfant dont la vieille mère de la jeune fille en question promise à un hutu. L'affaire avait été arrangée en famille et paraissait tout-à-fait close.
- Au-delà de tout ça, il y a aussi des problèmes d'organisation sociomatrimoniale entre les deux souches familiales qui sont pourtant toutes les deux du même clan de Bagesera. Les deux souches ont pris des habitudes presque obligatoires d'échanger des épouses, faute peut-être de ne pas en trouver ailleurs. Cependant, comme nous le verrons plus loin au cours de ce travail, il existe chez les Batwa des règles assez strictes sur l'exogamie clanique. Jamais un Mugesera ne doit épouser une femme mugesera ou un Muzigaba épouser une autre Muzigaba. Nous avons constaté au cours de nos enquêtes que ces règles étaient scrupuleusement suivies chez les Bazigaba, mais chez les Bagesera il y avait souvent des entorses. Ces derniers en effet, plus ou moins tolérants, respectent l'exogamie clanique, mais pratiquent aussi l'exogamie de parentèles au sein de leur propre clan. En d'autres mots un Mugesera peut épouser une femme mugesera comme lui à condition qu'elle soit d'une parentèle étrangère, de descendance différente et après un certain nombre de générations. Ainsi ils tolèrent par exemple le mariage de cousins croisés, et c'est le cas entre la famille COKOLI et celle de SHYIRAHAMWE. Nous avons su en effet de par sa généalogie que COKOLI est un enfant qui a été apporté par sa mère, celle-ci l'ayant conçu ailleurs avant de revenir dans sa parentèle d'origine qui est celle de SHYIRAHAMWE. COKOLI est donc d'origine étrangère de par sa descendance, même s'il est resté dans le même groupement. La propriété qui lui est dévolue est donc d'origine maternelle, ce qui

lui confère un risque d'infériorité au niveau de l'influence et de la puissance sur la colline; la prépondérance allant naturellement du côté de SHYIRAHAMWE puisque de descendance paternelle dans le groupement et le contrôle de l'espace lui revenant de droit.

- Il y a aussi conflit d'autorité : SHYIRAHAMWE se considère comme d'office chef de la collectivité (du groupe de Kiraza) en tant qu'ancien dans sa famille et de descendance directe du côté de l'ancêtre paternel. Mais rencontre-t-il le consensus du côté de chez COKOLI ? C'est douteux. Il reste cependant chef rituel, chef traditionnel pendant longtemps, il a même représenté son groupe auprès des autorités administratives. Pourtant lors des récentes délégations à Kigeyo (Kayove), c'est le jeune BIJWARA, non encore marié, mais ouvert au progrès qui a été coopté et délégué. Or ce BIJWARA appartient à la souche de COKOLI, "souche de la cuisse" (wo ku kibero" ou "wo ku nkanda" càd du côté des femmes. SHYIRAHAMWE n'a donc pas regardé cela d'un bon oeil. Pourquoi alors on avait élu BIJWARA et non un autre jeune de chez SHYIRAHAMWE ? C'est que les fils de ce dernier sont des bandits, de voleurs, des querelleurs; ce sont ceux-là même qui étaient allés assiéger la vieille de chez COKOLI avec des lances parce qu'elle avait accepté de donner sa fille à un Hutu alors qu'elle leur revenait de droit selon les habitudes déjà acquises d'échanger les femmes en mariage. Le conflit d'influence entre COKOLI et SHYIRAHAMWE est donc de taille.

- Mais il y a encore autre chose : la famille de chez COKOLI aurait, à une autre occasion, commis un acte de "trahison" au groupe qui est en quelque sorte un essai de vengeance vis-à-vis de chez SHYIRAHAMWE. Lors d'un autre cas de discorde, les gens de chez COKOLI avaient porté l'affaire devant les juridictions officielles(chez le Responsable et le Conseiller de Secteur) : trahison assez grave car selon les propres mots de SHYIRAHAMWE :"Bajyaga kuturega ibyo ntibyari kurangirira iwacu mu rugo"(=Pourquoi ont-ils porté cette affaire devant la justice, ne pouvions-nous pas arranger le problème chez nous en famille ?).

- Faisons remarquer enfin pour terminer que le campement étant situé sur une crête de colline, il a adopté un plan linéaire, or nous avons vu que ce plan comporte souvent des risques de lutte d'influence alors que le plan circulaire favorise le sentiment d'égalité et de démocratie malgré la prépondérance du chef. Il est vrai que la résidence de SHYIRAHAMWE est à l'entrée principale du camp, mais celle de COKOLI est un peu en contre-bas à l'entrée secondaire apposée. Seulement rien ne peut empêcher que cette entrée secondaire devienne la principale si les circonstances changent.

- Du reste, les choses sont encore envénimées par la présence dans le groupement de beaucoup d'irréguliers et surtout d'un nombre important d'hommes étrangers qui sont venus vivre avec leurs femmes dans leurs au lieu de les emporter chez eux; ces femmes ayant exigé de ne pas abandonner leurs parents

1.3.2. Le cas du groupement de la cellule Tsindiro, Secteur Nkuuri, Commune Kanama

Les conflits que nous avons trouvés dans ce groupement sont presque semblables à ceux de Kiraza. Il s'agit toujours d'une lutte d'influence entre deux chefs, laquelle lutte entraîne la division du camp en deux parties qui s'affrontent. La première partie, d'ailleurs la plus nombreuse, est pour GIKOROTI qui se considère comme chef traditionnel mais aussi comme chef rituel (il nous l'a affirmé) et la deuxième est derrière SEMAJYAMBERE, chef légal, aujourd'hui délégué auprès des instances administratives. C'est lui qui a représenté le groupe dans les deux séminaires de Kigeyo.

Comment SEMAJYAMBERE est-il arrivé à la fonction de chef alors que tous les critères ne le favorisaient pas jusqu'à ce qu'il soit maintenant contesté par un bon nombre de membres de ce groupe ? D'ailleurs, nous avons constaté que ceux qui le soutiennent sont seulement les gens de sa parentèle.

Nous pensons que cela a découlé de deux faits : Tout d'abord SEMAJYAMBERE, comme d'ailleurs tous les Batwa de ce groupement, a une propriété assez vaste. Mais plus que les autres, il l'a bien exploitée de façon qu'il jouit d'une relative aisance. Il s'est construit la plus belle maison du village et il se vante à tous ceux qui veulent l'entendre qu'il est riche et a beaucoup d'argent. Lors de son élection, il a donc fait jouer ce jeu d'influence et a probablement corrompu une bonne partie de ses elécteurs en leur achetant de la bière. SEMAJYAMBERE a également d'autres défauts dont on lui a accusé en notre présence et qui sont incompatibles avec son rôle de chef :

- Il s'enivre fréquemment dans les cabarets où il reste jusque très tard dans la nuit. Ce défaut s'est même manifesté au cours du séminaire de Kigeyo où il s'est absenté pendant une journée et une partie de la nuit pour aller boire au marché du coin. Il a été alors désavoué par tous les participants qui lui ont obligé de payer une amende. Cette mauvaise nouvelle n'a pas manqué d'arriver dans les oreilles de ceux qui l'ont délégué.
- Surtout, non seulement il a un caractère de ventard, mais aussi il use de la contrainte à l'égard des membres de son groupe. Ainsi par exemple, un de ses opposants se lève et déclare en exagérant sans doute : "SEMAJYAMBERE ashaka ko ibirayi twejeje tubimutura"

(=SEMAJYAMBERE veut que nous lui versions toute notre récolte de pommes de terre en guise de tribut. Ce problème est venu probablement du fait que lors du séminaire de Kigeyo, on avait pris la décision comme quoi pour les planteurs de pommes de terre, ils allaient s'entendre entre eux dans leurs groupes respectifs pour s'acheter des pompes de pulvérisation d'insecticide. Il suffisait pour cela de rassembler une partie de la récolte chez le chef du groupe, chaque ménage ayant versé 4 ou 5 kg. Toute la quantité mise en commun serait alors vendue et l'argent récolté servirait à l'achat de cette pompe.
Malheureusement SEMAJYAMBERE n'a pas suivi la procédure préconisée dans le séminaire. Il a plutôt imposé ces décisions sans explications préalables et sans s'enquérir du consensus de son groupe. D'ailleurs on l'a accusé de ne leur avoir pas réuni pour leur communiquer les conclusions prises dans le séminaire. Les seules fois qu'il a voulu le faire, il était au cabaret et personne ne voulut l'entendre.

- Ce fut pourtant suite à un incident que le conflit entre SEMAJYAMBERE et GIKOROTI éclata au grand jour : la femme de SEMAJYAMBERE s'était rendue au marché et ce jour-là, elle ne rentra pas à la maison. Selon les dires de la femme, celle-ci n'avait pas osé rentrer parce qu'elle craignait les remontrances de son mari du fait qu'elle avait trop traîné en chemin. SEMAJYAMBERE l'attendait donc en vain et, ne la trouvant pas, il se rendit chez GIKOROTI pour voir si par hasard elle ne s'y était pas rendue. Seulement lorsqu'il y arriva, ce fut plutôt l'occasion d'une altércation entre les deux hommes suivie par un échange de coups. GIKOROTI se demandait en effet pourquoi SEMAJYAMBERE était venu chercher sa femme chez lui. Selon SEMAJYAMBERE, il s'était dirigé chez GIKOROTI parce que celui-ci restait malgré tout chef traditionnel du camp et que par conséquent la femme pouvait bien s'être réfugiée chez lui. Il y avait donc malentendu.
Toutefois, le lendemain SEMAJYAMBERE porta l'affaire chez le Responsable de Cellule, puis même chez le Conseiller de Secteur. Malheureusement, comme c'était bien prévisible, il perdit partout la partie. Le jour où nous étions avec le groupe, il avait même porté sa plainte chez le Bourgmestre de la Commune. Mais tout le monde lui conseillait de la retirer parce qu'il allait encore perdre. Du reste, à la Commune on se plaignait déjà de ses manières en général peu commodes.

On sentait donc qu'à la base il y a toujours histoire de femmes. En effet, GIKOROTI est le seul polygame du groupement. Il a trois femmes (il lui est arrivé d'avoir même cinq un moment donné, nous a-t-il déclaré). SEMAJYAMBERE l'aurait-il donc soupçonné d'avoir fourvoyé la sienne ?

- Par ailleurs, on remarqua la présence d'un jeune Hutu au sein du groupement. Il était logé par un certain PANDASI, neveu de SEMAJYAMBERE.

Il était tellement intégré qu'il avait même pris parti dans le conflit aux côtés de SEMAJYAMBERE bien sûr.

Bref, de tels conflits sont donc difficiles à régler parce que d'habitude, ils devraient être arrangés au sein même du groupe sous la supervision du chef. Or, dans ces cas-ci, c'est l'autorité des chefs qui est remise en cause. Les interventions extérieures comme celles des autorités administratives peuvent obtenir un calme précaire mais toujours ces affaires resurgissent et se muent en combats perpétuels - au risque même de la désintégration du groupe - devant l'étonnement de tout le monde qui reste vraiment sans comprendre.

Chefs territoriaux :

Dans le passé, jusqu'au moins au début de l'ère coloniale, les Batwa forestiers possédaient leurs chefs non pas seulement au niveau de la parentèle ou du campement, mais aussi au niveau territorial. Ces derniers contrôlaient de vastes territoires de telle sorte que toute la forêt de Gishwati et celle du Parc des Volcans étaient leur apanage soustrait à la juridiction des Bahutu et des Batutsi. C'est eux qui y faisaient la loi, une loi bien sûr terrible et implaccable. Aucun Muhutu ou Mututsi ne pouvaient s'y aventurer sans leur autorisation.

Le grand chef territorial - Mutwa était quand même d'un genre particulier. On devient même perplexe pour le nom qu'on devrait donner à son autorité. Serait-il du genre du chef, dispensateur de l'ordre et de la sécurité ? - Sans doute que oui, mais cela est vrai pour son clan qu'il dirige en bon père de famille et pour ses alliés Bahutu ou Batutsi affiliés à lui et qui lui versent des tributs ou plutôt des cadeaux de bonne entente et de coopération.

Etait- ce un bandit de grand chemin, un détrousseur, un rebelle face au pouvoir central ? Il était tout ça aussi à la fois, surtout pour les gens du pays. Une grande partie de ses richesses provenait en effet, des prélèvements qu'il faisait de gré ou de force sur les avoirs et les provisions des passants dans la région : taxes ou droits de passage dans son domaine selon lui.

Le plus connu de tous fut sans conteste RUHABURA, chef du clan des Bazigaba. Sa juridiction ou son empire s'étendait depuis les régions de Mukingo jusqu'au Bigogwe et Kabari en contrôlant ainsi tous les versants du volcan Karisimbi et les plaines volcaniques des alentours. Personne ainsi ne pouvait passer du Mulera au Bugoyi ou vice versa sans passer par lui et ses hommes. Or nous connaissons déjà par d'autres recherches l'importance de cette voie de passage pour les caravanes commerciales à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle.

Les grands marchés traditionnels (amaguriro) se trouvaient au Bugoyi et au Mulera et alimentaient tout le pays notamment les régions du Nduga, du Bwanacyambwe et même du Mutara et du Bwanamukari (1).

Le Père Schumacher eut la chance de rencontrer le grand RUHABURA en 1926, mais celui-ci était alors en âge avancé et regrattait les splendeurs du passé avant que s'établisse petit à petit "la paix coloniale". Voici comment il décrit les circonstances dans lesquelles les deux hommes furent amenés à se retrouver :

"Les clairières des Bigogo étaient jadis hantées et sont occupées à présent par les colonies du clan de RUHABURA, brigand en disponibilité de service, connu par manière d'incognito depuis les publications du Docteur Kandt. Dans ses temps héroïques, RUHABURA avait établi ses échauguettes sur les cimes environnantes, d'où ses satellites, au signal donné, se précipitaient dans les coupe-gorges redoutés. Combien de fois, moi-même, j'ai serré avec prouesse mon arquebuse, dans l'attente d'une rencontre qu'alors j'envisageais sous un autre angle culturel. Mais un horoscope favorable faisait sans doute pressentir à RUHABURA nos amitiés futures. Lors de mon apparition à Gitwa, je devais avoir l'honneur de sa première visite (...).

RUHABURA, à la tête d'un cortège imposant de myrmidons et de cruches en effervescence, était venu à Gitwa, chez le chef de clan SEBISHYIMBO pour assister aux solennités de son initiation par les Mandwa. Mes petits amis me conseillèrent de l'inviter à venir me voir au camp (...). Le fait est que, vers le soir, RUHABURA s'amena avec une suite princière. Je lui fis tous les honneurs, surtout celle d'une belle cotonnade. Notre conversation remua les profondeurs de la politique pygmée. Par dessus tout il regrettait les splendeurs des anciens jours, quand son bras puissant s'imposait à toute la forêt. Nous nous quittons. Le résultat de la journée diplomatique fut que RUHABURA, chef brigand en disponibilité de service, m'invitant à venir dresser ma tente chez lui" (2).

Schumacher parle également d'autres chefs que nos informateurs nous ont aussi signalés. Citons entre autres : BIDOGO du clan des Bagesera, NTOOI du clan des Bagesera également, SEBISHYIMBO du clan des Bazigaba, etc.

Ces chefs claniques ou territoriaux avaient des relations avec les lignages hutu ainsi qu'avec le pouvoir central. D'ailleurs ils

---

(1) Pour plus de détails sur ce commerce précolonial, consulter les travaux accomplis par Bernard LUGAN, Raphaël MUTOMBO et Antoine NYAGAHENE (cf. Bibliographies spécialisées.

(2) P.SCHUMACHER, art.cité, pp.550-551.

régnaient sur la forêt par ordre du roi, disaient-ils. Toujours est-il que de temps en temps ils acheminaient à la cour du roi du Rwanda-Rwabugiri puis Musinga- les peaux de léopard ou de colobe, les pièces d'ivoire, les manches de lance en bois, etc.

Selon ses descendants,Ruhabura était allié et avait noué le pacte de sang avec les Baguyane de Mukingo et les Balyama de Rusiza.

1.4. Mouvements migratoires et système de propriété.

Il est admis presqu'universellement que les Batwa forestiers ou les Pygmées en général sont des nomades. Nous pensons qu'il faut comprendre cette notion dans toute sa relativité. Ils ne mènent pas une vie nomade en tant que telle, il faut dire plutôt qu'ils sont en mobilité permanente. Cette mobilité s'accomplit au sein d'un territoire précis qu'ils ont colonisé - selon bien sûr leur mode de vie de chasse et de cueillette - et dont ils ont le contrôle. Ils ne nomadisent donc pas partout où ils veulent.

Chaque clan a son domaine de forêt dont les limites sont bien connues par d'autres clans. Les groupements du clan ne déplacent donc leurs campements qu'au sein même de leur territoire . Il faut comprendre tout simplement que c'est une forme de gestion de l'espace. Dans leur science de la forêt, ils connaissent implicitement les principes de production et de reproduction des ressources de cette dernière. On pourrait dire que c'est un instinct de survie et de conservation de l'espèce. Un campement ne peut pas s'éterniser dans une zone donnée de la forêt sans voir les ressources de cette dernière se tarir. et pire encore sans détruire l'écosystème. Et une fois celui-ci détruit, il peut être perdu à jamais, ce qui peut entraîner à la longue des conséquences assez graves pour toute la forêt. C'est justement le défaut des sédentaires agriculteurs ou éleveurs quand ils s'attachent à la forêt. Ils la détruisent mais ne la revigorent pas.

Les Batwa se déplacent au sein de leur propriété collective du clan et n'empiètent jamais sur le territoire forestier d'autres clans On pourrait donc dire en termes imagés qu'ils sont sédentaires au sein de leur territoire, cette sédentarité étant donc toute relative puisqu'ils déplacent continuellement leurs campements sans en tout cas dépasser leurs limites. On pourrait parler peut-être d'un semi-nomadisme forestier.

Le problème se situe plutôt au niveau du nombre démographique qui doit peupler une zone donnée vu les ressources forestières qui ne sont quand même pas illimitées. C'est ce qu'exprime bien G.DE FOY en parlant des Pygmées de la forêt équatoriale : "Les Pygmées ne doivent pas dépasser un certain seuil de densité pour que soit respecté l'é-

quilibre avec le milieu. Leurs zones de peuplement comptent souvent moins de 2 habitants par km^2" (1). Le territoire d'occupation et d'exploitation doit donc être assez vaste pour permettre une survie prolongée.

La propriété das Batwa forestiers est donc par essence collective sous la supervision du chef de la parentèle ou au niveau territorial, sous la direction du chef de clan. Mais la propriété privée n'est pas inconnue. On y tient même jalousement. Chaque ménage a ses biens propres, sa hutte, son équipement, même s'il est assez réduit pour les besoins de la mobilité. Le chef du clan, comme son représentant sont garants du droit et responsables du respect de la propriété privée et de celle de la collectivité. Le vol est proscrit et poursuivi, les enfants héritent des biens de leurs parents, etc. Mais la propriété collective est défendue par tous les membres du clan, souvent par les armes comme dans le cas ou un membre du clan est lésé par un étranger. C'est toute la parentèle ou tout le clan qui sont appelés à le venger.

2. Organisation socio-économique

2.1. La chasse et la cueillette

Nous avons déjà vu que le mode de vie des Batwa forestiers repose essentiellement sur la chasse. Faisons encore remarquer que la spécialisation par sexes est aussi une des caractéristiques de ce mode de vie. La femme s'occupe essentiellement de la cueillette et du ramassage. Pour le Rwanda cependant, ces deux dernières activités sont réduites. Les femmes passent donc une grande partie de leur journée chez les agriculteurs en quête de féculents plantés.

Malgré la part importante qu'occupent les plantes cultivées dans le régime alimentaire des Impunyu, leur vie sociale est dominée par les activités cynégétiques. D'ailleurs la même remarque peut s'appliquer également aux autres populations vivant aux alentours : "Les Bantous, près de la forêt, rapporte G.DE FOY, réservaient à l'homme la guerre, la chasse, la pêche et, hormis le débroussaillage des champs, la femme gardait l'entière responsabilité de l'agriculture. Ces deux sociétés étaient donc, au niveau de l'éthique du moins, dominées par la chasse" (2).

En principe, chez les Batwa forestiers, chaque parentèle, chaque clan a sa réserve de chasse. Ses droits atteignent aussi bien le domaine que le gibier qui y est logé. C'est ainsi qu'ils poursuivront

(1) G.P.DE FOY, Op. cit, p.24.

(2) idem p34.

un éléphant blessé même en franchissant la frontière de leurs voisins. Ce n'est vraiment que dans le cas d'une inimitié ouverte que ces derniers défendraient le passage au besoin à main armée.

Les techniques de chasse pratiquées par les Impunyu ont été assez bien décrites par différents auteurs notamment Schumacher et Musilikare. Nous ne nous y attarderons donc pas. Sachons tout simplement que ces techniques ne sont pas très diversifiées. Il y a la chasse à courre avec des chiens, la chasse à tir et la traque. Le piégeage, comme nous l'avons vu, est rare. C'est l'affaire des Bahutu.

Ce sont les gros animaux comme l'éléphant, le buffle, le léopord, le sanglier, les diverses variétés d'antilopes, etc., qui sont chassés à la lance. Les animaux de petite taille et moins dangereux sont chassés à l'arc et à la flèche. Les petits singes sont pourchassés d'arbre en arbre, jusqu'à ce que harassés, ils sautent en bas, les petits se cramponnant aux tétines de leurs mères. Les chiens leur sautent alors à la gorge et un cou de gourdin, asséné sur la tête, achève l'animal.

La chasse à l'éléphant et au buffle est la plus impressionnante. Elle révèle les hautes qualités des chasseurs Batwa dans ce domaine. C'est d'ailleurs dans ce seul cas où ils font appel aux rites magiques -d'ailleurs assez réduits contrairement à ce qu'on pourrait penser-.

La veille du jour de la chasse, les chasseurs sont tenus à une stricte continence sexuelle. Ils ne se couchent d'ailleurs pas avec leurs femmes. Ils passent la nuit ensemble. Le Mutwa BIGANIRO fait le récit des préparatifs rituels à J. Musilikare en ses termes :
"Les hommes concernés par la chasse du lendemain passent la nuit ensemble, loin de leurs femmes. Ils placent leurs armes dans une petite hutte appelée "indaro" construite pour les ancêtres. Au cours de la nuit, réunis autour d'une cruche de bière, ils prêtent serment d'être solidaires à la chasse et ventent de façon anticipée le courage qui les caractérisera à la chasse.(...) Entretemps, l'"umucumu", le meilleur chasseur qui est en même temps chef du campement sort pour offrir de la bière aux aïeux dans l''indaro". Il leur demande la bénédiction à la chasse et le bon retour. Cette pratique du "guterekera" a lieu vers l'aube. Au lever du soleil, une fille entre dans l'indaro où les lances, les arcs et les flèches ont été déposés et les donne aux propriétaires suivant une certaines hiérarchie en commençant par le chef. Successivement, chacun vient planter son arme dans la cour. Après l'"umucumu" à la tête, on part pour la chasse à la file indienne. Ils s'accompagnent évidemment de chiens, leurs seuls animaux domestiques. Ceux-ci portent des grelots au cou, produisant des sons stridents qui leur permettent de dépister le

gibier" (1).

Il y a également rituels quand on vient de tuer un éléphant. Ces rituels qui me furent répétés avaient été également racontés à Schumacher qui les rapporte à la manière suivante :

"Dès que la bête est forcée, un animal mâle donc, ils procèdent au rite de l'émasculation. Le chef de clan se met le "mwishywa" (couronne nuptiale) autour du cou; il en revêt aussi les défenses de l'éléphant. La dépouille est déposée dans un faisceau de solanées, deux espèces, pour être évacuée et abritée en un lieu secret de la forêt. C'est en effet l'agent de maléfice le plus terrible et, par suite le plus recherché. Les noms de plantes utilisées sont :umurembe, umutanga. Le lecteur s'appliquera à l'étymologie des noms de plantes pour saisir le sens des formules magiques (kuremba, mourir, être réduit à l'impuissance; gutanga, devancer quelqu'un).

En se revêtant du mwishywa, le magiste dit : "wa nzovu we niyambitse umwishywa ... = ô toi, éléphant ! je m'orne de la couronne nuptiale et me mets le murembe en préservatif contre toi,que je ne sois pas en butte contre tes traits; qu'au contraire tu m'accordes tes faveurs,à moi et à tous ceux de ma maison. Qu'il n'en périsse pas un seul"

Voici la deuxième formule qu'il prononce en revêtant les défenses de l'éléphant : "Dore umurembe, dore umwishywa, ungirire neza wa nzovu we... = Voici, éléphant, que je mets une couronne de murembe et de mwishywa ! Accorde-moi tes faveurs. Je te verserai de la bière. Détourne donc de moi ta colère, que ma famille ne périsse pas".

Maintenant intervient un nouveau rite magique. L'enterrement de la puissance virile. Il s'agit de surmonter les influences malfaisantes et de se garantir contre des ingérances des sorciers bahutu. Ils sont arrivés au lieu secret : "-Ndakubikije, nguhaye umutanga, nguhaye umurembe, ndagutanze = J'abrite ta virilité en lieu secret, je l'entoure de mutanga et de murembe. Je t'ai donc devancé (=ndagutanze), je t'ai réduit à l'impuissance, au point qu'il ne te sera pas possible de me toucher seulement" (2).

Dès lors ils peuvent se mettre à l'oeuvre pour vider et dépecer le gibier. La trompe est coupée en deux morceaux d'importance; ils coupent la tête et dirigent les défenses en haut. Les chairs en sont détachées à coups de hache. Le "ntimatima" (coeur de la dent à sa partie supérieure), la pulpe rougeâtre et extrêment visqueuse est rejetée. Entretemps, on attise les feux pour les grillades.

---

(1) J. MUSILIKARE, Op.cit. p.28

(2) P. SCHUMACHER, art. cit., pp. 158-159.

Quant au buffle, aucun cérémonial n'est requis après sa mort :"Ni inka nk'izindi = c'est comme une vache", disent-ils.
C'est au chef de la famille de procéder le premier au "kwakira umwishywa" = saisir la couronne nuptiale (accomplir le premier les relations sexuelles). Il quitte donc la forêt avant les autres. S'il était devancé ("hagize umutanga"), ce seraient des contagions terribles pour les incontinents, comme la lèpre, etc.

Concernant le fait d'enterrer les dépouilles de l'éléphant mâle, nos interlocuteurs ajoutaient que la première raison venait de ce que les jeunes gens et les enfants ne devaient pas les regarder ou même assister à l'émasculation. En effet, si un jeune imprudent les pointait du doigt en disant"qu'est-ce c'est cela ?", tout le clan des chasseurs mourrait immédiatement.

Mais si on les cachait en lieu secret, c'est contre l'action des sorciers Bahutu qui pourraient s'en servir pour tuer les gens.
A notre question de savoir si par hasard l'un ou l'autre sorcier pourrait corrompre l'un des chasseurs pour qu'il les apporte chez lui, ils ont unanimement répondu que cela était impossible, en tout cas qu'il ne pourrait trouver de quoi payer contre ce forfait. Il est vrai que les Impunyu ont en horreur les sorciers et la pratique de la sorcellerie.

Au sujet des armes de chasse, il faut citer la lance (les lances contre l'éléphant sont bien sûr très grandes, très résistantes et très lourdes) mais surtout l'arc et les flèches qui sont tout-à-fait spéciales. L'arc des Impunyu est différent de l'arc qu'on trouve chez les Bahutu et les Batutsi?

Cet arc spécial des Impunyu est appelé "igihekane". Pour sa fabrication ils emploient un ou plusieurs morceaux de bambous fendus. Quand ces morceaux sont plusieurs, ils sont endossés l'un sur l'autre. Dans la cannelure naturelle médiane, ils ajustent un ressort de renforcement, une simple baguette. Le tout est alors entouré de fibres textiles venant de l'écorce de liane "umuhande". Les deux bouts bien sûr sont plus minces. La corde, contrairement à ce qui se voit ailleurs, est en écorce de bambou ayant une largeur de quelques centimètres. Elle est engagée sur les deux bouts par des renflements à travers lesquels passent des lacets de tension qui, eux-mêmes, sont fixés dans les entailles du bois avec un noeud simple au multiple ouvragé d'une façon très habile (cf. figure).

Comme le dit Schebesta, les Pygmées sont passés maîtres dans l'art de nouer avec une corde. Il existe en effet trois types de fixation de la corde sur le bois de l'arc selon Fobenius : il y a la boucle (appelée "écharpe"), la fixation frontale (appelée frontalo-atlantique

selon Frobénius) et le noeud (dit "écharpe dégénérée). Cet arc des Impunyu est d'une élasticité extrême. Selon le vieux GATABAZI, il pousse des grondements comme un fusil !

Quant aux flèches, elles sont de deux sortes : les petites en bambou avec pointes en bois durci au feu qu'ils se fabriquent eux-mêmes et les autres, plus grandes avec pointes forgées chez les métallurgistes agriculteurs et qu'ils obtiennent par échange contre les produits de la forêt, la flèche en bois des Batwa s'appele "igihare".

La flèche avec pointe en bois des Impunyu a une autre particularité : elle n'a pas d'encoche. Ce qui se comprend bien car l'écorce de bambou qui tient lieu de corde de l'arc ne peut pas s'en accomoder, elle est trop large pour ça.

Ceci influe également sur la position des doigts sur la corde et sur la flèche au moment de tirer. Il existe généralement deux positions : il y a la position dite "méditerranéenne" quand la flèche encochée est tenue entre l'index et le doigt majeur, les deux autres doigts càd l'annulaire et l'auriculaire servant à étirer la corde. C'est la position qui est utilisée par les Bahutu et les Batutsi (C.L.STRAUSS la trouve par exemple chez les Indiens Tupi-KAWAHIB de la forêt amazonienne).

Les Impunyu quant à eux utilisent la position dite "secondaire" dans laquelle la flèche dont le bout ajusté sur la corde est tenue entre le pouce et l'index au moment où les trois autres doigts, le majeur, l'annulaire et l'auriculaire étirent cette dernière (voir photos). Selon C.L.STRAUSS, elle est la plus fréquente en Amérique et se retrouve spécialement chez les Indiens Bororo et Nambikwara.

Terminons avec la cueillette des "imise". Ceux-ci sont des lianes qui prospèrent dans la forêt de Gishwati et des Volcans et qui, sur le plan de l'échange avec les agriculteurs, constituaient, avant tous les autres produits de la forêt (même la viande), la denrée la plus recherchée et la plus rentable pour les ménages des Impunyu. Sa récolte est un travail réservé surtout aux femmes. Mais les hommes aussi quelques fois les accompagnent. Les acheteurs du pays les utilisaient comme cordes fines pour la construction des maisons, le tressage des diverses nattes et des articles de vannerie.

Leur préparation n'était cependant pas compliquée.

La partie utilisée était les écorces. Quand les femmes arrivaient à la maison avec des fagots de lianes sur la tête, elles commençaient par sectionner ces dernières en partie de 3 ou 4 mètres. Les écorces enlevées sont encore râpées de leurs peaux extérieures au moyen du couteau. Pour ce travail,

la femme s'assied, les jambes étendues par terre et fixe l'un des bouts de l'écorce entre le gros orteil et l'orteil suivant, et puis l'autre bout de l'écorce est tirée par la main gauche quand la main droite munie du couteau exécute le travail de râpage. Les écorces sont séchées pendant deux jours, ensuite écoulées au marché ou vendues chez les voisins contre de l'argent ou des vivres.

Outre les "imise" qui sont les plus répandus, d'autres sortes de lianes, quoique de qualité moindre, sont aussi utilisées et vendues. Il y a notamment umukore, umunaba et umuhande.

Pour la consommation courante, nous avons déjà vu que les produits ramassés sont vraiment en nombre réduit. Les petites bêtes comme les chenilles, les escargots, les lézards, etc. pourtant prisés chez d'autres pygmées, ne sont pas consommés. Plusieurs sortes de légumes sont cependant récoltées : isaga, isogi, isogo, ubunyabutongo, etc. La cueillette des fruits sauvages est plutôt le jeu des enfants.

2.2. Agriculture, élevage et artisanat

Il faut dire tout d'abord que dans le passé comme aujourd'hui aucun Impunyu seul ou groupement d'Impunyu n'a jamais vécu au plus profond de la forêt loin des habitations d'agriculteurs. Les chasseurs et les cultivateurs étaient toujours en communication. Les Batwa forestiers ont donc toujours vécu plutôt vers les lisières. Comme le dit bien le P. Schumacher, "les influences agraires sous forme de terrain cultivé sont fort centrés jusqu'à la lisière de la forêt, à proximité immédiate des aires pygmées. C'est au point que des huttes de Bahutu se trouvent juxtaposées à celles des Impunyu"(1).

Il est d'ailleurs étonnant, quand on regarde sur la carte effectuée par P.Schumacher, de constater que le campement des Batwa forestiers qu'il a étudié était localisé à Gitwa aux confluents des deux petites rivières, Karambo et Bikore qui se jettent dans la Sebeya. Ces Batwa habitaient donc à quelques huit kilomètres de Nyundo, à côté des habitations d'agriculteurs. Or, actuellement, les campements les plus proches se retrouvent à quelques trente kilomètres de là sur la nouvelle lisière assignée à la forêt. C'est donc comme si les défricheurs Bahutu en faisant reculer les limites de la forêt forçaient les Batwa forestiers à reculer en suivant toujours la sylve.

Situés près des agriculteurs, il est donc normal que certains Impunyu se soient eux-mêmes essayés à pratiquer l'agriculture. Mais à les observer, ce n'était vraiment pas leur affaire. Leur façon de

---

(1) P.SCHUMACHER, Art. cité, p.549.

cultiver, plus proche plutôt d'un jeu enfantin, montrait bien que le maniement de la houe n'est pas dans leurs moeurs.

P.Schumacher écrit à ce propos: "Chez les vrais chasseurs, comme ceux qui nous occupent, on ne trouve aucun vestige d'agriculture.Il est à remarquer cependant que les quelques groupements qu'on voit enclavés dans le milieu bantou, à proximité de la forêt, participent aux deux systèmes. Vous constaterez même que, par exception et par manière de passe-temps, tel ou tel individu manie la houe - mais vraiment, ce robuste ustensile sied mal à ses petites mains aristocratiques. Aussi s'y prend-il plus ou moins maladroitement : il ne vise que la culture des petits pois qui, une fois confiés à la terre, ne demandent plus de soins assidus . "Le kubagara (travail de sarclage et de buttage) ne nous va pas du tout". Bientôt, les reflets magiques de quelque fond de cruche exercent sur lui une attraction invincible - la houe robuste va, avec le manche,s'engouffrer dans l'abîme" (1).

Tant qu'on y est, disons quand même un mot sur cet attrait de la bière. Ce phénomène serait-il congénital, excessif ou morbide ? Disons tout simplement qu'il est naturel, n'a rien de particulier et ne peut s'expliquer que dans le cadre de l'environnement naturel. Outre le fait que n'importe quel malheureux peut cacher ses peines au fond d'une cruche de bière ou d'une gourde, mais dans le cas particulier des Batwa forestiers, il faut surtout considérer que le milieu physique dans lequel ils vivent - à une altitude de 3 000 m - ne peut en aucun cas permettre à un bananier de pousser.Le sorgho lui-même y est difficilement trouvable. Ceci pour dire donc que pour se procurer n'importe quelle bière (sauf celle à base de miel), les Impunyu sont obligés d'aller chez les agriculteurs de la plaine (surtout près du lac Kivu). Quand ils en trouvent - d'ailleurs toujours difficilement - ça vaut alors son pesant d'or et on peut payer n'importe quoi.

Les agriculteurs le savent et ils en profitent pour exploiter au maximum nos pauvres Impunyu. C'est le cas de quelques uns aujourd'hui qui, de la part des autorités administratives, ont reçu quelques propriétés et qui acceptent de louer pour plusieurs années la totalité de la parcelle contre quelques bouteilles de bière. Les Impunyu en question ne jouent alors plus que le rôle de gardiens de leurs champs cultivés par les Bahutu.D'où misère encore plus grande, asservissement, mendicité, vols dans leurs propres champs, conflits interminables, et de par surcroît rage de ces autorités dispensatrices de propriétés qui constatent amèrement que leur action a produit le conctraire de ce qu'ils escomptaient. Faut-il en vouloir à ces Batwa ? L'adage dit

---

(1) P.SCHUMACHER, art.cité, p.724;

que l'habitude peut devenir une seconde nature. Du reste un stimulant d'alcool est quelque fois nécessaire. Il faut peut-être reprimer ce caractère usurier de ces Bahutu qui profitent injustement des faiblesses des autres.

Quant à l'inverse, ce n'est vraiment pas particulier aux Impunyu. Tous les habitants de la région savent bien comment les Bahutu eux-mêmes vivant sur les hauteurs (ils aiment parler de "bakiga bo ku ishyamba = les montagnards de la forêt") tombent dans le même travers et le même penchant quand ils arrivent dans la plaine. On leur donne généralement des excuses parce que, dit-on, ils n'ont pas l'habitude de boire.

Cette parenthèse étant fermée, ajoutons que pour les Batwa forestiers, l'élevage n'est pas également leur fort. Certains élèvent des chèvres ou des moutons. Les informateurs nous ont même affirmé que le grand RUHABURA avait plus de 500 chèvres. Mais n'ayant pas de leur nature l'esprit de pasteur, tout cela passe très rapidement dans la marmite. L'élevage du gros bétail est plutôt rare. Au cours de nos enquêtes, nous n'avons pu trouver qu'une seule exception : le vieux MUNYARUKIKO de Muhumyo (Commune Gaseke) élève plus d'une vingtaine de vaches; le grand nombre bien sûr appartient à ses amis Bahutu.

Le Père Schumacher donne un exemple hypothétique qui illustre bien l'instinct destructeur du bétail "Pour deux pointes d'éléphants ils acquièrent tout un troupeau de bétail. Voilà que l'un ou l'autre de leurs adolescents désire se marier. Cela fait, en comptes exacts, une bête pour la dot. On s'aperçoit que tel ou tel objet manque dans le ménage et surtout dans l'environnement du foyer, la cuisine : c'est que le gros lot est fêté avec fracas, toute parcimonie serait considérée comme une infraction aux bonnes manières. Les instincts de chasseur se réveillent et font prendre le genre pour l'espèce -"les buffles sont des bovidés" disent-ils; donc le taurillon est un buffle-les envies pour la venaison sont en pleine efflorescence : une tête de bétail est abattue après l'autre, les vaches laitières aussi bien que le reste, au grand tollé et scandale de l'élevage" (1).

Sur le plan des métiers et de l'artisanat, pauvreté également. Fait marquant : ils ignorent ou plutôt ne sont pas attirés par la poterie et la métallurgie. Ce fait à lui seul aurait pu rendre les Impunyu dépendants des potiers ou les forgerons du plat pays, car dans leur vie de chasse, de cueillette ainsi qu'en cuisine, ils utilisent abondamment leurs produits : pots pour puiser ou cuisiner, pointes de lances et de flèches en fer, couteaux, glaives, haches, etc. Pourtant, ils pourraient bien s'en passer s'il était question de troquer leur

(1) P. SCHUMACHER, Art. cité, p.725

leur dépendance pour les obtenir. D'ailleurs la forêt peut bien leur offrir tout le matériel nécessaire à leur survie : vases en bambou, arcs et flèches en bois, etc. Toutefois, il serait quand même inimaginable de chasser un éléphant avec un armement en bois. Mais là aussi, si ce n'est la répugnance des Impunyu à utiliser les pièges, la chose ne serait pas impossible puisque les Bahutu eux-mêmes le font comme l'écrit P. Schumacher : "Chez les Bahutu dans la région des volcans, la chasse à l'éléphant se fait au moyen d'assommoirs, sous forme de pièges (ubuzingo) ou de masses (uburiba)"(1).

Pour le reste, ils s'amusent quand même à tresser dans leur temps perdu surtout en fibre d'"imise". Tressage de ceintures pour femmes (imyeko), sacs à provisions suspendus à l'épaule (amasaho), sacs à tabac (impago), ruches pour abeilles (imizinga ou inihiri), etc.

Ils font également un peu de sculpture sur bois : fabrication de ruches en bois, la préparation de bois de lance, de flèches, bâtons fins de voyages pour femmes et hommes,etc. Tous ces produits entrent bien sûr dans le commerce d'échange avec le reste de la population. Mais tout ça date du passé.

En somme, conclut Schumacher, "au point de vue économique, nous avons affaire à une peuplade qui vit au jour le jour, sans se soucier aucunement d'emmagasiner des provisions. Si par suite d'une longue atrophie causée par la symbiose, ils ont perdu l'usage de la cueillette directe; s'ils subissent, dépendants qu'ils sont des bonnes et des mauvaises récoltes toutes les vicissitudes de l'abondance et de la disette, on voit cependant qu'en dernier ressort, ils vivent de la forêt: "La forêt, voilà notre champ à nous et notre condition d'existence, disent-ils" (2).

3. Organisations socio-matrimoniales

3.1. Fiançailles, mariage et dot

Nous ne traînerons pas sur ces points puisque les pratiques matrimoniales des Batwa forestiers du Rwanda, au de-là de quelques particularités dues à leur environnement et mode de vie, sont quasi les mêmes que chez tous les Rwandais. Les ethnocentristes diront que ces Batwa ont emprunté chez les Bahutu ! Pourquoi pas le contraire ou tout simplement un fond culturel commun.

Les observateurs extérieurs non-avertis et mal intentionnés ont même parlé de la promiscuité et de la liberté des moeurs sexuelles chez les "primitifs" Impunyu. Il n'en est rien; au contraire.

(1) P. SCHUMACHER, Art. Cit, p.153.
(2) P. SCHUMACHER, Art. Cit, p.168.

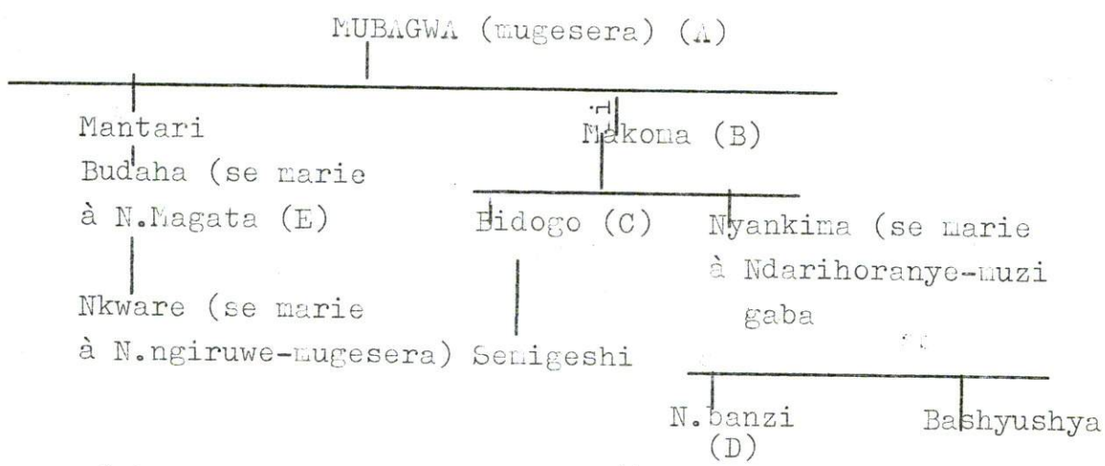
Comme l'écrit bien P. Schebesta, "à vue superficielle, il semble que rien ne mette d'entrave aux rapports des sexes, puisque hommes et femmes vivent, jouent et travaillent les uns auprès des autres, chaque jour et sans nulle contrainte. Cependant la coutume a dressé certaines barrières entre eux. La première de ces barrières est l'exogamie de parentèle qui, en maint endroit signifie l'exogamie locale, l'un pour l'autre à l'intérieur de la même parentèle. Ils n'auront que bien peu d'occasion de flirter ou de courir les aventures amoureuses, puisqu'ils n'en peuvent avoir qu'avec des horsains (càd les étrangers à la parentèle" (1).

Pour le cas des Impunyu de Rwanda, à l'endogamie de parentèle s'ajoute l'endogamie clanique.
Nous avons déjà vu que les Batwa de Gishwati et du Parc des Volcans se divisent essentiellement en deux clans : le clan Abagesera et le clan Abazigaba. Ce sont ces mêmes clans qui échangent continuellement les épouses. Il y a bien sûr d'autres clans très minoritaires : Ababanda, Abasindi, Abungura et Abega qui se greffent un peu partout où ils trouvent.

En principe l'exogamie de clan existe à tous les degrés mais aussi et surtout l'exogamie de parentèle, synonyme de la consanguinité en ligne paternelle et maternelle.

Selon la philosophie des Batwa, l'endogamie clanique passe pour être cause de fausses-couches ou des difformités et des monstres comme on en trouve chez les Bahutu et les Batutsi. Jamais donc un mugesera ne jetterait son dévolu sur une mugesera ou un muzigaba sur une fille muzigaba : "Il ne viendrait à l'esprit de personne de demander la main de sa soeur ou de sa fille", disent-ils.

Le Père Schumacher a esquissé un tableau illustrant quelques cas de prohibition au mariage au niveau de la parenté au sein du clan Bagesera :



- Nyirabanzi (D) est "mwishywa" (nièce) de Bidogo (C) et d'une manière plus éloignée, de Budaha (E). Donc comme chez tous les Rwandais,

(1) P. SCHEBESTA, Op. cit., p. 230.

mariages prohibés. Mais elle est "mubyara" de Semigeshi et de Nkware. Mariages possibles comme chez les autres rwandais, mais chez les Impunyu, ils ne peuvent se marier qu'à certaines conditions : après la mort du père ou l'exil volontaire dans un autre campement.

- Il s'ensuit donc que ne pourrait penser à une union avec Nyirabanzi bien qu'elle soit muzigaba tant que Bidogo sera parmi les vivants. Comme aussi Budaha mort, Nkware pourrait la demander, mais se verrait dans l'obligation de quitter le quartier de Bidogo. On considère en effet, l'exil volontaire du fils comme l'équivalent de la mort du père (1).

On voit donc que les probihitions se situent en même temps au niveau du clan et de la parenté généalogique. Toutefois, comme nous l'avons déjà remarqué, le clan Bagesera fait souvent des entorses au principe d'exogamie clanique (ce qui ne se voit jamais chez les Bazigaba), ce qui est souvent une source de conflits au sein des groupes résidentiels (voir chapitre précédent).

En fait de fiançailles et de cérémonies de noces, P. Schumacher a déjà décrit l'essentiel qui ne diffère d'ailleurs pas beaucoup de ce qui se retrouve chez les autres rwandais :
La demande en mariage incombe au père du jeune homme; à défaut du père il s'en occupera lui-même ou fera appel à son oncle paternel. La fille sollicitée est représentée par son père ou par ses proches parents.

Il est formellement prohibé que dans toute la procédure, la fille joue un rôle actif quelconque. Cependant, elle peut refuser son consentement, sûre d'être écoutée par des parents. Elle est donc bien plus libre que ce n'est le cas dans la législation des deux autres ethnies. Chez les Bahutu et les Batutsi, la fille n'avait même d'autre liberté que de quitter plus tard son mari, mais elle devait se résigner au mariage projeté et arrangé par ses parents.

Ceci est un fait parmi plusieurs qui montrent le poids de l'opinion de la femme Impunyu au sein de la famille; poids beaucoup plus important que chez le reste des rwandais.

Le père du jeune homme, avant toute chose, consulte le devin muhutu, pour apprendre si le mariage en vue est de bon augure ("umukobwa atamurasa, ko atari umunyagitwe kibi, atazamuteza abazimu, etc.").

Si le père se montre négligent dans son rôle d'intermédiaire, le jeune homme en prendra lui-même l'initiative : il précipitera les événements par voie d'enlèvement. Les confidences et les complices de ce complot seront les propres frères de la fille, qu'il aura su gagner

---

(1) P. SCHEMACHER, art. cit., p. 759.

par de copieuses libations. Ils l'avertiront du moment propice, où surveillance et circonspection des parents sont en défaut et cela d'autant plus volontaires, que malgré quelques risques l'affaire tournera finalement à l'avantage de la fille. Ou bien ils épient l'occasion favorable entre toutes, où la fille quitte la maison pour aller chercher du bois. Inopinément, le jeune homme est à ses côtés, lui jette le "mwishywa" (collier nuptial, plante rampante utilisée chez tous les Rwandais d'alors) autour du cou, et la fatalité prend son cours. Elle se voit dans la nécessité de suivre son fiancé, et de suite, à la maison, le jeune parfait son oeuvre par la formalité de l'aspersion rituelle du "mbazi" (eau lustrale qu'on crache sur la fiancée pour la consommation du mariage). Les parents du bandit, subjugués par la force des choses se voient dans l'impossibilité d'arrêter le singulier cortège. Il ne leur reste qu'une ressource : celle d'activer la procédure matrimoniale.

- Taxe de mariage ou contrat marital : Inkwano.

En règle général, la taxe des "inkwano" s'élevait à dix chèvres, à arroser, dès chaque livraison, de quatre cruches de bière, Le mariage ne pourra se faire avant la remise intégrale. Au jour des noces, l'oncle maternel de la fille demandera une chèvre et deux cruches de bière. Cette chèvre porte le nom significatif de "iy'umugongo", celle du dos (reins), "n'uko ari umubyeyi", lui aussi est père. Les frères de la mariée auront le "muheha", chalumeau, càd la bière.

Ce nyirarume (oncle maternel) semble donc exercer quelque rôle prépondérant, bien que suivant le droit patriarcal, les attributions de l'oncle paternel priment les siennes. C'est, en effet, qu'il revient au "nyirarume" de faire les sacrfices aux esprits, quand les revenants s'amèneront pour hanter la jeune épouse en lui causant par exemple les maladies ou la stérilité. Elle n'est donc menacée que du côté maternel.

- Kwambika umugeni : habiller la fille.

C'est l'affaire des parents de la future épouse de composer le trousseau de la fiancée en mariage normal: bracelets en cuivre (imiringa), bracelets d'en fer (inyereri et ibitare) en paille (importés du Zaïre, ubutega), colliers de perles(imikako), divers onguents notamment l'huile de ricin (amavuta), peau de chèvre ou de bush-buck, impongo(uruhu).

- Jour des noces :

La virginité de la fiancée est strictement exigée, au point que le Mutwa, s'il a une épousé, une fille déjà déflorée, préfère le cacher.

Le moment venu, on a préparé au moins quatre cruches de bière. Chez le fiancé, on a invité les "Basangwa" (càd trouvés présents). Les femmes s'occupent de travaux d'intérieur, les filles vont préparer les herbes fines qui seront déposées en guise de nattes. Garçons et filles d'honneur sont appelés "abashyitsi", hôtes, ou encore "abakwe" (gendre) mais le mukwe par excellence est le gendre lui-même. Ces "bashyitsi" comportent une quinzaine de personnes. Dès que le cortège intéressant paraît, les nkukuru (impundu, cris de joie) des femmes et les myamo des hommes retentissent dans le campement. Au moment où la fiancée se dispose à entrer dans la hutte, la belle-mère se présente, portant un petit garçon sur les bras, qu'elle passe à sa belle-fille, en disant "Dor'umuhungu, urabanze umuhungu; voici un garçon, que tu commences par un garçon". La fiancée reçoit l'enfant et le porte à l'intérieur de la maison, sans mot dire. Rien d'ailleurs ne pourra troubler son mutisme officiel. De plus, elle refuse toute nourriture, si bien que le beau-père devra acheter son appétit au prix de deux houes, auxquelles la belle-mère ajoute dix bracelets, imiringa.

La fiancée est mise en demeure de produire le plus de larmes possible. Aussi les "chansons de la mariée "où chants de consolation emplissent le silence de la nuit.

Dès l'arrivée de la demoiselle, le jeune homme procède à la formalité proprement dite du contrat matrimonial (kugira ngo umurozi atabatanga = pour que le sorcier ne les devance pas). Il se présente muni de l'umwishywa (couronne nuptiale) et d'une calebasse contenant les mbazi (eau lustrale des herbes imbazi - mais ici c'est seulement la bière désignée de ce nom). Il met le mwishywa autour du cour de la mariée en disant :"nkwambitse umwishywa - je te revêts de l'umwishywa); puis il puise une gorgée d'imbazi dont il lui asperge la poitrine avec les mots :"Ngizo imbazi" voici les imbazi ! La mariée répète cette cérémonie, nouvelle preuve (non observée chez les autres rwandais) de sa plus grande liberté de disposer de sa personne. Le jeune homme alors se retire et la fête peut commencer, arrosée de copieuses libations et agrémentée de danses et de chansons.

Un peu plus tard, femmes et filles remettent à l'époux la jeune mariée, car personne ne doit les "devancer" (kubatanga). A l'aube tout le monde se retire; le mariage est terminé.

Les phases suivantes de "gutinyisha no gutinyura umugeni" (= période de couvaison et de levée de la couvaison) chez la belle-mère sont semblables à ce qui se fait ailleurs.

Toutes ces choses décrites sont portant du passé; elles ne se retrouvent plus, si ce n'est dans des cas rares. Où est-ce que un

Mutwa d'aujourd'hui pourrait-il trouver de quoi payer une dot de 10 chèvres ou des dizaines de cruches de bière à verser à la belle-famille ? Les mariages contractés aujourd'hui ne peuvent donc plus s'effectuer que dans des conditions d'enlèvement.
Ceci constitue encore une fois la preuve de la dégradation du niveau de vie de ces Batwa forestiers.

4. Culture matérielle et vie quotidienne

4.1. La maison pygméenne et le campement

Le système d'habitat :

Le système d'habitat pygméen est en même temps une conséquence de leur mode de vie et de leur psychisme : adaptation à l'environnement forestier, raisons pratiques pour des besoins de mobilité dans leur vie semi-nomade, recherche d'eau et de nourriture tout en évitant la dégradation des ressources forestières, vie fraternelle, collective et clanique privilégiée.
"L'observateur pressé, comme le note bien P. SCHEBESTA, ne comprend peut-être pas comment tout se tient. Il est tenté de rapporter l'habitat des ramasseurs à leur incapacité technique, donc, à leur manque d'intelligence, autrement dit à leur infériorité. Raisonnement injustifié : on ne peut rendre justice aux Pygmées que si l'on embrasse en esprit la totalité de leur vie économique, et si l'on perçoit clairement ses relations et sa cohésion avec leur milieu" (1).

Au cours de nos observations directes, nous n'avons vraiment pas cessé de nous poser nous-même des questions sur l'étrangeté de la maison pygméenne. C'est elle, en effet qui constitue outre la morphologie physique de ces êtres, l'une des principales caractéristiques de leur existence dans le paysage.

Pourquoi préfèrent-ils vivre dans des huttes minuscules, en branchages, réduites vraiment à leur plus simple expression ? Au cours de nos cogitations, nous avons été amené à réfléchir profondément sur l'habitat en général, que ce soit dans les sociétés primitives ou dans les sociétés modernes.

Pourquoi se construit-on une maison ? Quelle est la raison principale qui fait qu'on préfère vivre dans une maison aménagée en dur ? Parmi toutes les raisons imaginables, nous avons pensé entre autres à celles qui suivent :

1° Raisons de protection contre les intempéries, les ennemies, etc. Or, dans le cas des Batwa forestiers, les maisons ne remplissent vraiment pas ce rôle. Il est vrai que dans la philosopie rwandaise en général, cet aspect est fort peu considéré. L'adage dit :

(1) P.SCHEBESTA, Op. cit., p. 147.

"Inzu irirwamo, ntivugirwamo = on peut manger à l'intérieur de la maison, mais il faut éviter d'y parler des choses sérieuses". En effet, les maisons traditionnelles rwandaises n'étant pas des forteresses, la protection était toujours assurée de l'extérieur.

2°Raisons psychologiques càd la maison mère protectrice, sécurisante. Entrer dans une maison étant comme regagner l'ancien sein maternel, les traces de ce sentiment sont restées dans le langage courant. En français, on a gardé les expressions comme violer le domicile par exemple. En Kinyarwanda, les deux parties à l'entrée de la maison sont nommées "ibibero by'inzu" càd les cuisses de la maison. Malheureusement la maison pygméenne dont les parois sont transparentes et tout en trous n'a rien de sécurisant.

3°Raisons d'entrepôt pour protéger sa fortune, son avoir, ses équipements, etc. Nous savons pourtant que dans toutes les sociétés, cette raison est devenue tout-à-fait illusoire,"Inzu ntibika". A fortiori pour les Impunyu qui se caractérisent par l'ignorance ou le manque de volonté d'effectuer des réserves. Dans l'opinion populaire rwandaise, il est presqu'admis comme quoi un mutwa qui trouve qu'il devient trop riche préfère brûler sa fortune : "Umutwa uhimbye atwika ikigega =un mutwa trop satisfait de sa richesse (trop rassasié) brûle son grenier". Ici, il y a le sens de l'imprévoyance et du manque du souci du lendemain mais c'est surtout la philosophie du caractère illusoire de l'accaparement excessif des biens matériels. Selon eux, le luxe sans doute avilit; les richesses abâtardissent; le dénuement durcit l'homme.

4°Raisons d'intimité entre homme, femme et enfants. Là, leur maison n'y pourvoit guère. Certains observateurs ont même parlé de promiscuité. Nous avons pourtant vu qu'il n'en est rien.

5°Raisons d'isoloir càd la maison comme endroit où l'on s'isole complètement, où l'on coupe avec le reste du monde, où l'on cache ce que les autres ne doivent pas voir ou connaître. Esprit d'individualisme qui, à la limite, devient même de l'égoïsme. Il semble bien que dans la plupart des sociétés (surtout les plus évoluées),cette dernière raison soit la plus essentielle. Chez les Batwa forestiers, ce caractère ne joue pas du tout. Nous avons déjà vu que chez eux ce n'est pas tellement la cellule familiale qui compte mais surtout la collectivité parentale, le clan. Il faut que chacun sache ce que l'autre possède.On remarque une volonté délibérée de permettre au voisin de regarder au travers de la hutte. C'est du reste pour ça que le passage de l'étranger au campement est toujours plutôt considéré comme gênant. S'il est vrai que c'est une forme de collectivisation et la vo-

lonté de partager (en évitant du même coup les conflits). C'est malheureusement aussi un frein à la compétition; laquelle compétition est pourtant ailleurs une source de progrès. Lors des séminaires de formation de Kigeyo (Commune Kayove), les représentants des divers groupements de Batwa déploraient "ntabwo tugira ishyari ryiza = nous n'avons pas d'émulation (de compétition) progressiste".
C'est pour cela d'ailleurs que dans les sociétés structurellement plus développées, la fonction du système d'habitat et de la maison d'habitation acquiert de plus en plus le caractère de prestige, signe de pouvoir, de richesses et d'une plus grande influence au sein de la société pour le propriétaire.

Finalement, à regarder de plus près, nous avons conclu que la grande maison pygméenne, leur véritable maison, ce n'est pas la petite hutte en paille du campement, mais plutôt la forêt. Celle-ci est leur père, leur mère. C'est elle qui les protège, qui les nourrit, qui leur procure de l'intimité, de la sécurité, qui les isole du reste du monde.

La chose est tellement ancrée psychologiquement que ce n'est pas seulement leur lieu de naissance ou de demeure mais aussi leur tombeau pour l'éternité. Ainsi, même s'ils demeurent en lieu découvert au milieu des agriculteurs, ils ramènent leurs morts dans la forêt du moins dans le passé avant les transformations actuelles. Ils les placent alors au sein des grottes ou dans des creux de gros arbres. Ce que les autres rwandais interprètent (souvent à tort) comme le désir de cacher leurs dépouilles aux étrangers.

Au de-là de ces considérations concernant la fonctionnalité de leurs petites huttes, disons que contrairement aux autres rwandais, les Batwa forestiers connaissent un habitat groupé. Ils vivent en petits hameaux ou "petits villages". Chaque campement groupe un nombre variable de ménages. Mais c'est souvent entre 6 et 15, quelques fois plus, quelques fois moins. L'important est est que le seuil démographique ne dépasse pas les potentialités alimentaires de la zone. Si non, il faut alors déménager.

La durée de campement est aussi variable : cela peut être quelques semaines ou quelques années. Toutefois, quand on s'y penche, il faut toujours se demander s'il s'agit d'un campement relativement permanent ou un campement de passage construit provisoirement lors d'une occasion de chasse ou de récolte de tel ou tel produit comme le miel par exemple.

D'une façon générale, comme le dit G.P. DE FOY, "les campements de huttes peuvent apparaître comme des habitations répondant à une nécessité temporaire, ultérieurement promues architecture permanente

non par sa longévité mais par sa reproduction incessante" (1)

Faisons remarquer cependant que les campements observables aujourd'hui au Rwanda n'ont pas du tout ce caractère de permanence. C'est comme s'ils étaient toujours en attente d'être déplacés. Ils l'ont été en effet plusieurs fois comme nous l'avons déjà vu et pas toujours avec le gré des pygmées. L'aspect trop misérable des huttes lui-même est le résultat d'une dégradation du système d'antan. P. Schumacher au début de ce siècle nous décrit des campements assez prospères et des maisons relativement grandes qui ne diffèrent pas tellement de celles des Bahutu établis dans le voisinage. G.P.DE FOY lui-même qui s'est beaucoup penché sur l'étude de l'architecture pygméenne rapporte que de nombreuses descriptions d'habitations anciennes de pupulations "bantoues", vivant dans les mêmes aires forestières que les pygmées rappellent celles d'habitations proches dans leur utilisation de celles des pygmées.

Orientation et plan du campement :

L'établessement d'un campement suit des principes bien précis. On se fixe généralement dans une clairière qu'on débarrasse de tous les broussailles pour créer une seule et même cour. Les huttes sont rangées en un demi-cercle adossé au reste de la forêt. Le plan est donc souvent circulaire - peut-être à cause de ce souci d'égalité dont nous avons parlé ? - Toutefois l'emplacement de chaque hutte doit correspondre à la fonction que jouent ses occupants dans le groupe. Tout ça est défini par le chef de la parentèle qui est également le chef du campement. Ainsi la hutte du chef est souvent, si non toujours, à l'entrée pricipale du campement. C'est le chef, en effet, qui est responsable de la vie et de la sécurité du groupe mais aussi de l'organisation des activités. Rien ne le distingue des autres. Son autorité n'apparaît même pas de prime abord. Mais l'emplacement de sa maison peu amener un étranger averti à ce sujet à connaître celui à qui il a affaire s'il le rencontre dans le camp.

Nous avons vu que ce chef réprésentant le groupe (celui que nous avons appelé chef traditionnel ou leader d'influence) est dans certains cas distinct du chef rituel. Celui-ci, qui peut être jeune ou vieux, appartient néanmoins à la plus ancienne souche familiale du campement. Ce chef rituel, lui, a son habitation à l'autre bout du campement et c'est là qu'on trouve également établie la hutte rituelle càd celle qui est dédiée aux ancêtres et où se déroulent les cérémonies du culte des ancêtres et de "kubandwa" (culte du héros Ryangombe). Cette hutte n'est pas occupée et exception faite du chef rituel,

(1) G.P. DE FOY, Op. cit.,p.21.

aucune autre grande personne ne peut y entrer. A la rigueur, les enfants et les jeunes vierges peuvent s'y aventurer. Elle est interdite en effet, à toute personne ayant connu les relations sexuelles.

Contrairement à ce qui se rencontre également chez les autres rwandais, où la maison des ancêtres est tout-à-fait miniaturisée (cf. le phénomène symbolique de gullivérisation), chez les Batwa forestiers, cette dernière a la même taille que celle des huttes des vivants (quoique relativement réduites elles-mêmes).

Nous avons plus ou moins omis de parler des dimensions de la maison pygméenne. Elles sont connues et ont été souvent décrites. Plusieurs passants, y compris les touristes, ne se sont jamais empêchés d'en reproduire les photographies. Il faut s'imaginer une hutte miniscule de forme plus ou moins cônique dont le diamètre de la base mesure tout au plus 2 à 3 m et dont la hauteur maximale ne dépasse pas 1,5-2 mètres. Donc, une maison au sein de laquelle une personne normale ayant une taille de 1,70 m ne peut ni se coucher en position étendue ni se mettre en position debout sans se plier en deux. Déjà l'entrée ne mesure généralement qu'un demi-mètre de haut. Par ailleurs, dire que cette hutte est couverte de paille de haut en bas est presque comme une exagération car, dès que les petits piliers en bois ont été rassemblés par le haut, le mutwa forestier ne daigne même y jeter assez d'herbes -qui pourtant ne manquent pas dans les lieux - pour boucher tous les trous. On voit en travers sans parler de ce qui peut arriver quand la pluie tombe (et elle tombe presqu'en permanence).

Devant ce genre d'habitation, un étranger ne peut qu'être ébahi, tomber dans des conjectures et se poser des questions sans doute insolubles. Ainsi on peut se poser la question de savoir comment une famille entière peut entrer et vivre dedans. Prenons par exemple un couple qui a 4 enfants, soit un total de 6 personnes et qui la plupart du temps reçoit aussi des visiteurs.

Ceci constitue l'illustration de ce que nous disions plus haut. Quoique les Batwa forestiers soient ingénieux dans la gestion de cet espace bâti - cela est tout-à-fait vrai - et malgré leur petite taille, leur véritable maison est tout le campement ou plutôt la forêt dans toute sa globalité. Ainsi, de jour comme de nuit, le pygmée vit et se couche aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la hutte.

P.Schebesta rapporte que chez les Bambuti, la construction des maisons est le travail des femmes. Au Rwanda, ce rôle est dévolu incontestablement aux hommes.

De toutes façons, quoique l'on dise, la question des intempéries

ne peut pas manquer de se poser et surtout le froid qui, en ces hautes altitudes, est vraiment accentué, surtout que le vêtement chaud est quasiment inconnu. Que dire des bébés ou des nouveaux-nés ?

Il est vrai que les dures conditions d'existence ont créé des des résistances. Mais le corps a quand même ses limites. Les plus faibles donc périssent. C'est ainsi que d'après les dires des Batwa, la pneumonie a été de tous temps la principale cause de mortalité infantile. Heureusement qu'alors les maladies virales et microbiennes étaient presqu'inconnues dans le passé. Les seules qui nous ont été rapportées, outre la pneumonie, sont les parasitoses, notamment les verminoses, les chiques et les poux.

Ceci d'ailleurs nous permit de comprendre un autre fait que nous avions constaté sans pouvoir nous l'expliquer : avant nos enquêtes, nous avions des présomptions comme quoi les Batwa forestiers, en tant qu'hommes vivant au sein de la végatation forestière, détenaient de grandes connaissances dans la pharmacopée traditionnelle comme c'est souvent le cas chez les Batwa potiers ou chez les "Bantous" vivant près de la forêt. Nos recherches nous détrompèrent sur ce point. Dans tous les campements visités, seuls deux guérisseurs furent dépistés et interrogés. Les seuls remèdes connus (et qui sont très efficaces, selon les informateurs) se rapportent essentiellement à la pneumonie et aux blessures. Nous avons déjà vu du reste qu'ils ne pratiquent pas la sorcellerie. Il faut comprendre peut-être ce phénomène dans le sens où, dans leur relatif isolement, ils étaient plus ou moins protégés des grandes épidémies tropicales.

Ceci nous permet d'ailleurs de mesurer la situation sanitaire si tragique dans laquelle ils se trouvent actuellement du fait que, chassés de la forêt, ils sont complètement exposés à toutes sortes de maladies épidémiques et endémiques (telles que la malaria, la rougeole, la méningite, le tiphus, la dysenterie, divers gonocoques, etc.) qu'ils ne connaissaient pas avant et pour lesquelles ils ont développé très peu de résistance. Et ce qui aggrave encore la situation est que ces Batwa forestiers, quoique vivant en milieu découvert, sont, dans la plupart des cas, localisés loin des dispensaires modernes et des centres hospitaliers, vers lesquels ils sont d'ailleurs très peu attirés car ils n'en ont pas l'habitude. Ici, bien sûr, une action de formation et de conscientisation soutenue et de longue haleine est nécessaire de la part des pouvoirs publics et de tous les intervenants en général. Toutefois l'expérience montre que les résultats restent toujours maigres dans ce domaine. Le déficit démographique et l'accroissement de la mortalité aujourd'hui observables chez les Impunyu sont sans doute dus en grande partie à cet état de faits.

4.2. L'occupation quotidienne et la gestion du temps : problème de la paresse.

Dans le passé, les choses étaient claires. L'activité principale pour les hommes était la chasse, et pour les femmes, c'était surtout le ramassage et la cueillette des produits alimentaires ainsi que des lianes "imise" qu'il fallait aller échanger contre les produits agricoles chez les agriculteurs. Ces seules activités suffisaient pour que cette population pourvoit à leurs besoins de subsistance.

Selon les dires des Impunyu, la chasse ne se faisait pas tout le temps; ce qui se comprend bien car dès qu'il y avait bonne prise, les réserves étaient accomplies (ou plutôt la fête commençait) et la chasse suivante n'avait lieu qu'à partir du moment où ces dernières étaient épuisées. Toujours selon les informations reçues, c'était surtout les débuts de semaine qui étaient consacrés à la chasse; lundi et mardi par exemple et puis le reste de la semaine était réservé au repos. C'est pendant cette période de repos qu'on procédait à l'entretien ou à la préparation des armes de chasse, ou bien alors on allait échanger certains produits de chasse (viande, peaux, ivoire, etc.) chez les voisins agriculteurs.

Pour les femmes, l'emploi du temps était presque similaire. Les débuts de semaine également étaient consacrés à la cueillette des "imise" et le reste du temps était utilisé à leur préparation. Les cordes obtenues étaient alors échangées contre les produits agricoles.

Concernant le calendrier journalier, nous avons noté que, quoiqu'on se réveillait assez tardivement, les activités commençaient un peu tardivement dans la matinée, vers 8 heures-9 heures. Il fallait en effet commencer par se chauffer autour du feu à l'intérieur de la hutte ou dans la cour centrale du campement; et puis on devait attendre que la rosée se dissipe dans les alentours. On profitait également de ce moment pour réchauffer les restes du repas de la nuit (tant qu'il y en avait) ou alors griller sous la cendre les aliments crus apportés la veille. Souvent c'était le seul repas de la journée avant celui du soir.

Tout ceci nous révèle surtout que le déroulement des activités, pourtant axé principalement sur la recherche de la nourriture, laissait beaucoup de temps libre aux Batwa forestiers. Ce temps était alors utilisé pour les réjouissances, les longues causeries oisives, assis ou étendus dans la cour commune du campement, ou bien alors les promenades interminables chez les agriculteurs à la recherche surtout de la boisson. Ce temps libre leur permet également de se livrer à des créations artisitiques notamment dans le chant et la danse

ainsi qu'à l'initiation des jeunes au mode de vie de la communauté.

Ce phénomène-ci s'accompagne et renforce celui que nous avons vu concernant la négligence de faire des réserves puisque tout est à la portée de la main.

C'est également cette situation que tous les observateurs ont qualifiée de paresse atavique qui se rencontre chez les pygmées. Il est vrai, en effet, que ces moments d'inactivité prolongée qui, dans le passé, constituait un élément structurel sans puisance dans le mode de vie forestier, est devenu pour le moment une tare très préjudiciable à la survie des Impunyu. Malheureusement un comportement différent sera toujours difficile à acquérir puisqu'il s'agit presque de changer leur nature.

Aujourd'hui qu'ils ne sont plus dans la forêt et qu'ils ne peuvent plus pratiquer leur ancien mode de vie, il leur est demandé de se reconvertir soit dans l'agriculture - tant qu'ils trouvent des terres à cultiver - soit dans le salariat. Mais dans ce dernier cas également, comment trouver du travail rémunéré dans un pays où la main d'oeuvre est pléthorique surtout que le savoir-faire fait défaut chez le pygmée.

Mais ceux qui se sont intéressés à l'amélioration de la vie de ces Batwa forestiers me diraient très rapidement : "Halte à ces allégations !" et brandiraient encore une fois l'argument de la paresse et de l'imprévoyance de ces Impunyu ainsi que leur mauvaise volonté à participer à leur auto-développement et aux actions tendant à les faire sortir de leur misère. "Les Batwa auxquels on a distribué les terres, nous diraient-ils, ont refusé de les mettre en valeur. Au contraire, ils louent à leurs voisins agriculteurs pour de vils prix et surtout pour la simple boisson. Ceux pour lesquels on a cherché de l'embauche ont travaillé à peine quelques jours pour disparaître ensuite sans même toucher leur salaire ! Ils préfèrent alors aller mendier ou voler".

Cela est tout-à-fait vrai et personne parmi les Batwa ne peut le récuser. Au cours de nos enquêtes, ils ont semblé nous l'affirmer eux-mêmes indirectement : "Comment voulez-vous, disaient-ils, est-ce que no nous pouvons cultiver du matin au soir et du lundi jusque samedi comme ces Bahutu agriculteurs ? Ou encore : Peut-on vraiment aller travailler (chez son employeur) tous les jours sans se reposer ?" Ils ne manquent pas de trouver un prétexte pour expliquer leur comportement: "Ces Bahutu peuvent le faire parce qu'ils mangent bien. Nous si nous le faisons, nous pourrions mourir!".

Voilà. La chose est donc dans leur nature. Ils ont été habitués à travailler durement et infatigablement pendant un court moment pour récolter un résultat immédiat dont ils profitent pendant un repos

assez prolongé. Leur demander un effort soutenu et de longue durée est presque contre nature. Pour travailler avec eux et les transformer, il faut absolument s'armer de patience et d'un minimum de compréhension. Il n'y a sans doute que le temps et une formation progressive qui pourront les changer. Quoiqu'il en soit une période de transition et d'adaptation est nécessaire.

Déjà chez certains, on sent un début de changement et d'acclimatation. Voici par exemple comment un certain BUHINJA du groupement de Rukeri (Secteur Mudende en Commune Mutura) nous décrit son calendrier d'activités actuel :

"Lundi et mardi, ma femme, mes enfants et moi, nous nous occupons des travaux des champs : labour, culture, sarclage ou moisson. D'habitude, nous nous levons tôt et ma femme nous prépare de quoi manger avant d'entamer le travail. Mercredi, nous allons au marché et nous rentrons vers 5 h du soir. Jeudi et vendredi sont les jours des "induruburi" (1) càd que nous nous rendons chez les agriculteurs pour chercher un peu d'argent ou des produits alimentaires. Samedi, on se repose ou on retourne au marché. Dimanche, on se repose également ou on se promène pour rendre visite aux gens"

---

(1) Le mot "induruburi" vient d'un jargon fabriqué par les fonctionnaires rwandais pour exprimer des activités plus ou moins louches accomplis hors service pour se procurer un supplément d'argent en vue de suppléer aux déficits existenciels du salaire ordinaire. Les Batwa l'ont repris et lui ont donné un sens relativement différent. Pour eux, il s'agit de toutes sortes de besognes plus ou moins sales, plus ou moins durs que les autres rwandais dédaignent et que les Batwa acceptent généralement pour des salaires dérisoires mais dont ils sont contents parce qu'ils les perçoivent immédiatement sans attendre les fins des mois. Cela peut aller du transport des lourdes charges (bidons de bière par exemple) jusqu'à la garde des champs ou des boutiques contre les voleurs de jour et de nuit. C'est donc une forme d'exploitation qui profite de l'ignorance et de la naïveté des Batwa.

4.3. Les habitudes esthétiques, artistiques et les canons de beauté

Dans le domaine de l'art tous les observateurs conviennent pour reconnaître l'excellence des Batwa (forestiers ou potiers) en matière de chant et de danse. Comme G.P.DE FOY l'écrit, "l'art musical a été reconnu comme le point commun des pygmées. Partant les pygmées sont perçus comme des experts de la danse et du chant, et la musique reste un moyen d'expression capital pour eux (1). Cet art consiste surtout dans la maîtrise du jodler (N.B. le jodler ou iadler est le fait de chanter à la manière des Tyroliens qui vocalisent sans paroles, en passant sans transition dans un mouvement de va-et-vient incessant de la voix de poitrine à la voix de tête).

Pour le cas du Rwanda en tout cas on peut avancer sans risquer de se tromper qu'en plus de la technique du jodler, ce furent les Batwa qui introduisirent l'art de la polyphonie. Ailleurs chez les autres rwandais, les chants s'exécutent souvent en une seule voix. Dans le domaine de la danse également l'apport des Batwa est sans doute considérable. La fameuse danse classique rwandaise (umuhamirizo) s'apparente sans conteste aux rythmes pygméens. Or, nous savons que cette danse se caractérise surtout par l'ordonnancement d'une rythmique impeccable aux variations et aux transformations harmonieuses d'une richesse inouïe ainsi que par l'habileté et la grâce au niveau du buste et des membres du danseur. Ce furent les Batwa qui pendant longtemps ont été des maîtres danseurs à la cour des rois et chez tous les gens aisés.

Au niveau de l'esthétique corporelle, les Batwa, surtout les femmes, ont eu toujours le souci d'embellir leur corps. D'une part, par le port des bracelets en fer, en cuivre ou en ivoire et d'autre part par l'exécution des tâtouages (imanzi) notamment sur les avant-bras, sur la poitrine, l'abdomen et le dos(cf.illustrations).Les motifs décoratifs plus ou moins réguliers sont obtenus au moyen d'incisions faites grâce à une petite lame tranchante. Les petites blessures sont soignées avec certaines matières extraites des végétaux spécifiques et guérissent après une semaine environ. Elles se cicatrisent en prenant une coloration plus claire que le reste du corps et en gonflant un peu pour être plus ou moins sensibles au toucher.

C'est d'ailleurs en cela que réside leur valeur esthétique et sensorielle. Elles sont visibles au regard et on les sent en les palpant lors des caresses par exemple. Les vieux Batwa me racontaient comment il est très drôle de se coucher avec une femme sans tâtouages. "C'est comme dormir avec un serpent, nous disaient-ils. On sent seu-

(1) G.P. DE FOY, Op.cit.,p. 25

lement quelque chose de lisse".

Les mêmes soucis esthétiques les amènent également à se faire sculpter les dents. Les dents sculptées sont surtout celles de devant. "Celui qui a les dents non sculptées, nous confiaient-ils, a une face (surtout la bouche) qui ressemble drôlement à celle d'une vache". Ce trait culturel a été importé probablement à partir des populations de l'Est du Zaïre car au Rwanda, avoir l'aspect d'une vache est plutôt un trait de beauté. En effet, si, dans le passé, les autres rwandais se faisaient faire des tâtouages, ils ne se sont jamais faits sculpter les dents.

En fait d'habillement, les Batwa forestiers sont surtout connus pour leur pudeur. Que ce soit dans le passé ou aujourd'hui, contrairement aux croyances populaires, exception faite pour les jeunes enfants, les grandes personnes ne se sont jamais promenées nues. Les jeunes personnes pouvaient porter des cache-sexe tressés en fils de végétaux et en général tout le monde se vêtait de peaux de chèvre ou d'antilopes.

Aujourd'hui les Impunyu s'habillent à la manière de tous les autres rwandais (bien sûr d'une façon pauvre) grâce aux vêtements achetés dans diverses friperies des marchés locaux. Il faut dire toutefois que la propreté n'est pas leur fort. Dans la plupart des cas, les vêtements ne sont jamais lessivés. Un autre phénomène qui nous a étonné est que certains hommes et jeunes gens étaient souvent portés vers des habits féminins : robes ou souliers !

Concernant la beauté féminine et les aspirations légitimes des jeunes gens, voici comment un groupe de garçons nous décrit l'aspect des filles qu'ils aimeraient épouser :

Kinyarwanda	Français (traduction)
"Iyo umukobwa ari mubi cyangwa arwaye amavunja ntawe umwegera. Ababi basanga abandi babi. Umukobwa mwiza aba afite uruhanga rurambuye, amaso meza, ariko afite umuco kandi ashabutse. Aba afite amazuru meza, ariko magufi atari maremare cyane ariko kandi adapanutse. Aba afite iminwa ibumbye yo gusomaho. Ntabe muremure cyane cyangwa mugufi cyane.	"Quand une fille est laide ou si elle a des chiques, personne ne l'approche. Les laides sont prises par d'autres laids. Une belle fille doit avoir une face allongée, de beaux yeux, mais elle doit avoir du coeur sans manquer de vivacité. Elle doit avoir un beau nez, relativement court et non très effilé, ni trop épâté, ni trop épanoui. Elle ne doit pas avoir une trop grande bouche parce que c'est là qu'il faut poser les baisers. Elle ne doit pas être de trop grande taille ni de trop petite taille.

Abenshi bahitamo inzobe, ariko n'imibiri yombi ntacyo bitwaye ..."	Beaucoup aiment des filles au teint clair et le foncé n'est pas aussi mal..."

On peut rester perplexe devant de telles appréciations. Quoi qu'il en soit il s'agit sans doute d'une forme d'idéal. Il est vrai que nous avons trouvé d'assez jolies filles chez les Batwa forestiers, mais il semble que les divers prototypes auxquels ces garçons aspirent se retrouveraient beaucoup plus ailleurs que chez eux : face allongée, nez court mais pas trop épanoui, taille pas trop grande, ni trop petite, etc. Etait-ce pour plaire au chercheur ? Est-ce le résultat d'une forme d'acculturation ou une certaine influence de la vie moderne ? Difficile à savoir.

NOTE COMPLEMENTAIRE : POUR UNE NOUVELLE STRATEGIE D'INTERVENTION QUE RESPECTE LA CULTURE ET LA DIGNITE DES IMPUNYU.

Nous nous donnons l'obligation d'insérer à la fin de ce travail cette note complémentaire contenant quelques principes élémentaires pouvant aider toute personne, publique ou privée, qui a l'intention d'apporter appui aux Impunyu en vue d'améliorer leur niveau de vie et d'éviter ainsi leur dépérissement progressif.

Comme l'ADIGMAR et l'OXFAM RUI l'ont déjà exprimé, il faudrait que toute nouvelle intervention en faveur de ces Batwa forestiers puisse avoir pour fondement le respect de leur culture et de leur dignité d'homme. On insistera jamais assez sur ce principe d'autant plus que l'expérience a bien montré que, au delà des injustices qui ont été commises à l'égard de ces Impunyu, il y eût certaines actions dont l'intention de départ était de relever leur niveau de vie mais qui, faute d'une stratégie bien réfléchie ont eu plutôt pour résultat d'aggraver leur situation en accentuant plus encore leur indigence et surtout en risquant de les mener à plus ou moins longue échéance vers leur probable extinction physique ou culturelle.

Nous considérons pourtant pour notre part que cette note est presque superflue dans le sens où elle peut risquer d'induire certains en erreur. Nous ne pouvons aucunement concevoir l'intention de livrer une quelconque stratégie d'intervention qui soit typique et applicable en n'importe quelles circonstances. A notre sens cette stratégie type ne peut d'ailleurs exister et personne ne peut se targuer (ici peut-être plus qu'ailleurs) d'avoir le monopole de la vérité.

Nous ne pouvons donc pas être professeur de catéchisme. Du reste, en agissant ainsi, nous serions en train d'aller contre les principes que nous avons déjà consacrés au départ, à savoir que c'est aux Batwa forestiers eux-mêmes de formuler leurs besoins et de contribuer à leur propre relèvement. Dans ce cas-ci, la négation d'une stratégie arrêtée et fixée pour de bon est déjà, pourrions-nous dire, la meilleure stratégie. Qu'on opère de telle façon ou de telle autre, l'important est que depuis la conception d'une action donnée en faveur de ces Batwa forestiers jusqu'à sa finalisation on soit guidé par le souci de leur écoute. Pendant trop longtemps,sous des intentions apparentes de vouloir les aider, on n'a fait que les mépriser, leur montrer que ce sont des êtres inférieurs, sans raisonnement, etc.

Par ailleurs, il serait difficile de préconiser telle ou telle forme d'action philanthropique comme étant la meilleure. Elle peut être bonne, en effet, dans des circonstances données mais dans d'autres rester inopérante ou produire carrément des conséquences néfastes. Pour illustrer ce que nous voulons dire ici, prenons un exemple. A l'époque où nous menions nos enquêtes, il était une opinion courante comme quoi, pour aider ces Impunyu, il faut éviter de leur procurer de l'argent ou des produits directement consommables. Ainsi pour les denrées alimentaires, il vaut mieux leur donner les semences à cultiver plutôt que les choses à manger directement. Ceux qui nous disaient ainsi étaient instruits par l'expérience parce que, nous confiaient-ils, si vous donnez aux Batwa de l'argent, ils vont gaspiller ça ou l'écouler plutôt en boisson. Si vous leur donnez des denrées alimentaires, ils vont tout consommer et oublier d'en conserver une partie comme semence, et ainsi à la saison suivante, ils viendront vous en réclamer d'autres. De plus, en leur fournissant ces formes d'aide, on ne fait que les enfoncer plus dans le cycle infernal de le leur mendicité.

Ces idées sont fort justes, incontestables même. Mais nous trouvons que les ériger en principe serait également trop dangereux et relèverait d'un mépris très profond.Nous savons bien que ces Impunyu sont des indigents et comme n'importe quel indigent, ils ont droit à recevoir des aides d'appui ponctuelles et bien circonstanciées. Ce qui importe est de voir la façon dont vous leur donnez ça ,de considérer dans quelles circonstances ou dans quel cadre il faut leur offrir ou pas cette aide ou même le niveau d'ouverture de leur esprit. Nous trouvons qu'il serait arrogant et même méchant de dire à quelqu'un qui se trouve dans un besoin précis d'une somme d'argent, si petite soit-elle, que vous préférez lui donner des semences qu'il peut cultiver dans son champ et que c'est à l'époque de la récolte qu'il

pourra se procurer lui-même cet argent qu'il quémande.
On a souvent avancé le principe comme quoi au lieu de donner du poisson à quelqu'un, il es préférable de lui apprendre d'abord à pêcher lui-même. Cela est vrai mais il faut aussi comprendre qu'au moment de l'apprentissage, il doit encore être capable de vivre.

La même remarque que nous donnons plus haut peut s'appliquer également dans le domaine de l'habitat. Nous avons vu que lors des séminaires tenus à Kigeyo (Commune Kayove), tous les représentants des Batwa qui étaient présents ont, à juste titre, récusé la politique de leur construire gratuitement des maisons. Tous étaient d'avis qu'ils aimeraient recevoir des terres à cultiver, de façon qu'en exploitant ces dernières, ils se construisent eux-mêmes leurs propres maisons. Mais on ne peut pas s'empêcher de penser qu'il y a parmi eux ceux qui ne peuvent pas y arriver par leurs propres forces. Pour ceux là, il ne serait vraiment pas mal indiqué de leur donner un coup de main dans ce domaine.

Pour toutes ces raisons et pour beaucoup d'autres qu'il n'est pas nécessaire de détailler ici, nous nous sommes refusé d'établir une nomenclature d'actions à entreprendre ou à ne pas entreprendre, de gestes à poser ou à ne pas poser pour le développement harmonieux des Impunyu.

Nous trouvons que la principale contribution que nous aurons fournie est d'avoir montré quelle est la véritable âme de ces Batwa forestiers et leur personnalité profonde - aussi longtemps bien sûr que nous aurions atteint notre objectif, mais c'est au lecteur d'en juger. Quoi qu'il en soit, nous savons bien que ce travail n'est ni parfait ni exhaustif. Nous sommes conscient de ses faiblesses et nous aurions aimé produire quelque chose de meilleure encore. La recherche doit donc continuer.

Quoi qu'il en soit nous osons espérer que quelqu'un qui aura lu ces pages et qui s'intéresse au relèvement des Batwa forestiers pourra ériger efficacement sa propre stratégie et ainsi opérer en connaissance de cause parce qu'il aura au moins l'avantage de connaître relativement bien les interlocuteurs avec lesquels il sera en intéraction.

A propos des projets précis que nous pourrions prôner et dont nous suggérons les modalités d'exécution, là aussi notre logique nous impose d'affirmer que c'est avec les concernés càd les Batwa forestiers eux-mêmes qu'il faut examiner cette question et se mettre dans l'obligation de s'adapter à chaque groupement et peut-être même à chaque ménage. Quoi qu'il en soit si nous nous mettions à dresser ici une liste de projets, elle ne serait ni exhaustive ni pertinente. Du reste, pour une première approche nous pouvons renvoyer n'importe

quel intéressé à cette méthode de travail à l'ouvrage déjà publié dans le cadre de l'ADIGMAR par F.NAHIMANA et alii : "Les groupes marginaux au Rwanda. Leurs besoins et des actions urgentes à leur faveur. Le cas des Abatwa forestiers et des Abanyambo" ainsi qu'aux rapports des deux séminaires-ateliers qui se sont tenus à Kigeyo (Commune Kayove) où les représentants des Batwa forestiers ont plus ou moins formulé leurs principaux besoins dans l'immédiat. Nous renvoyons à ces ouvrages en supposant qu'ils ont été établis sous l'inspiration des Batwa forestiers eux-mêmes tout en faisant remarquer qu'ils ne peuvent fournir un prétexte ou devenir un empêchement pour ne pas aller écouter encore les bénéficiaires de ces actions, car entre temps les choses peuvent avoir changé.

De toutes les façons on nous en voudrait sans doute pour n'avoir pas donné nous-même au moins quelques principes généraux pouvant constituer un cadre indicatif se rapportant aux divers secteurs au sein desquels les intervenants peuvent opérer pour un relèvement du niveau de vie des Batwa forestiers et leur insertion harmonieuse dans la communauté nationale à savoir :

- le secteur agricole et du salariat
- le secteur de l'enseignement et de l'animation rurale
- le secteur de l'habitat et de l'équipement matériel
- le secteur de la santé et de l'hygiène.

1/ Le secteur agricole et du salariat.

Qui dit agriculture sous-entend automatiquement la disponibilité des terres à cultiver. Or, comme nons l'avons vu et tel que nous l'avons observé nous-même sur le terrain, outre quelques groupements privilégiés comme ceux de Hehu (Commune Gaseke), de Gisunzu (Commune Kayove), de Tsindiro, Gashihe, Gisayo (Commune Kanama), etc. qui ont des parcelles amplement suffisantes (voir pour tous les détails l'ouvrage de F. NAHIMANA ou de J. TWAGIRUMUKIZA), le reste des Impunyu n'ont souvent que là où ils doivent bâtir leurs paillottes. Nous avons même vu certains qui n'ont même pas où mettre les pieds et vivent dans le vent ou plutôt dans l'indignité et l'asservissement total.

Nous n'allons pas revenir ici sur la problématique et la pertinence des modes de vie forestier ou agricole ni sur les injustices qui ont été commises en chassant ces Batwa forestiers de leur forêt ou sur le fait de vouloir absolument raisonner pour eux en les orientant de force vers les pratiques agricoles, tout cela a été longuement développé dans le travail.

Quoi qu'il en soit puisque la chose a été accomplie et que la

situation est devenue maintenant irréversible, la justice élémentaire nous ordonne au moins de trouver des terres à tous ces gens. Nous avons déjà vu qu'ils ne sont même plus nombreux et qu'avec la meilleure bonne volonté ces terres peuvent être trouvées malgré le problème du surpeuplement global du pays.

Ce problème appelle pourtant d'autres questions non négligeables: Ces Batwa forestiers sont-ils les seuls à ne pas disposer de terres ? Que faire des Bahutu ou des Batutsi qui se trouvent dans la même situation ? N'est-ce pas une façon de marginaliser encore ces Impunyu en traitant leurs problèmes à part comme s'ils devaient jouir d'un statut différent de celui d'autres citoyens ? Ici aussi nous trouvons que les pouvoirs publics comme tous les autres intervenants bénévoles n'ont aucun droit de résoudre les problèmes des Batwa en oubliant les autres Rwandais. Cette question est de grande importance et à force de l'ignorer, on peut créer des complications qu'on regretterait tôt ou tard et qui, à coup sûr, feraient échouer les bonnes actions grâcieusement accomplies. Quoi qu'il en soit, ces Batwa ne seront intégrés que dans la mesure où le consensus et l'assentiment d'autres Rwandais (notamment leurs voisins) seront acquis. Il ne faudrait surtout pas se faire des illusions en pensant que le protectionnisme et l'autoritarisme de l'administration publique suffiront pour mettre à l'abri les bienfaits qu'on aura réalisés pour les seuls Batwa. On parle aujourd'hui des Batwa qui, après avoir reçu difficilement des propriétés, préfèrent en vendre certaines portions ou les louer à de vils prix au lieu de les exploiter eux-mêmes. En supposant que ces deux phénomènes soient efficacement combattus, il y aura toujours d'autres moyens détournés d'arriver à l'exploitation des Batwa. Dès que la chose sera constatée, on la mettra bien sûr sur le dos et la naïveté de ces derniers alors que peut-être la raison réside dans le fait d'avoir agi nous-mêmes sans regarder trop loin. Les solutions à apporter dans ce domaine devraient donc être plus globales et en donnant des terres aux Batwa, il ne faudrait pas manquer de considérer au moins localement la situation d'autres Rwandais.

Cela dit, il est vrai que nous avons failli minimiser le problème de la disponibilité ou de la non-disponibilité des terres à distribuer. Cela est dû aux observations que nous avons faites sur le terrain. Du reste l'expérience des autorités des communes Mutura, Gaseke ou Kayove qui ont quand même fait des progrès dans ce domaine peut inspirer tout le monde. On peut penser ici aux négociations qui peuvent être conduites à l'égard des diverses sociétés ou institutions qui ont plus ou moins monopolisé une partie des terres dans la région et qui, dans ce sens, peuvent être d'un grand secours tels que l'OPYRWA, le GBK, etc.

Faut-il distribuer des propriétés collectives ou des concessions individuelles ? Nous pensons que la deuxième solution est la meilleure car ainsi on favoriserait une sorte d'émulation et au cas échéant, il serait facile au moins de surveiller l'exécution et ainsi pouvoir évaluer les progrès réalisés. Quoi qu'il en soit la valorisation et l'introduction des méthodes modernes d'exploitation seraient exécutées à une échelle collective pour qu'elles puissent porter des fruits.

C'est dans ce sens que les projets conçus au sein de l'ADIGMAR consistant à agir progressivement en commençant par l'expériementation des méthodes dans un nombre restreint de villages agricoles pilotes sont vraiment à encourager. Nous avons déjà vu comment les groupements tels que Kigeyo en Commune Kayove ou Muhumyo en Commune Gaseke peuvent se prêter excellemment à ce genre d'expérimentation.

Parallèlement aux activités agricoles, il faut également initier les Batwa forestiers à se prêter aux emplois salariés tant qu'ils peuvent être trouvables sur le marché. Mais ici aussi le savoir faire manque, ce qui constitue d'ailleurs aussi un facteur de découragement de ces Batwa. Nous faisons toujours appel à leur seule force physique. Mais en agissant ainsi, ne les condamnons-nous pas à être des éternels subalternes exploitables à souhait comme cela s'est toujours fait ? Il va sans dire que cette action doit s'accompagner de leur formation. Dans ce sens on a souvent parlé également de leur initiation aux petits métiers comme la briqueterie, la menuiserie, la poterie, etc. Cela est fort bon. Mais ne peut-on pas faire mieux ? Ici nous pensons quand même aux métiers qui peuvent valoriser encore et surtout à ceux qui favoriseraient plus rapidement et plus profondément leur insertion dans la comunauté. Il y a par exemple ceux qui terminent l'école primaire. A ceux-là, on peut apprendre le métier de chauffeur, de mécanicien, de tailleur, etc. Ils peuvent être enrôlés dans le service militaire, dans la police ou la gendarmerie. On peut également créer en leur faveur une caisse de garantie et ainsi accéder aux petits crédits bancaires. Rien de tel par exemple que de permettre à qualques-uns d'exercer quelques petits commerces au sein du monde rural. Des aides dans ce sens pourraient sans doute produire des résultats plus profonds.

2/ Le secteur de l'enseignement, de la formation et de l'animation rurale

A notre avis, la fin ultime des actions en faveur des Batwa forestiers (ou de tout autre groupe resté en arrière) devrait consister à les mettre en contact avec les conditions et les aléas de la vie moderne et enfin à les amener à s'y intégrer eux-mêmes. En effet, le problème de tous ces gens, si nous utilisons une expression imagée,

est d'avoir raté le "train" du développement. C'est comme s'ils avaient manqué au rendez-vous. Il s'agit donc pour eux de rattraper ce train. Mais comme ce train ne peut pas s'arrêter pour les attendre, ils doivent courir plus vite pour le rattraper avec tous les risques que cela comporte. Et personne ne peut courir pour eux. La seule aide consistera à leur donner un coup de pousse pour qu'ils acquièrent la force et la volonté de courir eux-mêmes.

Il est communément admis (c'est d'ailleurs fort juste) que ce coup de pousse réside principalement en la formation (ou la scolarisation) et à l'information. Et comme tous les intervenants y ont pensé, il faut d'abord aider les parents à scolariser leurs enfants. C'est une bonne action mais on ne doit pas ignorer que les résultats se feront longtemps attendre tant que ces parents ne seront pas motivés eux-mêmes et n'en percevront pas l'intérêt immédiat. Or, pour que cette motivation soit réalisée, un minimum de conditions primordiales doit être acquis, en l'occurence le problème de la survie.

Concernant les handicaps que rencontre la scolarisation des enfants batwa, nous ne pouvons que recommander la lecture du mémoire de J. MUSILIKARE qui a examiné globalement le problème et analysé l'expérience de l'école de Kigeyo en Commune Kayove (Cf. bibliographie).

Quant à l'alphabétisation des adultes, on connaît les limites de cette action et on ne peut pas se leurrer en pensant que les plus âgés pourront y arriver.

C'est la raison pour laquelle nous pensons que, sans abandonner toutes les actions susdites, il faut commencer par les jeunes (jeunes gens et jeunes filles). Pour agir profondément, rapidement mais durablement sur cette société, il faut pouvoir amener les jeunes gens à rejeter le mode de vie de leurs parents. Il faut presqu'opérer comme les anciens missionnaires : Tant que nous pouvons en avoir les moyens, il faudrait arriver à ôter les jeunes gens à leurs parents (les sortir de leur milieu), les former, càd les dénaturer puis les faire retourner chez eux de façon qu'ils aient honte désormais de vivre comme avant ou d'habiter les mêmes maisons que celles de leurs pères. C'est à ce moment qu'ils vont travailler et agir. C'est ça, en un certain sens, le travail de formation. C'est déformer, transformer, dénaturer, détruire certaines valeurs et inculquer d'autres.

C'est une vérité dure. On nous excusera d'avoir pris le travail de formation presqu'exclusivement par le mauvais côté, celui-là même qu'on se cache mais qui est pourtant toujours présent. C'est ça le prix du développement et nous avons dû tous y passer.

On s'imaginait même qu'en avançant ces propositions, nous allons [illegible]

à l'encontre des principes que nous avions déjà énoncés à savoir le r respect de la culture et de la dignité des Impunyu. Il est sans doute question de s'entendre ici sur les termes : En agissant sur leur mode de vie, nous transformons automatiquement leur culture et en les formant, nous agissons obligatoirement sur leur caractère et leur personnalité telle que nous l'avons déjà décrite au cours de tout le travail. L'important est que nous agissions pour leur bien et leur dignité d'homme sans vouloir les infériorisier ni les avilir.

L'autre vérité - non moins dure- qu'il faut avoir en tête (ici nous essayons de nous mettre dans la peau des uns et des autres) est de pouvoir mesurer la portée de ce "bien" que nous voulons leur apporter. Ce bien consiste en ce qu'il s'agit de les tirer d'un univers relativement "édenique" (selon eux bien sûr - nous sommes ici loin du bon sauvage de Rousseau) vers notre monde càd celui des soucis, de conflits d'une autre nature, de rivalités, de peu d'entraide et d'égoïsmes, de trop d'efforts pour une rentabilité peu assurée,etc.pour dire que nos efforts égalent sans doute les leurs pour s'accrocher à leur ancien monde. D'un autre côté cependant, il suffirait que la stratégie d'intervention ait porté ses fruits, pour les voir même courir plus vite que nous et devenir si non les avant-gardistes mais encore les plus assimilés à la modernité pour le bien comme pour le pire.

3/ Le secteur de l'habitat

Au cours du travail, nous avons examiné en long et en large les caractéristiques et la fonctionnalité de l'ancien mode d'habitat des Batwa forestiers. Nous avons vu que les petites huttes en pailles répondaient à des raisons pratiques en vue de la facilité de mouvement dans leur mobilité. Mais nous avons également vu que ces huttes ne jouaient aucun rôle de protection et que finalement la véritable maison des Pygmées était la forêt. Celle-ci jouait alors le rôle de "mère" protectrice, sécurisante et nourricière.

Au sein du campement, l'habitat était cependant groupé, c'était des sortes de "villages" ou "hameaux" rassemblant 10 à 20 ménages. Quoique chaque groupement, chaque parentèle et chaque clan connaissait le territoire qui était sous son contrôle, la vie fraternelle, collective était beaucoup plus privilégiée jusqu'au point que même la cellule familiale avait relativement moins d'importance que ce que les Batwa forestiers appellent "umuryango" qui correspond à la réalité clanique.

L'organisation de l'habitat ainsi que le plan du campement répondait à des impératifs socio-politiques bien précis et bien structurés: l'esprit démocratique d'égalité et de consensus dans la prise des décisions, diversité des pouvoirs qui se complètent et absence de

contraintes (sauf la contraite inéluctable de la majorité), etc. Aussi le plan du village était-il généralement en demi-cercle (ou en cercle) pour des besoins justement d'égalité et de consensus. Aujourd'hui,pour des raisons de manque de terres, le plan devient quelquefois linéaire (par exemple sur une crête sommitale d'une colline),mais ce sont justement ces cas au sein desquels il y a toujours risque de conflits entre les divers pouvoirs.

Nous avons vu, en effet, que l'habitation du chef traditionnel (chef de parentèle ou de clan) se trouve généralement à l'entrée principale du campement et que celle du chef rituel a également son emplacement précis.

La gestion de l'espace dans la hutte et dans le campement était également ingénieuse et les problèmes de promiscuité qui désorienteraient un observateur étranger étaient plutôt absents, du fait d'abord des phénomènes d'exogamie de parentèle, de campement et de clan mais aussi parce que l'espace doit être considéré en extension càd à l'intérieur comme à l'extérieur de la hutte. Du reste, il y avait toujours présence des maisons des jeunes gens à part et celles qui étaient dédiées aux ancêtres.

Dans la perspective d'opérer des changements sur cet habitat, on doit donc pouvoir jouer sur ces différents facteurs qui le caractérisaient depuis longtemps. Ainsi par exemple, avec l'évolution et la sortie des Impunyu de la forêt, certains groupements vivent actuellement dans un habitat dispersé,chaque ménage ayant son lopin de terre. Nous avons vu sur le terrain que quand cet habitat dispersé s'accompagne d'un parcellement précis, les progrès dans l'exploitation sont plus rapides du fait même de l'esprit d'émulation et de compétition progressiste.C'est donc une voie qu'on peut encourager.

Toujours dans le domaine de l'octroi et de la distribution des terres, on peut penser à une autre solution qui consiste en la création de villages-pilotes (en conservant donc l'ancien système d'habitat groupé ou collectif), les exploitations foncières parcellées ou non se trouvant à l'extérieur des habitations. Ce système s'apprête bien aux méthodes modernes d'exploitation et à la politique d'essais de villagisation de la campagne rwandaise. Mais il requiert un encadrement plus soutenu et plus efficace ainsi que la disponibilisation des frais d'investissement importants. Dans la mesure où ces conditions peuvent être réalisées (assez d'argent et assez de techniciens), ce système pourrait être même parmi les meilleurs. De toutes façons si on l'appliquait, il faudrait toujours respecter les anciennes structures organisationnelles qui caractérisaient l'habitat traditionnel des Batwa forestiers pour éviter des conflits. Du reste, même dans l'habitat dis-

persé, il ne faut jamais les perdre de vue.

C'est dans ce même ordre d'idées qu'une question s'est posée consistant à se demander si, en fixant ces Batwa forestiers dans une zone donnée à l'écart d'autres couches de la population, il n'y avait pas risque de créer des guetto culturels et d'aboutir ainsi à une marginalisation encore plus accrue de ces Impunyu. Ceux qui ont cette appréhension proposent plutôt de distribuer des terres à ces Batwa forestiers en ayant soin de les disséminer dans le reste de la population et favoriser par la même occasion leur intégration plus rapide et plus effective.

Nous jugeons pour notre part que cette appréhension n'est pas justifiée. Tout d'abord, que ces Batwa soient fixés sur une colline donnée en système d'habitat dispersé ou dans un village-pilote en habitat groupé, ils ne seront jamais placés dans une zone éloignée des habitations de leurs voisins surtout dans la situation actuelle de surpeuplement général du pays.

Ensuite la marginalisation dont les Impunyu ont toujours souffert n'a jamais été une marginalisation culturelle dans le sens où, comme nous l'avons tout-à-fait démontré, ils ne bénéficient pas d'une culture particulière différente de celle des autres rwandais. Leur marginalisation s'est située au niveau matériel, économique et juridique, ce qui a produit des conséquences sur le plan social (misère, infériorisation et mépris).

En effet, le principe général de base inhérent à la marginalisation qui est ici est le fait de priver quelqu'un de ses droits ou,dans le côté opposé, lui faire bénéficier des droits que les autres citoyens n'ont pas. Il faudrait que tous les intervenants qui opèrent en faveur des Batwa forestiers (ou en faveur de n'importe quel autre groupe resté en arrière ou sacrifié socialement) aient toujours en tête que les aides à apporter ne doivent en aucun cas se transformer en privilèges. Ici nous utilisons ce terme dans son aspect originaire càd dans le sens de "lois privées" ou de "droits" différents de ceux des autres citoyens. Ces sortes d'aide ne provoquent que des conflits sociaux à la longue et n'aboutissent jamais à leurs fruits. Ces principes ne concernent pas seulement le domaine de l'habitat qui nous occupaient dans ces paragraphes-ci, mais aussi dans tous les autres domaines sans exception comme celui de l'enseignement, de la santé, de l'emploi, etc.

Pour revenir au problème du guetto culturel, disons par ailleurs que nous connaissons bien que les Batwa forestiers constituent une minorité sociale. Comme toute minorité, ils nourrissent un certain nombre de sentiments et de réflexes de survie et d'auto-défense à l'é-

gard de la majorité. Ils n'aimeraient donc pas être submergés, anéantis au sein d'une masse écrasante du reste de la population.

Du reste, nous avons vu que chaque fois qu'ils étaient plongés au sein des Bahutu et des Batutsi, ils tombaient automatiquement dans le cas des Batwa potiers et en perdant leurs moyens de défense, ils étaient vite asservis et exploités.

Un dernier mot pour terminer dans ce domaine de l'habitat concerne la façon d'améliorer la maison d'habitation elle-même. Nous avons vu que des personnes bénévoles notamment Feu l'A. S. NDEKEZI, M. J.P. GODDING, et les membres de l'ADIGMAR, ainsi que les autorités administratives de la Présidence de la République et de la Préfecture de Gisenyi (et de Ruhengeri) touchées par le caractère misérable des anciennes paillottes des Batwa forestiers, ont essayé d'apporter une aide relativement appréciable dans ce domaine. Ainsi plusieurs maisons en briques adobes et couvertes de tuiles ou de tôles ondulés ont été construites gratuitement pour un certain nombre de ménages situés notamment dans les groupements de Kigeyo (Commune Kayove), de Ngangare (Commune Mutura) et de Nyabirasi (Commune Kanama).

Ces actions sont vraiment louables. Malheureusement, elles n'ont sans doute pas atteint tout-à-fait l'objectif poursuivi à savoir le re-relèvement du niveau de vie de ces Batwa forestiers et ont failli même provoquer des résultats contraires de telle façon qu'elles ont été mal comprises par une bonne partie de la société rwandaise et même boudées par les Impunyu qui en sont pourtant les bénéficiaires. Aussi lors d des séminaires de Kigeyo, les représentants des Batwa forestiers affirmèrent unanimement qu'ils ne voulaient pas de ces maisons offertes gratuitement. "A quoi sert de vivre dans une maison en briques, disaient-ils, alors qu'on a rien à manger" ? Ils ont sans doute raison. Nous avons vu, en effet, que cette procédure de gratuité érigée en principe et standardisée est non seulement marginalisante, mais aussi avilissante.

La construction des maisons peut mieux servir si elle est intégrée dans une stratégie globale d'amélioration de tous les secteurs de la vie. Pour le moment, elle rend la vie des Batwa forestiers encore plus dure. Nous avons observé sur le terrain une bonne partie de ces maisons, sans portes, sans fenêtres, sans aucun autre équipement à l'intérieur. C'était comme de misérables hangars où le vent, la poussière et la vermine avaient établi leur royaume. Ces maisons sont incontestablement nuisibles à la santé des Batwa et nous ne devrions pas être étonnés de voir que certains les aient abandonnées.
Ce mutwa de Kigeyo ne put l'exprimer mieux en disant que ces maisons des Bahutu lui avaient porté malheur. Il venait en effet d'y perdre

deux de ses enfants. Nous sûmes par la suite que ces enfants étaient morts tout siplement de rougeole.

Ailleurs cependant, certains Batwa étaient parvenus à améliorer leur habitat en se construisant de petites maisons rondes en pisé et en toit de chaume. On voyait que celles-là étaient encore adaptées à leur niveau de vie. Il y avait d'autres, comme le vieux GATABAZI de Kigeyo, qui étaient bien à l'aise dans leur maison en briques adobes (lui construite par l'Abbé S. NDEKEZI) et qui avait pu y ajouter une extension. Ceux-là, très peu nombreux, avaient donc pu s'adapter.

Nous pensons donc que dans ce domaine, en laissant de côté le principe même de la gratuité, les Batwa eux-mêmes peuvent progressivement améliorer leur habitat au fur et à mesure qui leur niveau économique lui même se relève. Il est sans doute malheureux de vivre dans une maison en briques sans qu'on soit capable de s'acheter une couverture.

Ils peuvent construire d'abord des maisons en pisé et couvertes de paille et petit à petit arriver à des maisons en briques. Quoi qu'il soit le fait d'avoir construit au départ des maisons en briques constitue un exemple typique où les donateurs ont voulu raisonner à la place des bénéficiaires.

4/ Le secteur de la santé et de l'hygiène

Ici, nous ne pouvons rappeler tout simplement le phénomène facilement constatable de la vulnérabilité de santé des Batwa à partir du moment où ils sont sortis de la forêt. La résistance aux nouvelles maladies étant fort réduite (du fait de leur ancien mode de vie forestier), leur mortalité devait croître. Toutes les statistiques le démontrent. Le danger est donc assez grand.

Malheureusement, les lieux où ils sont situés actuellement sont en général éloignés de tous les centres médicaux et ils sont eux-mêmes très peu habitués à recourir aux soins de la médecine moderne. Ici donc tous les intervenants, que ce soit les pouvoirs publics ou les personnes bénévoles, ont un grand rôle à jouer pour conscientiser les Batwa à préserver et à entretenir leur santé.

B I B L I O G R A P H I E

D HERTFELT,M., Société, culture et histoire du Rwanda : Encyclopédie bibliographique (1863-1980), t.1 et t. 2, Tervuren, 1987.

DESMARAIS,J.C.- "Les Twa du Rwanda : du social au biologique", in l'Informateur, VIII,1,62/64, BUTARE, 1975.
- Idéologies et races dans l'ancien Rwanda, Montréal, Ph. D., 1977.

DE FOY,G.P., Les pygmées d'Afrique centrale, Parenthèse, Roquevaire, France, 1984.

GACAMUMAKUBA,N. Les principaux freins à la scolarisation des écoliers Batwa du Rwanda, Mémoire, U.N.R., Butare, 1982

DODDING J. P.,"Qui sont les Impunyu?" in Dialogue, 126, 1988

KAYUMBA, C. , Etude sociolinguistique et linguistique du gitwa, sociolecte du Kinyarwanda, Mémoire, UNR, RUHENGERI 1989.

LEVIS - STRAUSS, C.- Anthropologie structurale, Paris, 1958.
- La pensée sauvage, Paris, 1962
- Tristes tropiques, Paris, 1973

MAUSS,M., Sociologie et anthropologie , Paris , 1950

MUNYESHULI,F.,"Qu'en est-il des moins nantis du pays", in le Périscope 2,IPN, Butare, 1981.

MUSILIKARE,J., Contribution à l'étude des facteurs fondamentaux de l'éducation chez les Impunyu de la Préfecture de Gisenyi, Mémoire, UNR, Ruhengeri, 1989.

NAHIMANA, F., HABIMANA, S.,
NKUSI,L., et NSENGIMANA,D., Les groupes marginaux au Rwanda. Leurs besoins et des actions urgentes en leur faveur. Le cas des Batwa forestiers et des Abanyambo,Kigali,1989.

NDANGALI,C., "Nasuye Impnyu", in Imvaho, N° 685.

NDEKEZI, S.(Abbé),"Cette classe en marge de la société", in la Relève N° 22, 1974.

NGIRINSH. TI, D., Les Abatwa dans la société rwandaise. Etude des structures et des systèmes familiaux des Abatwa du Rwanda, Mémoire, UNR, Ruhengeri, 1988.

NYAGAHENE, A.,- "L'histoire du Rwanda : problèmes, controverses, perspectives", in Education, science et culture, 17, 1987.
- "Mythes et idéologies. Le cas de l'histoire du peuplement du Rwanda ancien", in Les relations inter-

ethniques au Rwanda à lumière de l'agression d'octobre 1990.(ouvrage collectif), UNR, RUHENGERI, 1991.

SCHEBESTA,P., -Les pygmées du Congo belge, Bruxelles, 1952.

- "Voyage d'exploration chez les pygmées du Congo belge" in Congo, XII, t. 1, 1931
- "Parenté des pygmées du Rwanda, de l'Ituri et de l'Equateur", in ALUMNI, 1932

SCHUMACHER,P., -"Les pygmées Bagesera et Bazigaba aux cascades du Kirambo - Gikore", in Congo, VIII, t 1, 1927 et IX, t 1 et 2, 1928

- "Les pygmées batwa des régions du Kivu", Grands Lacs, LXII,93, 1946.
- "Les Batwa sont-ils des pygmées authentiques" in Aequatoria, X,4, 1947

-"Les "Twides" in Zaïre,1,9, 1947.

-Encore les Twides, in Zaïre,III,9, 1949.